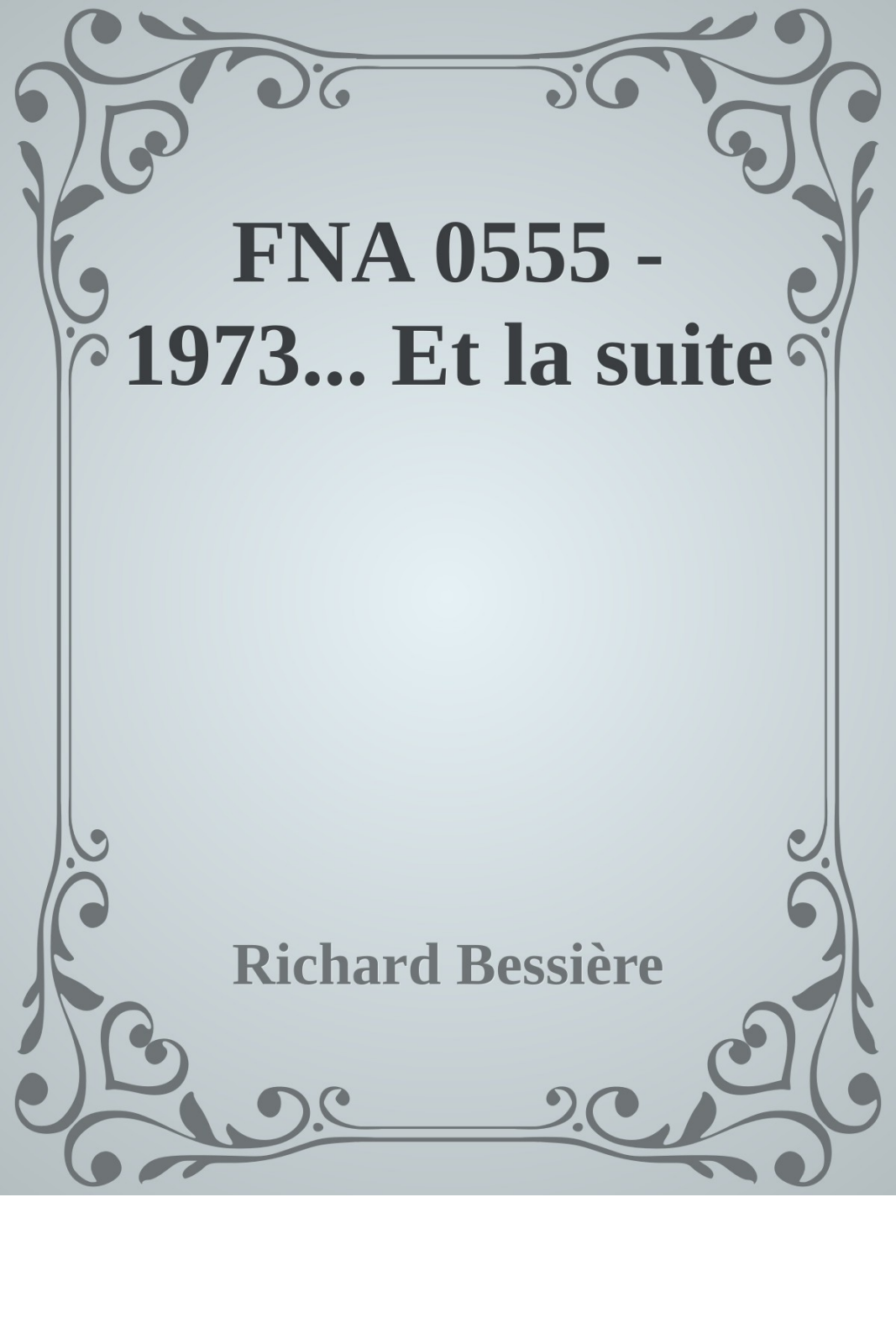


A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark gray color, framing the central text.

FNA 0555 - 1973... Et la suite

Richard Bessière

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

RICHARD-BESSIERE

1973... ET LA SUITE



F L E U V E N O I R

RICHARD BESSIÈRE

1973... ET LA SUITE

COLLECTION
« ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Boulevard Saint-Marcel – PARIS-XIII^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'Article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1973 « Éditions Fleuve Noir », Paris. Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

PRÉFACE

Déjà, en 1964, Richard-Bessière nous avait profondément impressionnés avec *Un futur pour Mr Smith*, qui inaugurerait un nouveau style de science-fiction d'une originalité incontestable. On rompait ainsi avec le *space-opera* classique et les poncifs habituels de ce genre de littérature. Non point que la « politique-fiction » soit une création de l'auteur, loin de là, mais c'est la façon de traiter ces thèmes qui suscite toute mon admiration pour l'auteur.

Richard-Bessière manie l'humour à la manière d'une dague, une sorte de « Botte de Nevers » qu'il se plaît à diriger contre les abus et tous les excès de notre société. Certains passages provoquent le rire, les gags sont toujours bien amenés et ne tombent jamais dans la vulgarité, mais ce qui fait la valeur de ces ouvrages, c'est l'humour grinçant avec lequel sont dépeints les travers de la société.

Richard-Bessière a donc choisi une légèreté de style, ce qui lui permet, avec sourire et naïveté, de faire le procès de la machine et de l'homme. Et quel procès !

Certes, nous connaissons tous l'anti-machinisme de l'auteur et son anti-utopisme, mais ses coups de cravache sur le dos de l'humanité pourraient facilement prêcher en faveur d'une misanthropie excessive. Au contraire, il n'en est rien, car nous découvrons un homme qui redoute l'avenir de plus en plus ténébreux dans lequel nous nous engageons et qui se révèle, par ses propos, profondément humain. Alors il s'indigne, s'insurge, se révolte, toujours avec le sourire, mais son humour a bien souvent des résonances tragiques qui ne peuvent laisser insensibles les esprits les plus indifférents.

Avec *1973... et la suite*, Richard-Bessière va plus loin encore car il s'agit d'une sérieuse mise en garde. Cette satire transposée dans un thème de science-fiction verse dans l'absolu, voire parfois dans l'absurde, comme s'il fallait à un père brûler la main de son fils pour lui démontrer, mieux qu'en paroles, que le feu est chaud et que ça brûle ! Jules Romains, dans *Knock*, faisait le procès du médecin et du malade, Richard-Bessière, lui, fait le procès de la machine et de l'homme.

Quelle conclusion en tirer ? Je pense que c'est au lecteur de juger et je l'invite à tourner la page pour faire connaissance avec cet... « adorable futur » que nous propose Richard-Bessière avec *1973... et la suite*. Futurologie ? Futuroscopie ? En tout cas, une œuvre qui, une fois de plus, témoigne de l'immense talent de l'auteur.

Oui, bien sûr, un « futur à la Richard-Bessière »... mais à condition que...

Professeur Jean Castelli
Président de la S.N.E.P.
Sociologue agréé
Genève, 15-12-72

DE VOUS À MOI

Si vous ne croyez pas à mon histoire, alors il est préférable que vous refermiez ce livre à la première page.

Pourtant, je vous jure que je n'ai rien exagéré tout au long de cette histoire qui me poursuit encore au bout de cent ans.

En somme, pour moi, elle ne finira jamais car c'est une question de temps, d'espace et de lieu, et l'on ne renverse pas le temps comme une crème dans un plat.

Eh ! oui, le temps, c'est le temps... Et celui qui vous dira qu'on peut revenir dans le passé n'est qu'un petit plaisantin ou un rêveur du genre Wells. Je n'en veux nullement à Wells, sa « machine à remonter le temps » m'a beaucoup amusé dans ma jeunesse, mais la fiction romanesque ne semble avoir d'autre but que d'apporter de faux espoirs dans l'esprit d'un homme comme moi.

Et pourtant, je l'ai eu, cet espoir : celui de revenir en 1973, et si cette adorable machine avait existé, croyez bien que je n'aurais pas été le dernier à prendre le ticket.

Seulement, voilà... Personne n'a jamais inventé un truc pareil, et c'est bien la raison pour laquelle je reste bloqué dans le futur, et sans le moindre espoir de retour.

Pourtant, je dois reconnaître qu'il n'y a eu, au départ, aucune condition de ce genre et que si j'ai accepté le « voyage », c'est pour la simple raison que j'avais couru, toute ma vie durant, après une sorte d'utopie, mystagogiquement frappée aux couleurs de l'Éden, du Nirvana, ou du Merveilleux Jardin d'Allah.

Je m'appelle Jean Durand, un nom bien français, bien moyen et je suis professeur de philosophie... Du moins l'étais-je... Mais enseigner la philosophie n'entraîne pas obligatoirement une vie de philosophe, surtout lorsqu'on se fait houspiller à longueur de journée par des cancren motorisés et « empopisés », qu'on est couvert de dettes et que votre moitié se fait la malle en compagnie d'un chanteur de charme baptisé « nouvelle vague ».

Mon désespoir, donc, m'a conduit dans un bistrot de mon quartier et c'est là que j'ai connu, entre deux « Spey Royal », l'honorable professeur Cornélius.

Je me suis ouvert à lui comme un livre, peut-être parce que j'éprouvais le besoin de me confier à quelqu'un, ou encore qu'il possédait l'extraordinaire pouvoir de me faire dire tout ce que j'avais sur le cœur.

— Le suicide ! s'est-il écrié au bout d'un instant... Allons, ce n'est

pas sérieux, mon ami. Vous êtes encore jeune, une telle idée ne devrait même pas vous effleurer.

— Il n'y a pas d'autre solution pour moi, professeur, pas d'autre... Camus disait que l'homme est une absurdité en ce monde. Je suis une absurdité. On n'entretient pas une absurdité.

— Ce n'est pas l'avis d'Emerson et de James. Ils ont pourtant largement défini que le monde pouvait être amélioré.

— Vous y croyez ?

— Mais bien sûr, mon ami. Relisez Kant : espoir et temps sont transcendants. Avec le temps, tous les espoirs sont permis. Bien sûr, nous vivons dans une bien triste époque, mais dans cent ans d'ici, hein ?... Songez-y, mon ami, dans cent ans d'ici, tout sera différent, les hommes auront enfin tiré de bonnes leçons de leurs propres erreurs et bâti un monde de paix et de félicité...

— Vous en avez de bonnes ! Dans cent ans, il y a longtemps que je serai mort.

— Non. Vous pouvez vous retrouver dans cent ans aussi jeune que vous l'êtes en ce moment.

Je me faisais l'effet d'un docteur Faust pactisant avec le diable... Et le diable, c'était Cornélius, avec ses sourcils sauvages et ses yeux de braise. Mais, dans les vapeurs de l'alcool, je ne le voyais qu'à moitié, buvant ses paroles comme du petit lait.

Cornélius était mandaté par un groupe de savants de la recherche scientifique mondiale, et le « voyage » qu'il me proposait découlait tout simplement du principe de l'hibernation.

Le « véhicule » était parfaitement au point, et son rêve était de pouvoir expédier dans l'avenir un homme de 1973, une sorte d'ambassadeur du passé qui pourrait apporter aux futures générations le véritable reflet de notre civilisation, bien mieux que ne peuvent le faire les manuels d'histoire, la plupart entachés de vulgaires erreurs.

Et puis il y avait mon cas... mon désespoir et mon inévitable suicide. Cornélius se faisait un devoir de me tirer de ce mauvais pas.

Il m'offrait une autre vie... Une autre existence, un autre avenir où, selon la parole chère à Leibniz, « *tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles* »...

Et c'est ainsi que je me suis trouvé, deux jours plus tard, au Centre National d'Hibernation.

J'ai signé des tas de papiers, j'ai fait mes adieux à tout le monde et, après un discours qui n'en finissait pas, je me suis glissé dans la boîte.

Un dernier regard sur Cornélius... et le couvercle s'est fermé.

Une douce torpeur...

Une sensation de brise polaire...

Comme une grimpée soudaine au sommet de l'Himalaya.

Et hop ! C'est parti !

Enfin, bref, de quoi vous glacer le sang jusqu'aux molécules.

Et maintenant, si vous n'y croyez pas...

2073

CHAPITRE PREMIER

Ça y est... je le sens...

Je me dégèle... Je me décongèle... Mes paupières s'ouvrent sur des tas de stalactites de glace qui fondent en larmes sur mon visage de marbre.

— Pompes n° 2... Vecteurs 8 et 4... Bouton rose... Bouton rose...

Chaleur... Mon sang qui recommence à circuler dans mes veines... Impression de sortir d'un long sommeil...

Et je bâille dans un craquement de glaçons qui déchire ma bouche.

— Circuit 22-B... Réchauffement à 14... Bouton bleu... Bouton bleu...

Les voix se mêlent, se confondent dans un halo sonore, presque irréel.

Paradis !... Anges bleus... alléluia de murmures célestes caressant mes tympans.

Voix sibyllines portées par des nuages roses... roses et bleus...

— Bouton vert ! Accentuation thermique progressive... à 37 degrés... *Gaffons-nous*, mes *cousineux*, dernière phase critique... Ça *crospille* dans les blocs.

Mots sublimes, divins, langage d'azur et de paix, ésotérisme du verbe universel, notes de cristal chassant le blizzard qui souffle encore dans ma caisse de métal. Et le printemps chasse l'hiver et le couvercle s'ouvre...

J'aspire un air délicieux au goût d'amande amère ; je lève les yeux sur un assemblage de lampes multicolores qui sont les véritables couleurs d'un paradis insoupçonné.

2073 !

J'ai atteint l'âge d'or, le Sublime et l'Absolu. Des nymphes vont m'accueillir, vêtues de pétales de roses ; des êtres purs et simples, dépouillés de bassesse et d'hypocrisie vont me tendre leurs bras, m'entraîner avec eux dans la félicité d'un monde devenu raisonnable et que le brave Cornélius avait magistralement pressenti.

Ah ! les cloches ! Pourquoi ne sonnent-elles pas ?

« Baaaaaang ! Frouthmmmmmm ! Booooooong !... »

Une violente secousse électrique se répercute dans l'immense salle dès que je me dégage de la caisse.

Cela me secoue comme un tremblement de terre. Mais ce doit être la faiblesse... Cent ans dans cette boîte, ce n'est quand même pas une mince affaire.

— Bonjour, messieurs... Bien le bonjour !

J'ajoute un bon sourire à ce message de sympathie et je regarde les trois hommes qui se tiennent devant moi.

Les autres sont dans le fond de l'immense pièce, groupés devant des tableaux muraux hérissés de manettes et de boutons.

Un personnage s'avance, maigre, filiforme, comme les autres, avec un dos un peu voûté et un visage gris cendré. Bien sûr, ma vue n'est pas encore parfaite...

— Monsieur Durand, soyez le bienvenu en ce jour du 3 mai 2073. C'est un très grand honneur pour nous que de vous accueillir, homme du passé, dans ce *catapula* qui réunit tous les *gapoyaux* de la science *mégationale* du XXI^e *siècle*. Je suis le professeur-bi Robert Curval, président de l'*agogroup*, et voici MM. Germont et Ballandier, les vice-présidents de notre *culturoservice*.

— Très... très heureux... très honoré. À mon tour, j'aimerais vous dire...

— Un instant.

Une sorte de tube vient de jaillir du sol, juste devant Curval, et au sommet duquel apparaît une grosse mandarine trouée de petits alvéoles. Une bizarre conversation s'engage alors entre Curval et son invisible interlocuteur.

La tige se replie, disparaît dans le plancher, et Curval, l'œil enflammé, se tourne vers les autres.

— Deux cent mille morts ce matin ! s'écrie-t-il. Je crois que nous avons atteint notre *directotome*.

Il s'ensuit alors des congratulations à n'en plus finir, puis Curval revient vers moi.

— Bon, dit-il, vous voilà parmi nous. J'espère que vous avez fait un bon *carpatage* ? Enfin, je veux dire un agréable voyage et que ça n'a pas été trop long pour vous.

— Eh bien ! c'est-à-dire que...

— Un instant !

Cette fois, un écran s'allume dans le fond de la salle et un petit homme échevelé qui ressemble à Einstein s'annonce en coloremie.

— Professeur Curval, les B-C ont provoqué depuis hier la destruction de deux mille logements, s'écrie-t-il.

— Deux mille ?

— Oui, professeur-bi.

— Terminé.

L'écran s'éteint. Furieux, Curval s'adresse à ses deux collaborateurs.

— Il va falloir réglementer les B-C. Cela va trop vite, *Kredieu* ! Voyez le bureau des *simplified*.

Retour sur moi.

— Eh bien ! me dit-il, nous ne prolongerons pas inutilement cette conversation. Je suppose que vous avez hâte de faire connaissance

avec notre monde...

— Euh ! si je puis me permettre...

— Allez-y !

— Vous... vous ne seriez pas en guerre, par hasard ?

Le mot a l'air de le surprendre.

— En guerre ? Vous n'y pensez pas. La guerre, c'est fini, c'était bon à votre époque... Non, non, ici, pas de guerre, jamais de guerre.

— Alors... Une épidémie, peut-être ?

— Épidémie ? Laissez-moi me *pouffailier*. Non, plus de maladies... La santé à *gogo-togo*... Non, non, rien à craindre... Vous êtes ici dans le meilleur des mondes. Un vrai *karvana*.

— Vous me rassurez.

— Bon, tant mieux. Eh bien ! vous êtes libre. On vous donnera des vêtements plus conditionnés et une carte perforée pour votre *bouftinance*. Rien de bien compliqué. Vous n'avez qu'à glisser votre carte dans la fente et ça arrive tout seul. Maintenant, si vous avez une aptitude quelconque, peut-être pourra-t-on vous *recycler*. Voyons, que savez-vous faire ?

J'essaie de lui sourire.

— J'étais professeur de philosophie en 1973.

Une grimace.

— Professeur ?... Bah ! ici, plus de professeurs. Nous avons les *mnémotélés*... ça va plus vite... La pédagogie dans le sommeil et dans la distraction. Un nouveau procédé.

— Oui, oui, je comprends... Mais, en dehors de ça, je faisais aussi un peu de journalisme.

— Ah ! je vois, vous *écrivionniez*... Non, ça n'existe plus... Seulement journal télévisé avec bobines individuelles. On vous montrera...

— La musique, alors ? Oui, je suis musicien... Peut-être que...

— Un instant.

Il fait un geste. Dans le fond de la salle, quelqu'un appuie sur un bouton et, immédiatement, j'ai l'impression d'entendre sauter des bouchons de Champagne autour de moi. C'est curieux : une sorte de musique « flop-flop » mêlée de grincements de scies.

— Voilà notre musique, m'annonce Curval avec un haussement d'épaules. Rien à voir avec la vôtre, et je doute fort que vous arriviez à composer des symphonies de ce genre. Non, monsieur Durand, il faut être *réalothrope*. Vous n'êtes pas accordé à notre monde et on ne peut rien tirer de vous. Mais ce n'est pas grave, on va arranger ça. Bonne chance, monsieur Durand, tous mes vœux vous accompagnent. Allez, au revoir... Au revoir... Oui, oui, c'est ça... On se reverra... Au revoir... Au revoir...

Il me plante là, au milieu de la salle, tandis que les professeurs Germont et Ballandier me font signe de les suivre.

J'obéis, les sens légèrement en alerte, et nous pénétrons dans une pièce qui a la forme d'un triangle isocèle.

Des traînées colorées se pourchassent le long des murs lisses et, derrière un bureau qui occupe le sommet du triangle, se tient un personnage dont la maigreur n'a rien à envier aux autres. Ce gars-là est franchement vermiforme ; s'il se purge, on ne le voit plus.

— Très heureux, monsieur Durand, me lance-t-il en fouillant dans ses papiers. Depuis ma naissance, j'entends parler de vous. Enfin, vous êtes là, et on va pouvoir opérer cette *affairoctomie*.

— Vous... vous allez m'opérer ?

— Mais non ; c'est une forme de rhétorique. Je suis Roger Ménard, chargé fiscal. Je parle de votre affaire. Oui, votre héritage... Bien entendu, vous n'êtes pas au courant ?

— Euh !... Je...

— Cela s'est passé huit jours après votre départ. Exactement le 11 mai 1973. Vous aviez un oncle en Amérique ?

— Un...

— Ça ne fait rien. C'était un oncle très éloigné ; du côté de votre *grinchollière*... enfin, votre grand-mère, comme vous dites. Arsène Bouvier... Ça ne vous dit rien ?

Je me frappe le front.

— Ah ! oui, ça y est... Et même qu'il était...

— Peu importe ! Allons, allons, il est mort depuis cent ans.

— J'ai donc hérité de sa fortune ?

— Exactement.

— Et... et de combien ?

— Quatre cents millions de dollars.

Je me sens blêmir.

— Quatre cents millions de dollars ? Ah ! mon Dieu !... Mais enfin, pourquoi ne m'a-t-on pas... Ah ! ça, alors... Et c'est maintenant qu'on me...

— Ne revenons pas là-dessus.

Il ouvre un dossier.

— Comme vous étiez le seul et unique héritier et que, d'autre part, la loi ne pouvait pas vous considérer comme décédé, on a procédé à la réalisation de tous vos biens et c'est l'État qui en a eu la gérance. Comme vous le comprenez, il y a eu des impôts, directs et indirects, des agios, des prélèvements divers, plusieurs inflations et dévaluations, enfin, bref de bref, mon rôle consiste simplement à vous remettre la différence.

— Sur quatre cents millions de dollars, il doit quand même rester quelque chose, j'espère ?

— Exactement 155 874 dollars et 8 cents, monsieur Durand.

— Ce n'est quand même pas trop mal.

— Bien sûr. Convertis en crédit-sols 2073, cela nous permet de vous octroyer un petit appartement genre *cageouillette*, dans un bloc *familibranche* du secteur *populus* 28. Vous verrez, très agréable. Pour ce qui est de votre *bouftinance*, on a dû vous le dire, le *culturoservice* vous en fera l'avance jusqu'à ce que vous soyez *recyclaté*. D'autres questions à poser ?

— Euh !... non... je...

— Signez... Bon, parfait... Maintenant, on vous accompagne.

Et nous voilà partis dans un ascenseur en compagnie des professeurs Germont et Ballandier.

Tandis que l'appareil s'enfonce dans un grand trou noir, je m'abandonne à une sorte de rage impuissante qui aurait fait le désespoir de Pasteur lui-même !

400 millions de dollars ! J'avais hérité de 400 millions de dollars et seulement huit jours après mon départ ! Et ces idiots-là s'étaient bien gardés de me réveiller...

Bien sûr, le contrat... Mais tout de même... Ah ! bon sang, ce que j'aurais pu faire, avec 400 millions de dollars !

Et il a fallu que ça m'arrive à moi, l'homme le plus désespéré de la création... Et que reste-t-il de ces 400 millions ? Juste de quoi me payer un appartement. Incroyable !

Ah ! bon sang, s'il y avait seulement un moyen de revenir en arrière...

*

* *

Nous avons abandonné l'ascenseur et nous filons maintenant à bord d'un bien étrange véhicule, sorte de long cigare qui fonce dans un grand tunnel.

À côté de moi, sur des sièges pressurisés, Germont et Ballandier ont entamé un jeu bizarre. Ils s'amusent avec un petit objet rond en forme d'écu et se le passent de l'un à l'autre en trépignant sur leurs sièges.

— Attention... Plus que trois secondes...

Ballandier s'escrime sur une petite languette de métal qui refuse de fonctionner. Et puis, soudain, c'est le déclic.

Il soupire, passe l'objet à Germont qui recommence sous le regard enfiévré de Ballandier. Il réussit le déclic à chaque fois, mais ça m'intrigue.

— Qu'est-ce que vous faites ?

Germont me tend l'écu avec un sourire.

— Vous voulez essayer ?

— Que faut-il faire ?

— Oh ! rien de bien *sorciflette*. Vous essayez simplement de ramener la languette à son point de départ, mais il y a à l'intérieur des petits

crochets-surprises qui empêchent parfois le dé clic.

— Ah !... Et alors ?

— Bah ! vous n'avez que dix secondes.

— Et si je passe les dix secondes, j'ai perdu. C'est bien ça ?

Ils se mettent à rire, ainsi que Ménard qui n'en perd pas une depuis un instant.

En somme, un jeu idiot. Enfin, moi, je veux bien, ne serait-ce que pour leur montrer que je ne suis quand même pas aussi arriéré qu'ils le croient.

— Donnez-moi ça !

Je m'empare de l'objet et pousse la languette du pouce. Ça s'enfonce fort, mais sûrement pas assez, car rien ne se produit. Je recommence à deux reprises encore tandis que Germont, brusquement, me saute dessus comme la misère sur le pauvre monde.

— Attention, *Kredieu*, plus que deux secondes !

Il me rafle le bidule, appuie sur la languette dans un autre sens et c'est le dé clic.

— Eh bien ! il était temps, me lance Ménard en soupirant.

Mais je n'ai pas l'occasion de la questionner car, à cet instant, l'appareil émerge dans une longue galerie et stoppe devant un quai brillamment illuminé.

— C'est là que nous descendons, me dit Ménard en m'entraînant. Au revoir, vous autres. *Tchaoulet*.

Nous nous séparons des deux professeurs et sautons sur le quai. Mais à peine y avons-nous posé les pieds qu'une violente explosion retentit derrière nous.

Il faut dire que j'ai toujours eu des réflexes rapides et que tout ce qui fait du bruit me donne des ailes. Je plonge sur le dallage et, quand je me retourne, c'est pour voir notre appareil réduit à l'état de cendres et de tôles brisées.

— Mon Dieu, que s'est-il passé ?

Ménard s'avance, m'aide à me relever et hausse les épaules.

— Cette fois, le dé clic n'a pas fonctionné, m'explique-t-il. Oui, ça arrive souvent avec les B-C.

— Mais enfin, de quoi s'agit-il ?

— Ce sont les bombes-cadeaux. Très en vogue en ce moment. On n'a que dix secondes pour trouver le dé clic. Passé ce délai, eh bien ! vous voyez vous-même. Mais c'est très amusant...

Un filet glacé me glisse le long de l'échine. Ah ! misère, dans quel monde suis-je tombé ?

CHAPITRE II

J'ai pris possession de mon appartement. J'ai vu des choses bizarres, étranges, mais j'ai aussi vu la ville, du moins une partie de la ville, de cette ville géante, infinie, qu'est devenu Paris.

À vrai dire, Paris n'existe pratiquement plus, ainsi, d'ailleurs, que toutes les autres villes de France, puisqu'il s'agit d'une ville unique, d'une mégalopole géante, monstrueuse, qui englobe dans ses immenses assemblages d'acier et de béton toutes les communes de l'hexagone.

Paris a rejoint Lyon, Marseille, Marmande, Béziers et tous les Trifouillis-les-Oies du bon jadis.

Une énorme pieuvre de ponts et de buildings étendant ses tentacules jusqu'au plus petit recoin du pays, et cela se poursuit bien au-delà des frontières, dans l'Europe tout entière, en Afrique même, et l'Amérique à son tour est la continuation de cette abominable cité.

Des ponts enjambent les mers, les océans, reliant les continents entre eux, des ponts cyclopéens plongeant leurs charpentes dans les profondeurs marines, des ponts surchargés de bâtiments à huit étages, de pistes aériennes, souterraines, d'ascenseurs, de galeries, de boyaux, de câbles, de gaines et de rails... Des ponts de villes... Des villes de ponts... Des ponts... des ponts... des ponts à l'infini...

Et pas de rues, jamais de rues, rien que des couloirs intérieurs, flanqués et plafonnés de maisons, de constructions privées, administratives ou autres, parce qu'il existe un problème d'espace pour les cent milliards d'êtres humains qui s'agglutinent sur le globe comme des abeilles dans une ruche, parce que la démographie a atteint sa cote d'alerte et que le moindre pouce de terrain devient une nécessité vitale.

Ménard m'a expliqué. Il n'y a pas eu de guerre depuis mon départ, je veux dire de guerre nucléaire, seulement quelques petits foyers à droite et à gauche jusqu'en 1995, mais jamais de conflits mondiaux. Les États se sont solidarisés dans un gouvernement unique vers 2010, et c'est ce qui explique en partie la courbe exponentielle de la surpopulation.

Mais tout de même... Cent milliards d'habitants !

D'après Ménard, la démographie double en fonction inverse du temps. Il a fallu un million d'années, m'a-t-il dit, pour que la population du globe passe de deux millions et demi à cinq millions d'habitants. Mais, à partir de là, tout a commencé à marcher très vite, si l'on tient compte que nous étions déjà 250 millions sous Jésus-

Christ et que la démographie est passée à 500 millions sous le règne de Louis XIV !

Mais, deux cents ans plus tard, c'est-à-vers 1860, elle avait encore doublé et atteignait le milliard pour doubler encore aux environs de 1930.

Les quatre milliards ont été atteints en 1978 et, à chaque fois, avec une impressionnante réduction de temps, si bien que la population a encore doublé durant les quinze dernières années. Mais il convient de préciser que le processus de doublement a été largement accentué par les progrès de la médecine qui ont permis, vers l'année 2000, de juguler presque toutes les maladies, le cancer ayant été vaincu au même titre que le rhume des foins.

Et voilà bien ce qui explique cette démographie galopante avec son chiffre de cent milliards d'êtres humains en 2073 !

Une biosphère de cent milliards d'habitants ! C'est atroce !

J'ai vu la foule dans les galeries, sur les trottoirs roulants ; j'ai vu des gens monter à l'assaut des véhicules de transport déjà lourdement surchargés, comprimés, compressés dans les magasins, les édifices administratifs ; des gens maigres et rachitiques avec leur colonne vertébrale en arc de cercle.

C'est atroce, oui, atroce et brumeux, car la mégapole tout entière baigne dans une brume infecte, une sorte de grisaille suffocante et au goût d'amande amère ; sombre résultat de la concentration des pesticides, des fumées et autres produits toxiques, et cela, en dépit d'un effort soutenu pour en réglementer la distribution.

Mais quand le bateau coule...

Ah ! Dieu du ciel, comment est-ce possible ? Et moi qui espérais tant en l'avenir...

J'ai parlé de mon appartement. Ah ! parlons-en ! Comme *cageouillette*, on ne fait pas mieux. Une pièce unique de dix mètres carrés, parce que cette surface représente l'espace vital de chaque individu.

Je n'ai droit qu'à dix mètres carrés, pas un de plus, et l'espace que j'utilise pour circuler dans la ville m'est aussi sérieusement calculé. Il faut donc s'habituer à ne pas faire de grands gestes, si on ne veut pas gêner ses voisins.

Par exemple, quand on se baisse, il faut aussi faire très attention. Voici ce qui m'est arrivé dans mon couloir d'accès. J'ai voulu relacer ma chaussure, et vlan ! un gars qui me suivait a littéralement basculé au-dessus de moi. Il s'est affalé sur un autre, qui me précédait, et tous deux ont culbuté à leur tour sur d'autres pauvres gars qui arrivaient en sens inverse.

Brusquement, on se serait cru sur un terrain de rugby, en pleine mêlée... Emporté par le flot humain, glissant, dérapant, je nageais au

milieu d'une montagne de bras et de jambes... Il y en avait de partout... Et puis, quelqu'un a crié, et tout le monde s'est redressé en ordre, ce qui montre bien que ces gens sont quand même disciplinés... Bien sûr, ces choses-là doivent arriver de temps en temps...

— Eh ! m'a crié une bonne femme, la mèche en bataille... faudrait quand même prévenir quand on se *déboultonne*... On est là, nous...

— Excusez-moi.

— *Mouftateux* ! m'a crié un autre.

J'ai quand même l'impression que ces gens ne sont pas tellement normaux. Ils me font peur.

Bien sûr, je ne suis pas de leur époque, je suis d'un autre temps, un peu comme le Gaulois qui surgirait brusquement en plein XX^e siècle. Mais tout de même...

L'explosion de l'appareil, ce matin, me donne à réfléchir, et cette histoire de bombes-cadeaux m'inquiète beaucoup.

Car, à franchement parler, il faut être fou pour faire des trucs pareils.

*

* *

Bon. Essayons maintenant de nous organiser. Pour le lit, ce n'est pas compliqué, j'ai compris. On appuie sur un bouton et le lit descend du plafond, accroché à des tiges qui le stabilisent à deux mètres du sol.

On y accède à l'aide d'une petite échelle mobile et ça économise de la place du fait qu'on peut quand même circuler en dessous. Mais ce qui m'épouvante, ce sont les boutons qui occupent tout un pan de mur.

Il y en a au moins une centaine. Bon sang, à quoi peuvent-ils bien servir ?

— Hello ! comment allez-vous ? Alors, on *s'encageouille* ?

Un grand type vient d'ouvrir la porte et s'avance vers moi, tous sourires dehors. Il porte une espèce de grande blouse avec des poches partout.

— Durand, hein ? Alors, c'est vous... J'étais *mouftard* que j'entendais déjà parler de vous. Le *télépopulus* a annoncé votre arrivée ce matin, j'en ai encore les oreilles toutes *blafingues*. Je suis très heureux. Oui, oui, je m'appelle Tastar, Sébastien Tastar... J'habite à côté, nous sommes voisins.

Il reluque l'appartement en connaisseur et se met à siffler entre ses dents.

— Eh ! bé, dites donc...

Il me désigne un petit recoin au bout de la pièce.

— 20 cm² de plus ! *Kredieu*, vous pouvez y caser vos chaussures, et même vos mouchoirs si vous faites des étagères. Ah ! ce que vous êtes

gatouillé ! Et les boutons ? Vous y arrivez ? Pas d'ennuis ?

— Bah ! c'est-à-dire que...

— Je vais vous montrer.

Il me désigne les rangées l'une après l'autre.

— Boutons pour la douche, le rasage mécanique, les massages et l'oxygénation. Boutons pour la pâte dentifrice, les lotions capillaires, la sudation, les plaques à épiler, les ciseaux à moustaches et les ciseaux à ongles. Un peu plus haut, la pharmacie avec tous les produits que vous désirez, à condition de consulter le bouton 94 bis qui vous donnera au préalable un diagnostic exact de votre mal. Si vous n'obtenez pas de « bla-bla », c'est que « cerveau-docteur » hésite, alors il vous faudra appuyer sur le 65 ter qui vous fournira le manuel du parfait toubib. Vous le consultez en fonction de ce dont vous souffrez et vous revenez au 94 bis en lui expliquant le paragraphe. Vous verrez, c'est tout simple.

Il éclate de rire.

— Les *medicos* ont disparu depuis longtemps. Maintenant, tout le monde est *medico*. On se soigne soi-même. C'est plus simple et plus sûr.

— Ah !...

— Pour la *bouftinance*, pas compliqué non plus. Ça dépend de ce que vous voulez. Vous avez faim ?

— Oui.

— Passez-moi votre carte.

Je la lui tends, il l'insère dans une fente et un plat jaillit, garni d'une sorte de bouillie rosâtre.

— *Croquettiez-moi ça... Allez...*

C'est infect. Je n'ai jamais rien avalé d'aussi moche. D'après Tastar, c'est le plat national, mais qu'il soit rouge, vert ou bleu, c'est quand même une purée d'algue mêlée à de la gélatine.

Tous les aliments sont à base d'algues, de sciure de bois et de pétrole, additionnés de carbone et de protéines extraites de bactéries.

Bien sûr, il y a cent milliards de personnes à nourrir, et ce n'est pas une mince affaire, d'autant plus que la gent animale a pratiquement disparu de la surface du globe.

D'après Tastar, les poissons ont été les premières victimes de la pollution, les rivières, les mers et les océans ayant été contaminés par l'apport massif des détersifs, des hydrocarbures et autres saloperies de ce genre. Même le plancton marin, qui représente les 80 % du recyclage de l'oxygène planétaire, a été détruit, et c'est ce qui explique cette odeur d'amande amère dans l'air que nous respirons.

Quant aux animaux proprement dits, ou, du moins, ce qu'il en reste, eh bien ! on les a regroupés dans des réserves, pour la simple curiosité des visiteurs qui viennent admirer quel un lapin, quel un veau, quel un

chat, comme on venait autrefois visiter les gorilles, les lions et les hippopotames au zoo de Vincennes.

Un vulgaire cabot est devenu un sujet d'admiration pour ces pauvres diables du dimanche qu'un guide fier et souriant leur désigne en termes savants : « Vous avez devant vous, mesdames et messieurs, un *canis vulgaris* dont la racine originelle remonte au « Tomarctus », lequel a donné quatre types de base. Celui-ci est un croisé *batardidus* très amusant, il lève la patte pour faire pipi et fait le beau pour demander sa soupe. »

Et voilà 2073... Ah ! Dieu du ciel !

— Alors, comment trouvez-vous ce plat ? Quand même pas mauvais, non ?

Je regarde Tastar.

— Ma femme faisait de la meilleure cuisine. Je ne sais pas pour la vôtre. Vous êtes marié ?

— Je l'étais.

— Vous vivez seul ?

— Je pense bien. J'ai *crapouillé* ma femme l'an dernier avec une B-C. Boum ! Ah ! là ! là ! Ça a fait un drôle de pétard dans le bloc, croyez-moi. Que voulez-vous, vingt mètres carrés à deux, c'est quand même pas *folichnard*.

— Euh !... vous voulez dire que vous avez...

Il se met à rire.

— Bah !... Quoi, ça fait de la place... Bien sûr, il a fallu que je remette tout en ordre à mes frais, mais ça y est. J'ai terminé toutes les réparations, alors, maintenant, je cherche quelqu'un qui accepterait *d'escarpoler* avec moi. Nous sommes voisins. Ça ne vous intéresse pas ?

— Je crains de ne pas comprendre...

— C'est très simple. On se met d'accord et on joue chacun nos dix mètres carrés. Celui qui gagne prend possession de l'appartement du perdant et double ainsi son espace vital. C'est réglo et autorisé par la loi. Il n'y a qu'une cloison à enlever. Qu'en pensez-vous ?

— Hello !...

Un autre gars vient d'entrer dans ma *cageouillette* et s'avance vers nous. Celui-là est plus petit, mais il me paraît assez costaud par rapport aux autres. Et puis, il a un air martial et très sûr de lui.

— Hello ! reprend-il, comment allez-vous ? J'ai entendu votre conversation. Oui, je pense que c'est une très bonne idée et elle m'intéresse. Je suis aussi votre voisin, mais de l'autre côté. Je m'appelle Bichon. Si vous êtes d'accord pour *escarpoler*, ça peut s'arranger.

— Eh ! un instant, intervient Tastar en grognant, j'ai été le premier à faire cette proposition, monsieur Bichon...

— Et alors ? On peut faire ça à trois. Moi, je vous prends tous les

deux si vous le voulez. Si je gagne, ça me fait vingt mètres carrés de plus. Alors, Durand, votre réponse ?

Je me gratte le front.

— J'aimerais quand même savoir...

— Oh ! rien de bien méchant, me coupe Bichon avec un haussement d'épaules. Un jeu à la portée de tous, une compétition, quoi... Oui, une vraie rigolade. Allez, tentez donc votre chance.

— Et si je perds ?

— Bah ! quelqu'un vous prendra en charge. Avec des femmes seules, ça arrive, ou alors, c'est l'État qui s'occupera de vous. Mais si vous gagnez, c'est appréciable. Moi, par exemple, j'ai déjà gagné quatre fois, je dispose à présent de quarante mètres carrés. Vous vous rendez compte ? C'est chez moi qu'on organise toutes les fiestas du quartier. Je suis un seigneur ! Alors, vous n'allez pas vous *défolquer*, non ?

Ils me regardent tous deux avec un air qui ne me plaît pas du tout. Ils me provoquent avec ironie et mépris. À leurs yeux, je passe peut-être pour un Gaulois, c'est possible, mais il ne faut quand même pas exagérer.

Puisqu'il s'agit d'une course, je me sens nettement capable de les battre tous les deux, et les doigts dans le nez. Ah ! je m'en vais leur montrer, moi, ce que c'est qu'un homme du XX^e siècle !

— D'accord, messieurs, j'accepte d'*escarpoler* avec vous. Mais je me demande bien où nous allons pouvoir...

Ils se mettent à rire.

— On va vous montrer, venez...

CHAPITRE III

Cette affaire est bien plus sérieuse que je ne le pensais.

En effet, il nous a fallu obtenir des papiers en règle et c'est le gars Bichon qui, vu sa vieille routine des choses, s'est personnellement occupé de toutes les formalités.

Des flics sont venus, nous ont emportés dans un cigare d'acier, mais ces flics-là ne sont pas des êtres humains, ce sont des robots fabriqués à l'image de leurs créateurs et avec un tel souci de perfection qu'on s'y tromperait.

Eh ! oui. Ils marchent, parlent, verbalisent, font respecter la loi comme leurs anciens modèles humains et sont dotés d'une intelligence *ad hoc*.

On les appelle les *lourdeux*. Ils sont grands, bâtis pour recevoir des coups sur la tête quand le cas se présente et rire en même temps. Ça fait plus sympathique.

Peut-être même n'ont-ils aucune opinion personnelle sur le genre de travail qu'on leur impose, et qu'ils accomplissent leur tâche sans se soucier des humains.

Toujours est-il que nous arrivons avec eux au terme de notre voyage et sans prononcer un seul mot.

C'est grandiose, époustouflant. Je n'ai jamais vu depuis mon arrivée autant d'espace libre devant moi : une sorte de couloir de trente mètres de long sur deux de large, mais un couloir pratiqué entre deux foules bruyantes et gesticulantes que des *lourdeux* contiennent en rangs serrés et sourires béats, tandis que des encouragements fusent de toutes parts, hurlés par des poumons rachitiques et toussotants.

— Vazi Bichon...

— Vazi Tastar...

— Vazi Durand...

On s'avance et un *lourdeux* nous envoie :

— Que le meilleur gagne. Allezi !

Il nous désigne un mur immense, à moitié caché par un nuage de fumée qui nous arrive des innombrables cheminées de la mégalopole. Mélangée à l'humidité ambiante, on dirait de la suie.

En l'espace de quelques secondes, j'ai perdu de vue mes compagnons de jeu. Dans le brouillard infect, j'essaie de les repérer et je les vois soudain grimper le mur avec une agilité de singes.

Je m'élance, et c'est alors que je réalise le piège. Le mur est hérissé de lames de rasoirs, de tessons de bouteilles et de fil de fer barbelé, propres à décourager l'escalade. De place en place, simplement des

cornières de fer comme points d'appui.

Vais-je me *défolquer* ?

Non, un homme du XX^e siècle ne se *défolque* pas devant ses *cousineux* du XXI^e. Enfin, quoi, de la dignité, non ?

Alors je grimpe... Une cornière après l'autre... Une lame entaille ma chair, je laisse un morceau de pantalon à une pointe de barbelé, mes genoux saignent, mais ça ne fait rien. Je grimpe et j'atteins le faîte du mur avec l'impression d'avoir vaincu l'Himalaya. Au-dessous de moi, le nuage noir stagne sur la foule invisible.

Un bond prodigieux, et hop, j'atterris sur un tapis de sable. Ici, tout est clair ou presque, et l'espace est nu devant moi. Simplement de la rocaille et des buissons couverts d'épines, ce qui me laisse à penser que j'ai dû sortir de la ville.

— Ohé !

Je regarde autour de moi, mais je n'aperçois ni Bichon ni Tastar. Ces deux-là doivent galoper comme des lapins, c'est évident, mais moi, quelque chose me retient.

J'ai l'impression que mon honneur et ma fierté m'ont entraîné dans une sale histoire, un peu comme le gars qui crie banco au baccara avec seulement trois tunes en poche.

Enfin, voyons, un mur comme ça, hérissé de pointes et de tessons, c'est pas normal.

Une compétition, je veux bien. Mais aux Jeux Olympiques même, personne n'aurait jamais eu une idée pareille, et encore moins le génial Guy Lux dans ses « Interbleds ». Il n'aurait pas osé, c'est sûr !

Et puis, maintenant, cette garrigue déserte et silencieuse. Non, il y a un turbin là-dessous... et un vrai !

Mais le temps passe, bon sang, et je suis bien obligé de prendre une décision.

Alors je file droit devant moi et au plus grand des hasards... Cela dure un bon kilomètre et me voilà devant un pont, un grand pont de bois grossièrement façonné et qui enjambe la boucle serrée d'un fleuve... Probablement la Seine. Mais une Seine triste, couleur de plomb et drainant de lourdes taches d'huile.

Je franchis le pont au pas de course, mais, au moment où j'atteins l'autre rive, un groupe de personnages apparaît brusquement, comme surgi du néant.

Ils sont au nombre d'une douzaine, bizarrement vêtus et armés de couteaux et de longs pistolets. L'un d'eux, le chef, de toute évidence, s'avance vers moi. Il porte un tricorne surmonté d'une longue plume et un bandeau noir lui cache l'œil gauche.

Il se met à rire tout en me contemplant des pieds à la tête.

— Alors... Avec vous, au moins, c'est du *ratacuit*... On s'est pas *craquouillé* les *pincettes* pour vous avoir. Vous êtes venu tout droit.

— J'ai perdu ?
— Bah !... Ça en a tout l'air...
— Et les autres ? Bichon et Tastar ?
— On ne les a pas *cliftés*, z'ont dû passer par un autre chemin. Alors, comme ça, vous, c'est Durand, hein ? Ouais !... On a été avertis que vous étiez trois.
— Qui êtes-vous ? Les contrôleurs du jeu ?
Ils éclatent de rire, et en toussant comme des damnés.
— Ah ! elle est bien bonne, reprend l'homme au tricorne... On ne vous a donc pas prévenu ?
— Prévenu de quoi ?
— Ben, où que vous êtes.
Devant mon air idiot, il hausse les épaules et m'entraîne.
— Allons, venez, me dit-il, on va vous montrer.

*
* *

Quelques minutes plus tard, je me trouve au milieu d'un petit village aux maisons basses et ventruées, avec l'impression d'avoir basculé dans le temps.

On se croirait dans l'un de ces petits bourgs qui existaient encore au XX^e siècle. Devant les portes grandes ouvertes, des gens martèlent le fer, sur des forges ancestrales, d'autres aiguisent des couteaux, des lames de javelots, et d'autres encore s'entraînent au pistolet sur des mannequins de son portant un grand cœur rouge au milieu de la poitrine.

— Ça, c'est comme les habits, m'explique l'homme au tricorne, c'est pour le folklore. Mais venez voir par ici.

Nous entrons tous dans un grand hangar envahi d'instruments plus bizarres les uns que les autres, mais il ne me faut pas dix secondes pour m'apercevoir qu'il s'agit d'une véritable salle de torture. Ah ! Dieu du ciel, il y a là des chaises à brodequins, des vierges de fer, des billots et des haches tout tachés de sang, des cuves garnies d'électrodes et même la gueule béante d'un four crématoire aux pierres noires et usées.

— On va vous tuer, monsieur Durand, m'annonce magistralement l'homme au tricorne.

Je le regarde avec horreur.

— Vous... vous plaisantez, je suppose ?

— Absolument pas. C'est la règle du jeu, pour celui qui tombe entre nos mains. Il nous reste maintenant le choix de votre mort. Nous sommes des spécialistes, monsieur Durand.

Sur son geste, ils se présentent tous, l'un après l'autre, comme dans un salon au cours d'une réception.

— Granger-Gilles de Rais, spécialiste de la mort par démembrement.
— Lapierre-Marquis de Sade, la mort dans la jouissance et la lubricité.

— Dufour-Landru, la mort et la purification par le feu.

— Maréchal-Jack l'Éventreur, la mort par le poignard, le rasoir ou le sabre.

— Bertrand-Ignace de Loyola, spécialiste de la mort bleue.

— Calas-Charles Manson, spécialiste de la mort en série, avec sang sur les murs.

Et l'homme au tricorne d'ajouter pour sa part :

— Barboton-Barbe noire, pour vous servir, monsieur Durand.

Un filet glacé me parcourt l'échine à la manière d'un yoyo. Ils ont tous accolé à leur nom les plus grands noms de l'histoire du crime.

J'essaie pourtant de plaider ma cause avec le peu de salive qui me reste.

— Enfin, voyons, vous ne pouvez pas faire ça ! Je ne suis pas de votre époque, moi, j'ignore tout de vos lois.

Barboton-Barbe noire prend un air inspiré.

— Qu'importe ce que vous étiez ou ce que vous êtes ! Vous ne serez pas, un point, c'est tout. Et c'est la seule chose à laquelle nous nous attachons. Parce que nous sommes des assassins, monsieur Durand, et que nous avons choisi de l'être.

— Comment pouvez-vous dire une chose pareille ?

— Mais nous sommes tous des assassins, et il existe des lois pour légitimer le crime. Regardez, à votre époque, on faisait encore des guerres où n'importe qui pouvait tuer n'importe qui. On collait même des médailles à celui qui en *crapouillait* le plus. Et maintenant, hein ? De l'autre côté du mur, ils se *crapouillent* tous avec des B-C. Ils ont légalisé le meurtre de cette façon et garantissent même l'anonymat à l'envoyeur, s'il le désire. Et les *croqueux*, hein ? Ouais ! les vieux, comme vous dites, vous en voyez beaucoup, vous, de l'autre côté du mur ? À 65 ans, on les retire de la circulation, parce qu'il y a trop de *cousineux* sur ce monde. Ouais ! on les envoie au four... Saviez pas ça, hein ?

Il hausse les épaules devant mon air ahuri.

— Faut pas tricher avec le Paradis, ça n'existe pas. Après la mort, c'est le chaos, et tout le reste, c'est du *charatabia* de *merloqueux*. Relisez Camus, monsieur Durand, ce grand philosophe du désespoir existentiel, et vous conviendrez avec lui que l'existence de l'homme sur la Terre est une pure absurdité. Et c'est le renforcement de cette croyance qui guide nos actes, car les seules choses vraies que l'homme puisse accomplir se trouvent dans son existence, et non après, car après, c'est du *ratacuït*. Je vous le dis, moi.

Il lève le doigt.

— Mais dans l'absurdité, même dans l'absurdité, le métier d'homme est un métier difficile. Il faut apprendre à vivre selon ses possibilités et ses aspirations, enfin, quoi, se réaliser dans le mécanisme de la vie courante, parce qu'on est limité dans le temps et que les années passent vite. Alors, on devient athlète, plombier-zingueur, gens de commerce ou de politique, peintre, facteur ou assassin. Mais oui, le métier d'assassin est un métier comme les autres, et il y a aussi de la noblesse dans le crime à condition de ne pas faire les choses à moitié. Un bon assassin sincère et loyal est bien plus respectable qu'un mauvais peintre qui barbouille sa toile à la va-vite.

Je hoche la tête.

— Bien sûr, vu sous cet angle-là...

Malgré la situation, je dois reconnaître que ce sont les paroles les plus sensées que j'aie pu entendre depuis mon arrivée.

Pour un peu, je supplierais Barbe noire de me tuer le plus rapidement possible, ne serait-ce que pour mettre fin à mes tourments.

Mais cette apologie du crime ne m'a quand même pas convaincu à 100 %. J'hésite, quoi !

— Si on remettait cette conversation à plus tard, hein ? dis-je d'une voix claire et chantonnante. Oui, je suis certain que le sujet mérite réflexion.

Ils se regardent tous avec étonnement.

— Vous voulez réfléchir ? me lance Calas-Charles Manson en se grattant le front. Vous en avez le courage.

— Je ne suis pas pressé.

Voilà bien le genre de réponse propre à désarçonner un homme, quel qu'il soit. Je suis certain que je suis en train de leur couper tous leurs effets. Ils continuent à m'observer avec curiosité, comme si j'arrivais tout droit de la planète Mars.

— Oui, je comprends, déclare Dufour-Landru, vous voulez qu'on vous donne le choix de votre *crapouillage*, mais on n'a pas que vous.

— Tiens donc !

— On a du boulot, nous, et on se doit de maintenir notre *respectation*. On a les syndicats sur le dos, faut du rendement, mon vieux, faut du rendement...

Mais voilà soudain que le vent tourne. Barbe noire fait claquer ses doigts et se tourne vers ses compagnons.

— Il me plaît, ce gars, leur lance-t-il, et puis il a raison. Il n'est pas de notre *seculos*.

Il vient vers moi et me fixe de toute sa hauteur.

— Dis-moi, *cousineux*, tu dois en connaître, toi, des histoires de *crapouillage*. À ton époque, les bons *crapouillages* ne manquaient pas. Nous, on s'est inspiré des vieux bouquins, mais avec toi, on peut avoir des nouvelles fraîches.

Il se met à rire, d'un gros rire de lutteur.

— Des fois que tu pourrais nous en raconter, hein ? Et des bonnes !

Et voilà comment je m'en suis sorti. Je leur ai raconté tout ce que j'avais en mémoire en matière de crime et de châtiment (Dostoïevski à part, bien entendu).

Je ne leur ai vanté que les crimes populaciers que mes souvenirs puisaient aux sources de France-Machin et d'Ici-Truc, avec tous les détails psychomorphes à la clef : le tueur dégénéré émasculant l'amant de sa femme, le fou lucide égorgeant son infirmière débile et faisant la loi sur les toits de Paris.

Je leur ai même parlé de Dracula et de Frankenstein, non point sur le plan romanesque, mais en termes humains et réels.

Ils en bavaient de joie et de félicité, ils en pleuraient même comme des enfants à l'écoute de Blanche Neige et des sept nains.

Les yeux pleins de larmes, Barboton-Barbe noire a posé sa lourde main sur moi.

— Assez ! m'a-t-il dit, c'en est trop pour une seule fois. Nous ne sommes que des *pignoufiats* devant vous. Ah ! quelle heureuse époque avez-vous vécue ! Je vous en supplie, restez !... Restez parmi nous, vous serez notre guide, notre inspirateur.

Dignement, je me suis levé.

— Non. Je dois gagner cette compétition. J'ai mes dix mètres carrés en jeu, messieurs. Et c'est aussi une question d'honneur.

Ils n'ont pas insisté. La nuit tombait. Ils m'ont offert un lit. Le lendemain matin, Barbe noire lui-même m'a accompagné jusqu'à la limite de son territoire.

— Si vous vous en sortez vivant, a-t-il ajouté, promettez-moi que vous reviendrez.

— Je vous le promets.

Vous conviendrez avec moi que j'aurais promis n'importe quoi, mais j'ai tiqué devant le mur qu'il me désignait.

— Hé ! l'ami, qu'y a-t-il de l'autre côté ?

Le chef des assassins a essuyé une larme.

— Bah ! vous le verrez bien.

J'ai sauté le mur.

Et maintenant...

CHAPITRE IV

Et maintenant... je regarde.

Devant moi encore, un grand espace avec des pierres et des buissons... Ça recommence.

Je ne réalise pas encore très bien comment j'ai pu sortir vivant de ma dernière épreuve, et le sentiment d'affronter un nouveau danger me glace le sang dans les veines.

Cette fois, qu'est-ce qui va bien pouvoir surgir de ces buissons ? Peut-être des dragons à langue de feu, ou pire !

Mais non... Elles sont belles, délicieuses, adorables au possible, à tel point que j'en reste le souffle coupé.

Des femmes ! Oui, rien que des femmes autour de moi, et vêtues de combinaisons si minces, si légères, qu'on les croirait peintes sur elles au vaporisateur. Elles sont apparues, comme ça, brusquement, alors que je m'engageais dans l'espace d'un buisson à l'autre.

Leur longue chevelure flotte sur leurs épaules rondes, et il y a dans leur démarche quelque chose d'aérien, de séraphique même.

— Bonjour...

Quelques-unes d'entre elles s'avancent vers moi, mais je découvre une sorte de mépris dans leur regard. Elles m'examinent froidement, de dos, de face, de profil, tandis que l'une d'elles, soudain, porte les mains à ses yeux.

— Ah ! quelle horreur ! s'écrie-t-elle, ma vue ne peut en supporter davantage. C'en est trop !

D'accord, je n'ai rien d'un Apollon, ni d'un de ces bellâtres pour cinéma en couleur, mais tout de même !

Qu'est-ce qui peut bien les choquer à ce point ?

— Dites, vous ne pourriez pas m'indiquer la sortie ?

J'ai dit ça manière de couper court à cette pénible situation, mais ça n'a pas l'air de s'arranger du tout.

— Qu'on l'emmène ! ordonne une poupée blonde aux seins agressifs. Qu'on l'emmène, ce *mouftateux* de *bézouilleur* !

Vraiment, je ne comprends pas. Voilà maintenant qu'on m'insulte. Non, mais qu'est-ce qui leur prend ? Elles sont folles...

Et puis d'abord, où me conduit-on ?

Je ne tarde pas à le savoir, car, au bout de cinq minutes de marche, nous parvenons devant un bien étrange édifice dont le style de construction m'échappe totalement.

Et il y a de quoi !

Les parties gauche et droite représentent des seins énormes,

artistiquement et délicatement taillés dans la pierre, qui, par leur forme, rappelleraient un peu ceux de la Vénus de Milo.

Mais c'est le milieu de l'édifice qui m'inquiète. La grande porte par laquelle nous passons possède une forme vaginale qui semble vous inviter à un retour aux sources. Un vagin de pierre qui nous avale dans ses profondeurs les plus sombres, les plus ténébreuses.

Enfin, des lampes s'allument et nous franchissons d'autres portes du même genre si bien que, après chaque passage, j'ai l'impression de m'envaginer moi-même !

Mais enfin, où suis-je ?

— Par ici !

Et nous voici arrivés dans une grande salle, avec des appareils qui cliquettent dans tous les coins, des chariots roulants, de grosses lampes accrochées au plafond.

Des filles circulent dans ce pandémonium, mais elles sont nues... entièrement nues. Enfin, quoi, sans rien, comme dans les coulisses d'un music-hall.

Mais il y a autre chose, et cette autre chose, c'est Tastar. Lui aussi est complètement nu, mais il est allongé sur un chariot roulant et les membres étroitement sanglés.

Je m'élance, à la fois inquiet et furieux.

— Tastar ! Enfin, je vous retrouve ! Vous mériteriez que je vous casse la figure. Espèce de petit salaud ! Pourquoi ne pas m'avoir prévenu ? Vous vous en êtes bien gardé, hein ?

— Ne vous fâchez pas, me lâche Tastar avec un sourire béat. C'est Bichon qui a insisté. Lui aurait dû vous le dire. C'est un champion.

— Où est-il ?

— Bah ! Il a dû s'en sortir. De toute façon, nous, on a perdu nos dix mètres carrés. Va falloir payer maintenant.

— Payer ? Mais à qui ? Et comment ? Qu'est-ce qui se passe ici ?

Il continue de sourire tout en me couvant du regard.

— T'en fais pas, ma *chatouillette*, on va être mignonnes à croquer tous les deux. Je suis certain qu'on va se plaisir quand on se reverra.

Il est fou.

— Tastar !

Mais Tastar disparaît. On l'emporte sur le chariot et je me trouve face à face avec une créature aussi nue qu'une boule de billard.

Elle a des seins magnifiques, en poire, et aux pointes redressées vers le ciel comme les pignons d'un temple chinois.

Une moue dédaigneuse sur son visage de poupée.

— Je suis l'Hippolyte de la féminité de ce monde, m'avoue-t-elle fièrement. L'Hippolyte du sexe faible et des Amazones qui m'entourent.

Je la regarde avec conviction.

— J'ai compris. Dans ce secteur, il n'y a que des femmes... et le *mouftateux* que je suis vous fait horreur. C'est bien cela ?

— Vous êtes un homme intelligent.

— Merci. On me l'a déjà dit. Et vous vous dressez contre l'hégémonie masculine, n'est-ce pas ?

— De A jusqu'à Z.

— Restons-en au H. Qu'est-ce que vous reprochez aux hommes ?

— Tout.

— Ça fait beaucoup. Et à moi ?

— Vous êtes un homme, et cela suffit. Votre mentalité d'homme, votre corps d'homme, vos répugnants attributs de mâle et votre façon de faire l'amour. Pouah ! Tout cela est odieux, infect, insupportable. Nous vous haïssons.

— Et vous allez me tuer pour ça ?

— Absolument pas. Nous allons simplement vous féminiser.

— Quoi ?

— Oui. Modifier votre système glandulaire, vous inoculer toutes les hormones adéquates qui aideront à l'épanouissement de vos seins, apporter une note callipyge à votre bassin et quelques retouches esthétiques à votre visage, sans compter, bien entendu, l'émascation pure et simple qui sera suivie d'une greffe d'organes féminins. Mais rassurez-vous, nos greffes ont déjà fait leurs preuves et elles sont sans danger.

Je recule d'un pas, le cheveu hérissé.

— Eh ! là... Eh ! là... Hop !... Hop !... Pfuitt !... Doucement, hein, doucement ! Vous voulez me... Non, mais vous rigolez ?

— Du calme... Du calme...

— Du calme ? Dites donc, vous en avez de bonnes...

Elle me nargue.

— Oui, me lance-t-elle, j'en ai eu de bonnes, comme vous dites. Mais j'ai oublié ma condition de mâle depuis que j'ai subi la transformation. Eh ! oui, j'ai rompu, moi aussi, avec votre misérable espèce lorsque je me suis introduit dans ce secteur et que je suis tombé dans les mains des adorables *chatouillettes*...

— Je ne veux pas en entendre davantage. Je veux partir, vous entendez ? Laissez-moi partir.

— Vous n'avez rien compris. Mais bien sûr, vous partirez... Nous ne pouvons conserver ici tous les *cousineux* qui viennent *escarpoler*, comme vous. Une fois métamorphosés, nous les rendons à la société. Alors, un jour, et en vertu d'une simple progression arithmétique, les mâles transformés en *chatouillettes* disparaîtront progressivement de la surface du globe.

— Vous êtes folle ! Un sourire de mépris.

— Ne croyez pas cela. Nous avons tout prévu. Nous massacrerons

purement et simplement les hommes qui resteront encore et nous instituerons notre matriarcat. Désormais, la Terre ne sera peuplée que de femmes et, lorsque les pondeuses auront disparu, il ne restera que nous.

— Et vous vous perpétuez comment ? Par l'opération du saint Esprit ?

— Par des fécondations artificielles, voyons, des bébés *in vitro* que fabriqueront nos matrices cybernétiques. Notre procédé est au point. Alors, notre race nouvelle prendra la relève en chassant l'impureté et la souillure, et la bestiale copulation avec le mâle que nous haïssons. Nous réaliserons ainsi le vieux rêve des Amazones et, plus près de nous, ceux de Simone Parturier et de Simone de Beauvoir, deux Simone qui, déjà à votre époque, luttaienent ouvertement contre l'hégémonie masculine et ses ignominieuses applications sexuelles. Pouah !

Mais voilà que, à cet instant, une fille entre dans la salle et passe à côté de nous. Mon regard en alerte accroche le plateau d'argent qu'elle tient dans ses mains et découvre l'horrible chose posée dessus.

Ah ! mon Dieu, l'épouvantable vision ! Bien pire encore que la tête de Jean-Baptiste offerte par Salomé.

Ce sont les « choses » de Tastar, sectionnées et rouges de sang.

Sur un geste de la directrice, la fille s'en va jeter son ignoble présent dans un incinérateur, en même temps que s'élèvent, autour de moi, des chants de victoire et de félicité.

À son tour, la directrice semble gagnée par une fièvre débordante et ses yeux de braise me fixent avec un éclat insoutenable.

— Plus de coït, plus de rut ! s'écrie-t-elle. La libération de la femme par la femme. Ah ! oui, monsieur, l'amour dans la caresse et la douceur, la transcendance du plaisir et de la volupté comme l'ont instituée les filles de Lesbos ! Horreur, ô mâle infect et répugnant !

Elle me désigne du doigt, dans son accès de folie.

— Qu'on les lui coupe !

Une demi-douzaine de filles nues se jettent sur moi en hurlant comme des possédées, mais le sang me monte tellement vite à la tête qu'elles en sont pour leurs frais. La mort, peut-être, mais pas ça !

Ah ! fichtre non, et Dieu sait si je tiens à conserver ce dont elles voudraient me priver. Ah ! misère.

Alors, je fonce, éperonné par mon ardeur et ma dignité de mâle. J'en renverse trois ou quatre et me mets à galoper dans la salle comme un champion de demi-fond.

— Qu'on les lui coupe ! hurle encore la folle, tout excitée.

Et mon œil !

Je plonge à plat ventre sur un chariot roulant, lequel, propulsé par mon élan, démarre comme une fusée. Cramponné à l'engin, je fauche

une demi-douzaine de créatures qui partent à la renverse, les quatre fers en l'air.

Je franchis une porte à l'image de la féminité et me voilà filant dans un couloir en pente douce à la manière d'un toboggan, tout prêt à brûler le premier feu rouge qui oserait se présenter.

Mais non, rien de tel, évidemment, et j'achève ma course en passant à travers une grande baie vitrée qui explose sous le choc.

Fort heureusement, un massif de rhododendrons amortit ma chute et je m'élance dans la garrigue en un sprint impeccable.

Et voilà !

C'est ainsi que j'ai atteint le mur et que j'ai sauvé mon honneur d'homme et ma dignité de mâle !

CHAPITRE V

Tastar !

Bien sûr, je pensais à Tastar ! Pauvre Tastar ! Mais l'inquiétude me rappelait à l'ordre alors que je me hissais au sommet du mur. Qu'allais-je trouver maintenant, et dans quelle sombre histoire allais-je encore me fourrer ?

Mais non... c'était fini... la compétition s'achevait et j'en eus l'assurance en voyant la foule massée de l'autre côté. J'avais repris contact avec la ville enfumée et surexcitée, et cela me redonna un peu de courage.

Des *lourdeux* me fixaient imperturbablement de leurs grands yeux protoplasmiques, mais il y avait aussi le gars Bichon que l'on félicitait chaleureusement.

Je m'élançai sur lui et l'attrapai à pleines mains.

— Celle-là, vous me la copierez, mon vieux.

J'étais fou, fou de colère et d'indignation, et, sur mon coup de poing, Bichon a craché trois dents.

— D'accord, lui ai-je royalement envoyé, vous pouvez prendre mes dix mètres carrés, mais que ça vous serve de leçon, *mouftateux* !

Personne n'a bronché, même pas les *lourdeux*, et Bichon lui-même en est resté aussi muet qu'une carpe.

Alors, je me suis tourné vers un *lourdeux* et j'ai dit :

— C'est bon, j'ai perdu. Où dois-je aller, maintenant ?

Ils ont regardé mes pieds... Je n'ai pas compris. Peut-être n'osaient-ils pas me regarder en face ? Ensuite, ils m'ont embarqué dans un cigare et m'ont conduit dans un grand établissement à la façade tarabiscotée et toute noircie par les fumées de la ville.

En revanche, l'intérieur est d'une blancheur éclatante et c'est bien ce qui me surprend dès que je pénètre dans le hall d'accueil. Même les hôtessees qui vont et viennent sont toutes blanches avec leurs combinaisons et leurs petits calots immaculés, ce qui apporte, il faut l'avouer, une note de fraîcheur insoupçonnée.

On me dirige vers un bureau de réception et là, une gracieuse et gentille personne m'accueille avec un charmant sourire.

— Monsieur Durand, me dit-elle, nous avons assisté à votre *escarpole*. Le *télépopulus* nous en a transmis les moindres détails.

— Oh !... C'était donc télévisé ?

— Mais bien sûr. Les gens se passionnent pour ce genre de spectacle. Malheureusement, vous avez perdu et c'est bien triste, d'autant plus que personne, jusqu'à présent, n'a manifesté le désir de vous prendre

en charge.

— Je pensais qu'une femme seule...

— Nous le pensions également, mais le délai est écoulé.

Elle aussi regarde mes pieds, tout à coup, et cela commence à m'intriguer sérieusement.

— Dites, qu'est-ce qu'ils ont, mes pieds ?

Enfin, quoi, ça me gêne, ils sont tous là à s'hypnotiser sur mes panards, comme si je chaussais du 48 fillette. Ou alors, c'est l'odeur ?

Mais non, elle secoue la tête d'un air navré et relève les yeux sur moi.

— Monsieur Durand, me dit-elle, quand on perd ses dix mètres carrés, cela signifie la perte de l'espace vital, et qu'on n'a plus le droit de poser les pieds sur le sol de la communauté terrienne.

— Ah ! Et où voulez-vous que je les pose, mes pieds ? Je ne suis quand même pas un oiseau, moi.

Ils ont de ces idées, mon Dieu... Ça fait rêver !

— Bon, alors, vous allez me mettre des ailes ?

— Monsieur Durand... Nous sommes obligés de... Mais enfin, où croyez-vous être ?

— Bah ! je n'en sais rien... Oui, en effet, où suis-je ?

— Vous êtes dans une maison-suicide, monsieur Durand. Vous ne le saviez donc pas ?

Je la regarde à travers la fente de mes paupières.

— Hé !... Qu'est-ce que c'est encore que ce truc-là ?

— Les maisons-suicides ont été créées pour les joueurs malchanceux comme vous. Ceux qui perdent leur espace vital, je viens de vous le dire, ne sont plus autorisés à encombrer le sol de la planète. C'est une question d'espace, vous le comprenez. À moins que vous ne partagiez l'espace vital de quelqu'un, mais nous n'avons toujours aucune demande à votre sujet. Certes, nous pourrions nous-mêmes nous occuper de votre exécution, mais la loi, afin de sauvegarder la dignité humaine, vous autorise à choisir librement votre suicide.

— Mais je n'ai pas du tout envie de mourir, moi !

Elle sourit.

— Reconnaissez que vous seriez déjà mort depuis longtemps si vous étiez resté à votre époque.

— Peut-être, mais j'ai toujours trente-cinq ans. Et je ne suis pas bon.

— Allons, allons, il n'y a pas d'âge pour mourir, et vous le savez très bien. Soyons raisonnable. Nous avons ici toute la gamme des suicides que vous pouvez espérer, à commencer par la pendaison, l'électrocution ou le suicide par arme à feu. Pour les esprits plus raffinés, disons genre intellectuel, nous proposons le hara-kiri, vieille méthode japonaise toujours très appréciée, ou bien l'empoisonnement avec mélanges de produits au goût du client, ou bien encore

l'hydrocution dans un bain glacé après un repas gastronomique dont nous assurons évidemment tous les frais. Maintenant, si vous êtes un tantinet masochiste, nous vous conseillons alors l'énucléation suivie de l'empalage sur roulement à billes, le démembrage progressif à l'aide de scies mécaniques, le bain d'acide à effets cumulatifs, ou encore la rôtissoire à rhéostat sur broche d'argent. Alors, que choisissez-vous, monsieur Durand ?

— Les fraises.

— Pardon ?

— Oui, les fraises.

— Je ne comprends pas.

— Eh bien, comme j'ai une certaine propension à l'urticaire, si vous me donnez des fraises, mon mal va s'aggraver. Bien sûr, ça risque d'être long, mais j'ai tout le temps...

Un grattement de gosier, un soupir d'exaspération.

— Monsieur Durand, je suis navrée, mais ce procédé n'entre pas dans notre règlement. Vous devez vous conformer à notre liste.

Si ce n'est pas une honte ! Bien entendu, mon petit bluff n'a pas marché, c'était à prévoir et, malgré mon air fanfaron, j'ai quand même le trouillomètre à zéro. M'être sorti de Charybde pour tomber en Scylla, c'est un monde !

On me tend un formulaire que je signe d'une main zigzagante, puis la fille, soudain, relève les yeux vers moi.

— Attendez, me dit-elle, j'ai peut-être un moyen qui vous conviendra. Mais c'est une faveur tout à fait spéciale. On va vous montrer...

Elle donne un ordre rapide, et deux gaillards tout en blanc me conduisent à travers une série de couloirs ripolinés. Je ne suis plus que l'ombre de moi-même lorsque j'entre dans une pièce confortablement meublée et au milieu de laquelle se trouve un homme armé d'un gros revolver à barillet.

On me laisse seul avec lui et le bonhomme s'avance vers moi en essuyant la sueur qui lui coule sur le visage.

— Alors, me dit-il, on vient me *clifter* ? D'accord, je vais vous expliquer. C'est le truc de la roulette russe, vous connaissez ? Moi, j'ai demandé un gros revolver avec un barillet à 36 cartouches. Ouais ! comme la vraie roulette. Mais il n'y a qu'une balle dedans, et je ne sais pas où, car le barillet est plombé par la maison. Alors, toute la journée, je tire, le canon appuyé sur ma tempe. Comme ça !

Il appuie sur la détente, un déclic à vide, et il se met à rire.

— J'attends que sorte le bon numéro, mais j'ai trouvé une martingale à l'envers. Ouais ! regardez sur ma table, tous ces papiers couverts de chiffres... J'ai établi une martingale basée sur les cartouches vides. Mathématiquement, je ne peux pas gagner, la balle

ne sortira jamais, vous comprenez ? Je les ai, eux, avec mon *jobino*.

— Depuis quand êtes-vous là ?

— Six mois.

— Bigre !

— Et pour le *cousineux* qui était avant moi, ça a duré quatre ans. Ouais !... mais il a dû faire une faute dans ses calculs. Moi, c'est garanti, je peux vivre jusqu'à cent ans et aux frais de la maison. On me nourrit, on me loge et on m'accorde deux heures de détente par jour. C'est pas de la *gatouille*, ça ?

Il me cligne de l'œil tout en faisant tourner le barillet.

— Alors, vous voulez tenter votre chance ?

Je suis sur le point de lui répondre lorsque la porte s'ouvre soudain et que la fille de la réception apparaît en compagnie d'une autre créature, mignonne à croquer. Elle est blonde avec de grands yeux bleus, un peu pâlotte, mais je suis sûr qu'avec un peu de vin sucré cette fille reprendrait des couleurs.

— Monsieur Durand, s'écrie la fille de la réception... Vous êtes encore vivant, tant mieux. J'ai une bonne nouvelle pour vous. Quelqu'un accepte de vous prendre en charge. Vous êtes libre.

Elle me désigne la fille blonde.

— Voici votre arrière-cousine Corinne Dupont. Elle a eu la révélation de ce lien familial en compulsant votre dossier il y a un instant. Elle vous offre de partager sa *cageouillette*. Vous acceptez, n'est-ce pas ?

Je regarde mon arrière-cousine. Ah ! ce que c'est que la famille, tout de même ! Ça, c'est du solide.

— Et comment donc, cousinette !

Je lui prends le bras tandis que l'homme au revolver me lance en riant :

— Ah ! vous, alors, vous êtes drôlement *gatouillé*... Bonne chance !

— Vous aussi.

— Merci.

Nous sortons, je referme la porte, mais, à cet instant, un coup de feu claque dans la pièce. Je hoche la tête en m'adressant aux deux femmes.

— Pauvre gars... Il devait y avoir un défaut dans sa martingale !

CHAPITRE VI

Mon père s'appelait Durand et ma mère s'appelait Dupont. Ce n'est peut-être pas très original en matière de noms, mais ça explique malgré tout cette longue parenté qui m'unit à Corinne depuis un siècle.

Elle est l'arrière-arrière-petite-fille du brave tonton Oscar, autrement dit, du frère de ma mère, lequel, d'après Corinne, serait mort aux environs de 1980.

Ça fait drôle, d'autant plus que cette fille et moi on ne se ressemble pas du tout, ce qui m'autorise à penser qu'il a dû y avoir de drôles de perturbations dans la famille depuis mon départ.

Enfin, le principal, c'est de m'en être sorti une fois de plus, et c'est avec un vif soulagement que je me laisse entraîner par mon adorable cousine. Et, tandis qu'un engin nous emporte à travers la mégalopole, nous commençons déjà à étudier notre situation.

Bien sûr, dix mètres carrés, ce n'est pas énorme, mais on a vite fait de s'organiser ; quand Corinne s'occupera des distributeurs alimentaires, je m'efforcerai de rester dans un autre angle de la pièce ; j'aurai quand même la place pour regarder la T.V. ou pour me curer les ongles, à la rigueur.

Pour la douche du matin, c'est plus compliqué, on fera ça, bien sûr, à tour de rôle et je propose tout bonnement que l'un de nous quitte l'appartement pendant que l'autre passera sous le robinet.

Jusque-là, c'est d'accord, mais il y a le lit, et un plumard, dans un cas pareil, ça pose toujours un problème. Personnellement, je propose encore que nous l'utilisions à tour de rôle ; ainsi, Corinne pourra l'occuper la nuit, puisqu'elle travaille dans la journée, et moi le jour, pendant son absence.

Dans le fond, cette idée résoudrait parfaitement notre cohabitation, mais Corinne s'y oppose formellement, d'autant plus que mon intention serait de passer les nuits hors de l'appartement.

— Il n'en est pas question, me dit-elle, vous avez déjà eu assez d'ennuis comme ça. Vous ignorez tout de notre monde et ce ne serait pas prudent. Nous sortirons ensemble, mais jamais l'un sans l'autre.

Sa décision est déjà prise lorsque nous parvenons dans la cageouillette.

— J'ai demandé un congé d'un mois à votre intention, ajoute-t-elle. Oui, je me suis imposé le devoir de vous *recycler*. Et nous allons commencer immédiatement.

Ben quoi, toute une éducation à refaire, mais j'ai l'impression que ça

va être long, bon sang ! Pourtant, quelque chose m'inquiète, c'est le tempérament autoritaire de cette fille.

— Dites, vous ne seriez pas une *chatouillette*, au moins ?

Elle se met à rire.

— Absolument pas, rassurez-vous... Je suis même très portée sur le mâle.

— Ah ! bon...

— Elles vous inquiètent, ces filles, n'est-ce pas ?

— Ben, il y a de quoi... avec ce qu'elles m'ont dit...

— Ne vous inquiétez pas ; elles ne gouverneront jamais le monde. Personne n'y croit.

— Tant mieux !

Elle hausse les épaules tandis que je lui désigne des sortes de cadres encastrés dans le mur. C'est curieux, il n'y a rien dedans.

— Et ça, je lui demande, qu'est-ce que c'est ?

— Des portraits d'amis, de vieilles connaissances, me répond-elle. Vous allez voir.

Elle se dirige vers le tableau mural, appuie sur un bouton, mais rien ne vient... Le « coloremelief » ne fonctionne pas, et elle se met à grogner :

— Tiens, il doit y avoir une panne quelque part, mais c'est sans importance. Bon, maintenant, c'est l'heure de *bouftiner* et il faut que vous appreniez à vous servir de ces boutons. Toutes les variétés de nourriture sont établies par multiples de 9. Par exemple 3 fois de gelée pour 3 fois de purée d'algues donne la variété n° 27, qui est considérée comme la résultante la plus savoureuse du produit. Vous pouvez donc varier à l'infini, à condition de ne pas introduire le facteur de *dégradance* numérique qui rendrait le produit absolument immangeable. Mais ce n'est pas compliqué, vous verrez. Pour les boissons, ça marche par carré de 8. Si vous obtenez 64, vous aurez de l'eau. Pour les autres boissons, on les obtient en calculant les carrés des carrés correspondants. Il n'y a simplement qu'à surveiller le cosinus différentiel qui risque de transformer chaque boisson en vinaigre. Mais avec l'habitude, on s'y fait, vous verrez.

— Vous n'avez pas une machine à calculer ?

— Pour quoi faire ? Bon, maintenant, pour le lit, rien de plus simple.

Elle appuie sur un autre bouton, le lit descend, mais soudain, crac, le voilà coincé à vingt centimètres du plafond. Encore une panne ! Corinne recommence à grogner entre ses dents, puis se met tranquillement à extraire les plats cuisinés qu'elle a composés sur le distributeur.

Mais quand elle veut faire apparaître la table du plancher, le bouton reste coincé. Et ce n'est pas tout : voilà soudain que la lumière s'éteint et que plus rien ne fonctionne dans le tableau de commandes.

— Ça, c'est vraiment la panne, hein ? Oui, je vois, les plombs ont

sauté ?

— Les plombs ? Non, c'est bien plus grave. Tout le secteur est paralysé.

Tout en grognant, je l'entends fouiller dans un tiroir, puis, tout à coup, une tige lumineuse apparaît dans sa main. Elle la casse en deux ou trois parties et les dispose sur le sol à côté de nous. C'est une sorte de lumière froide à base de « luciférine » hautement concentrée, m'explique-t-elle, mais son petit laïus, brusquement, est coupé par une grosse voix qui sort d'un orifice grillagé.

— *Cousineux* du 24^e secteur *populus*, gardez votre calme. Vous allez entendre une allocution du Service de Sécurité.

Et une autre voix reprend :

— *Cousineux* du 24^e secteur *populus*, une nouvelle grève d'avertissement vient de se produire chez les *borkas*. Le Pip Pop Central est en train de négocier avec eux. L'ordre sera certainement rétabli dans quelques instants, mais, quoi qu'il puisse arriver, nous vous demandons, frères *cousineux*, de garder tout votre calme et votre sang-froid. Ayez confiance, nous sommes là. Terminé.

Corinne, alors, se redresse, le visage furieux.

— Les *borkas* ! s'écrie-t-elle. Je me doutais bien qu'il s'agissait d'eux. Ah ! les *borkas*... les sales *borkas*...

J'essaie de lui sourire.

— Qu'est-ce que vous appelez les *borkas* ? Les employés de l'E.D.F. ? Remarquez que, à mon époque, déjà...

Mais non, et je parle encore trop vite. Les *borkas*, ce sont les machines qui règlent toute l'organisation mécanotechnique de cette société. Les *borkas* fournissent l'électricité, monopolisent toutes les autres formes d'énergie, déterminent avec précision les coefficients démographiques ; ils sont autonomes, dotés d'une espèce de conscience et possèdent un mécanisme à mouvement perpétuel dont les pièces usagées peuvent se régénérer à l'infini.

Mais il y a mieux, et afin de lutter contre les exigences de plus en plus croissantes de la population, ces drôles de machines ont imité leurs créateurs et formé des syndicats. Elles revendiquent. Au fond, je me demande bien quoi. Mais le fait est là... Elles sont devenues contestataires quant aux heures de travail qu'on leur impose.

Alors, de temps à autre, elles se mettent en grève et c'est la panique. Pourtant, il y a un autre point épineux dans cette histoire, et c'est la façon avec laquelle elles garantissent la paix sur la Terre.

Eh ! oui. Plus qu'un symbole, ces gentilles « colombes » ont surtout été créées vers les années 2020 pour empêcher le déclenchement de tout nouveau conflit. Elles sont douées de réflexes quasi instantanés qui leur permettent d'intervenir efficacement contre l'emploi des armes de guerre et principalement le matériel atomique.

Et je découvre enfin le véritable moteur de cette démographie galopante ! Ce sont les *borkas*, et les *borkas* font la loi !

Seulement voilà, et qu'on ne s'y trompe pas ! Le remède est devenu pire que le mal, et la surpopulation, maintenant, prend un caractère plus dangereux que la bombe atomique. L'humanité bascule et s'écroule sous son propre poids, et je devine parfaitement ce qui se passe.

— En somme, dis-je, une bonne guerre arrangerait bien les choses, n'est-ce pas ? Un peu de franchise, avouez-le.

— Mais non.

— Mais si.

— Mais non.

— Mais si.

— Mais non.

Elle est dure. Ah ! bon Dieu, ce qu'elle est dure, cette fille, mais elle finit quand même par lâcher du lest.

— Peut-être.

— Comment, peut-être ? Maintenant que vous avez la paix, vous voulez la guerre. Vous ne savez plus ce que vous voulez. Oui, oui, bien sûr, je comprends... Inconsciemment, vous rêvez de liberté et d'espace vert... Des arbres... Oui, je parie que vous n'avez jamais vu un arbre de votre vie. Il doit pourtant en rester en Afrique...

Elle lève les yeux au ciel.

— L'Afrique, c'est noir de monde.

— Hum !...

— Quoi ?

— Non... non... je... Oui, enfin, il doit bien y avoir une autre solution.

— Aucune. Et tout ce que nous pouvons faire, ce sont les petits *crapouillages*, par-ci par-là, et que nous autorisent les *borkas*.

Ça réduit toujours un peu. Allons, mangez, votre *bouffinance* va refroidir. Je l'imité avec une grimace.

— Ça fait rêver.

— Et vous rêvez de quoi, mon cher ?

— Je pense à un bouquin que j'ai lu à mon époque... Oui, un bouquin de science-fiction.

— Et il parlait de quoi, votre bouquin ?

— Bah ! d'une société comme la vôtre. C'est l'histoire d'un gars comme moi qui se trouve précipité dans le futur et qui tombe dans un monde qui lui échappe. Les hommes ont renoncé à être des hommes et ont confié leur destin à une super-machine qu'ils appellent Kobok. Et Kobok précipite la perte de l'humanité parce que cette machine ne comprend rien aux problèmes humains, et que la surpopulation est devenue le pire des fléaux. Alors, ils se *crapouillent*, comme vous dites,

en réinventant les anciennes maladies. C'est curieux. Mais il y a tout de même une différence ; c'est que, à la fin de l'histoire, le héros, lui, revient à son époque. Moi, je n'aurai pas cette chance.

— Et il s'appelle comment, votre bouquin ?

— *Un futur pour Mr Smith.*

— Et vous faites la comparaison entre Kobok et les *borkas* ?

— Les *borkas* ne gouvernent-ils pas votre monde ?

— Oui, techniquement.

— Et administrativement ?

Elle me regarde avec des yeux ronds.

— Bah ! nos ministres, bien sûr...

— Et, dans tout cela, que font-ils, vos ministres, hein ?

J'ai l'impression de lui avoir posé une colle. Eh bien ! non, car la réponse m'arrive tout de go. Dans cette société, les ministres ont un rôle purement symbolique. Ils se réunissent à longueur de journée pour jouer... de l'accordéon.

Eh ! oui. Pour Corinne, il s'agit d'une vieille tradition ministérielle, l'accordéon étant devenu par excellence l'instrument de « la confiance d'un peuple dans un pays où tout va très bien »⁽¹⁾. Et, en 2073, les ministres tirent héroïquement sur leurs soufflets pour maintenir le moral de la population.

Mais on leur apprend tout de même à faire des discours et Corinne m'en donne un aperçu en branchant la T.V.

— Voici le Centre d'Information Ministérielle, m'indique-t-elle.

C'est là, en effet, que s'organisent tous les rassemblements des futurs ministres, lesquels, après avoir prêté serment, vont à la tribune pour se lancer dans des discours logogriphes du plus curieux effet.

Les jeunes candidats à la politique débitent des phrases bizarres composées de mots sans suite, comme s'ils récitaient le dictionnaire, certains même s'expriment en latin, mais un latin argotisé très difficile à suivre, ce qui n'arrange pas les choses, du moins en ce qui me concerne, car je ne comprends absolument rien à ce qu'ils racontent.

J'ai l'impression que ces gens prêchent dans le désert, à perte de vue, mais non, ils pérorent devant des foules judicieusement sélectionnées et que l'on appelle « foules à test ». De temps à autre, des applaudissements nourris éclatent de ces « foules à test », ce qui montre bien, en effet, qu'elles savent apprécier le talent des orateurs.

« *Populus... Frères cousins... Pour vous sortirum de la merdourm, faites toujours confiancius en ministérium... Politicus toujours bonus pour populus.* »

C'est émouvant, bien sûr, d'autant plus que, devant l'hégémonie des *borkas*, les politiciens de ce monde essaient de reprendre le pouvoir et la confiance du peuple.

Mais voilà soudain que la lumière réapparaît dans la pièce, ce qui

amène un joyeux sourire sur les lèvres de Corinne.

— C'est arrangé avec les *borkas*, dit-elle. Vous voyez, il suffit de connaître la musique.

*

* *

La musique, moi, je veux bien, mais c'est le lit qui m'inquiète. Corinne l'a ramené à deux mètres du sol et je la vois déployer l'échelle d'accès. Ça m'inquiète d'autant plus que nous n'avons pas encore pris de décision en ce qui concerne ce genre de choses.

— Donnez-moi une couverture, lui dis-je avec désintéressement, je dormirai sur le tapis mousse. Vous verrez, je ne suis pas encombrant et je ne ronfle pas.

Elle se retourne, étonnée.

— C'est ridicule, le lit est assez grand pour deux. Allons, déshabillez-vous.

Elle insiste, elle insiste... Mais non, ce ne serait pas convenable. Enfin quoi, il y a notre parenté. Et puis non, je ne pourrais pas... Pas comme ça... Ça me gêne, bon sang !

— Oh ! oui, je vois, me dit-elle, les vieux principes ? Enfin, comme vous voudrez. Tenez, collez-vous ça sur le front.

Elle me tend une sorte de bandeau en plastique et s'empare d'un autre truc de ce genre qu'elle enfile sur sa tête. Mais, sur le bandeau, il y a une grosse pastille ronde qu'elle fait glisser au milieu de son front.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Rassurez-vous, c'est sans danger. Ça vous aidera à mieux dormir. Allez, maintenant, bonne nuit !

Comme je n'ai pas du tout envie de la contrarier sur ce point, j'enfile mon bandeau et m'allonge sur le tapis mousse.

Et, comme je suis un garçon correct et bien éduqué, je ferme les yeux lorsqu'elle commence à se déshabiller et je m'endors, drapé dans ma dignité la plus profonde.

CHAPITRE VII

8 heures.

J'ai dormi comme un loir et Corinne est en train de prendre sa douche lorsque j'ouvre les yeux.

Le tub est constitué d'un grand alvéole de plastique qui se dégage du mur avec tout le matériel qu'il comporte et qui se range de la même façon, après usage.

J'aperçois donc mon adorable cousine à travers le plastique embué et je l'entends même siffloter joyeusement.

Une bonne nature, quoi... Un peu pâlotte, mais ça doit être les vers... Si encore je pouvais trouver de l'ail, ça arrangerait tout...

Enfin, je me lève et voilà que mes yeux, soudain, accrochent les cadres encastrés dans le mur.

Oui, les fameux cadres vides qui m'ont tant intrigué la veille au soir. Mais cette fois, ça marche, et ce que je découvre à l'intérieur me scandalise de la tête aux pieds.

Ce sont des portraits, bien sûr, mais des portraits... enfin oui, de fesses !

Des fesses encadrées, en coloremie et grandeur nature.

Il y en a de toutes les formes et de toutes les dimensions : des joulflues, des bombées, des maigres, certaines avec des grains de beauté et des fossettes un peu partout.

Incroyable !

À cet instant, Corinne sort de la douche, serrée dans un peignoir couvert de dessins géométriques et me désigne les portraits, l'un après l'autre.

— Ça, c'est Joseph, un *copino* à moi, ça, c'est Sylvie, une amie d'enfance, ensuite, Gaston et Maurice, les maris respectifs d'Hortense et de Josy. De l'autre côté, il y a mon père et ma mère, et, tout à fait en haut, ces deux fesses en gouttes d'huile, eh bien ! c'est mon frère Albert. Mais ce portrait-là n'est pas tellement réussi. Qu'en pensez-vous ?

— Je pense qu'il s'agit là d'une bien curieuse façon de se faire photographe ? C'est un scandale.

— Vous êtes ridicule. Il n'y a de choquant dans ce procédé que ce que l'esprit apporte de choquant. Moi, je trouve, au contraire, que c'est plus naturel et moins hypocrite. Quoi de plus faux qu'un visage fardé et pomponné, et rectifié, de surcroît, par le crayon du photographe ? Avec cette partie de notre anatomie, plus de surprise, mon cher, la vérité intime dans la forme et l'expression.

Et d'ajouter :

— Après tout, la *polnarefftographie* ne remonte-t-elle pas à votre époque ?

Elle me tue, cette fille, et la voilà partie dans les grandes phrases. Patati patata, cette vogue remonte à la fin du XX^e siècle, époque transitoire, dit-elle, où apparurent effectivement les premières tentatives de ce genre. Mais l'évolution a fait le reste, et l'homme du XXI^e siècle montre ses fesses sans honte ni complexe parce que ses fesses sont devenues son véritable visage, un visage étouffé par des millénaires de puritanisme excessif et tendant à déshonorer la partie la plus noble et la plus représentative de notre anatomie.

— Et de quels noms vulgaires, impies, a-t-on pu baptiser cette chose ! s'exclame Corinne dans son emportement : derrière, postérieur, séant, arrière-train, croupe... Ah ! que de mots inutiles si l'on ajoute encore les termes de : pétard, derche, prose, popotin et lune ! Confucius l'a dit : « Un cul, c'est un cul ! » Alors, pourquoi refuser le mot, hein ? Alors qu'on l'emploie couramment pour cul de bouteille, culotte, cul-de-jatte, cul-de-sac ou cul-sec, et qu'on le retrouve dans une multitude d'expressions comme...

— Dites, vous ne pensez pas que vous êtes en train de vous le casser pour rien ?

Cette fois, c'est elle qui prend un air scandalisé. Alors, d'un geste doctoral, elle me désigne les *polnarefftographies* encastées dans les murs.

— Pour rien ! s'écrie-elle, alors que j'essaie de vous *recycler* ! Allons, allons, il est préférable de regarder ça que certains visages, croyez-moi !

Je me gratte le front, et je m'aperçois alors que j'ai oublié d'enlever le bandeau de plastique que Corinne m'a confié la veille au soir.

Elle se met à rire.

— Vous pouvez l'enlever, me dit-elle, c'est terminé.

— Qu'est-ce qui est terminé ?

— Simplement que j'ai fait l'amour avec vous, mon cher, cette nuit. C'était vraiment *jogiflard*, je vous assure.

— Vous rigolez !

Je me redresse avec un froncement de sourcils.

— Je n'ai pas bougé de mon coin, je vous le jure.

— Mais non. Il ne s'agit pas de l'amour comme vous l'entendez, mais d'une excitation électromagnétique de la région septale du cerveau et dont la racine se situe entre les deux sourcils.

— Entre les deux sourcils ! Je n'ai encore jamais fait l'amour avec les sourcils, moi. Non mais vous êtes dingue !

— Vous n'avez rien compris. On appelle ça la zone du plaisir qui est, d'ailleurs, voisine de celle de la douleur. Il suffit donc d'exciter cette

zone pour créer une sensation intense analogue à l'orgasme. Autrefois, on faisait cela avec des électrodes de platine implantées dans le cerveau, mais nous avons évolué dans ce domaine, et nous obtenons le *feed back*, à l'aide de la pastille ronde fixée sur le front. Oui, l'homme et la femme appuient sur le bouton et la relation psychique s'établit dans la forme subliminale, c'est-à-dire sans contact corporel mais dans une « vision optimale » de l'acte sexuel. Il suffit seulement de se représenter le partenaire et de « l'aider » dans le déroulement de l'action. Elle éclate de rire.

— Le procédé est bilatéral, évidemment, mais on peut aussi l'utiliser unilatéralement quand le partenaire n'est pas d'accord. C'est ce qui s'est passé hier soir, dans notre cas. J'ai appuyé sur mon bouton, et hop ! je vous ai eu !

Non, mais vous vous rendez compte ? Le progrès, je veux bien, mais tout de même...

— Et vous m'avez violé ! Vous n'aviez pas le droit. Dans ce... dans cette chose-là, j'ai quand même droit à la parole, non ?

— Jean, calmez-vous !

— L'amour subliminal ! Et vous en êtes là ? C'est révoltant. Mais enfin, vous ne faites donc jamais l'amour naturellement ?

— Bien sûr, comme tout le monde. Ne serait-ce que pour avoir des enfants, ou par simple curiosité. Mais la gamme des plaisirs corporels une fois épuisée n'apporte rien de concluant.

— Par curiosité ! Vous dites par curiosité ?

— Oui, avec mon frère, par exemple... Nous n'avons jamais...

— Avec votre frère ?

Cette fois, c'en est trop.

— Vous voulez dire que vous avez fait l'amour avec votre frère ?

— Oui, et alors ?

L'inceste ! Ah ! Dieu du ciel ! Je voudrais être sourd, mon Dieu ! Je voudrais être sourd...

— Mais nous pratiquons l'amour libre, sans contrainte, sans retenue.

— Ne me dites pas, au moins, que vous avez couché avec votre père.

— Je n'en ai pas eu l'occasion.

— Ooooooooooh !...

Incapable de prononcer un mot de plus, je traverse la pièce et j'ouvre la porte.

— Jean, où allez-vous ? me lance Corinne. Vous êtes fou... Revenez...

Mais je n'ai pas l'occasion de franchir la porte, car un grand gaillard en salopette se dresse devant moi, m'interdisant la sortie.

— Un instant, dit-il avec un large sourire. Il y a des petits colis pour vous.

Mais c'est surtout à Corinne qu'il s'adresse, tout en lui présentant

des petits paquets enduits de toile gommée.

— Votre pouce, ajoutez-il.

En guise de signature, Corinne colle une empreinte digitale sur le registre du livreur, mais, dès que ce dernier a tourné le dos, je la vois s'affairer rapidement sur les emballages.

— Attention ! me crie-elle soudain.

Elle retire d'un paquet un petit objet rond que je reconnais immédiatement : une B-C ! Ah ! mon Dieu !

— La languette, je m'écrie, tirez sur la languette !

Mais, d'un coup de pouce, Corinne a déjà appuyé sur le déclic de la bombe-cadeau.

— Je me demande bien qui a pu m'envoyer ça, grogne-t-elle. Il faut absolument trouver une solution, et vite.

— Nous n'avons plus rien à craindre.

— Ne croyez pas cela. Celle-ci est d'un modèle différent. Si on réussit à éviter le piège de la dixième seconde, on ne peut en aucun cas éviter celui de la cent vingtième. Autrement dit, et quoi que nous fassions, cette B-C va exploser dans deux minutes.

Je la regarde avec des yeux épouvantés.

— Sortons, bon sang, ne restons pas là...

— C'est ça... Et notre *cageouillette*, vous y pensez ? Non, ne bougez pas, je reviens.

Elle franchit la porte à la manière d'un boulet de canon et je la vois disparaître dans un ascenseur. Quelques secondes s'écoulent, et la revoilà, les mains vides et le sourire aux lèvres.

— Ça y est, m'annonce-t-elle, plus rien à craindre.

— Qu'avez-vous fait ?

— Bah ! je l'ai recollée à un voisin du dessous, lequel, à son tour, doit se *dégopiller* pour la *refiloche* à un autre. Écoutez, ça va péter quelque part.

Elle n'a pas plus tôt achevé qu'un bruit épouvantable retentit dans l'immeuble, trois étages plus bas.

Alors, Corinne se met à rire tout en se frottant les mains.

— Je vous avais bien dit que ça péterait quelque part, me lance-t-elle.

Puis elle referme la porte et me désigne le fond de la pièce.

— Alors, qu'est-ce que vous attendez pour prendre votre douche ?

CHAPITRE VIII

Corinne est folle...

Les gens sont fous...

Le monde entier est frappé de folie...

Ou alors, c'est moi qui ne comprends plus. Je suis dépassé, je ne suis qu'un vieux fossile tout empoussiéré de philosophie.

Oui, c'est bien cela, je me heurte à 100 milliards d'individus, et ces 100 milliards d'individus ne pensent plus comme moi, parce que le progrès a, non seulement changé l'humanité, mais encore l'homme lui-même, dans ses règles et dans ses lois. Ah ! le progrès...

Mais qui va me changer, moi, hein ? Je me le demande bien.

Corinne ? Certes, elle fait tout ce qu'elle peut pour me rééduquer, mais ça ne passe pas.

Tenez, par exemple, en voulant me procurer un cachet d'aspirine ce matin dans le distributeur, je me suis encore trompé de bouton et j'ai reçu une giclée de gélatine sur le nez, et quand j'ai voulu ranger la douche, la table a jailli du sol sous les pieds de Corinne, et la pauvre fille s'en est allée cogner le plafond de la tête.

Elle a crié, bien sûr, mais que pouvais-je faire ?

Et puis, il y a les *borkas*, et ça m'effraie. Je les ai vues, des redoutables machines, et Corinne me les a montrées quand nous sommes sortis.

Nous nous sommes dirigés vers le centre énergétique de notre secteur et là, dans un enclos, nous avons assisté à la promenade des *borkas* qui n'étaient pas de service.

J'ai l'impression que tout leur est permis, si l'on en juge par l'espace vital qu'ils possèdent, alors que, devant les grilles, nous étions tous les uns contre les autres. C'est à peine si on pouvait respirer. Les gens étaient venus pour les insulter et je vous prie de croire que ça hurlait dans tous les coins.

On les traitait de... enfin quoi, de tous les noms. On leur jetait même des pierres, mais les *borkas* ne s'en souciaient nullement. Ils se baladaient comme ça, devant nous, charriant leur lourde masse d'acier sur des sortes de chenilles. On aurait dit des tanks ! C'était énorme, et des antennes mobiles tournaient dans tous les sens.

Il y avait comme une sorte de mépris dans leur attitude et c'est, je crois, ce qui a déclenché la bagarre. Tout à coup, une bande de jeunes a escaladé les grilles et s'est élancée vers les *borkas*.

Des contestataires, bien sûr, comme à mon époque, mais des contestataires à l'envers. Autrefois, ces mêmes jeunes se révoltaient

contre la guerre, maintenant, c'est contre la paix qu'ils s'insurgent. Ils veulent détruire les *borkas* parce que les *borkas* interdisent la violence. Violence pour la paix, violence pour la guerre... Et puis quoi ?

Non, vraiment, je ne comprends plus...

Et, pourtant, oui, je suis avec eux, parce que je les hais, moi aussi, ces machines qui asservissent l'humanité. Qu'on les détruise, qu'on les casse, qu'on les piétine !... Qu'on les...

— Allez-y, les gars, cassez tout !

Et je me surprends à hurler, comme dit l'autre, avec les loups ! Pour un peu, je sauterais dans l'enclos, moi aussi, pour aller lapider ces monstres d'acier, mais Corinne veille sur moi comme sur la peste.

— Restez tranquille, vous n'êtes pas habitué à ces combats, et puis vous êtes trop vieux !

— Trop vieux ? Non, mais...

— Calmez-vous, et regardez ce qui va se passer.

C'est horrible. Les jeunes sont maintenant aux prises avec les *borkas*, s'acharnent sur eux à coups de barres de fer, mais, brusquement, les *borkas* réagissent. Ils se groupent et foncent sur leurs assaillants. Des jeunes tombent écrasés sous le poids des machines tandis que des bras articulés et munis de pinces jaillissent des masses d'acier en mouvement.

Des corps déchiquetés sont emportés dans les airs, tourbillonnent comme des poupées de son, s'abattent sur le sol déjà rouge de sang.

Et les *lourdeux* n'interviennent même pas. C'est un comble.

— Mais enfin, pourquoi ?...

Corinne m'entraîne et nous nous faufile dans la cohue.

— De toute façon, m'explique-t-elle, il n'existe aucune arme, aucune parade contre les *borkas*, tout cela est inutile... Mais ça fait de la place, essayez de comprendre...

— De la place ! Vous ne pensez donc qu'à vous tuer les uns les autres...

— C'est la seule victoire que nous puissions obtenir sur les *borkas*. Du moment que la guerre est impossible, il faut bien se *crapouiller* d'une autre façon. Ça les ennuie, bien sûr, mais ils ne peuvent rien contre ça, et ces jeunes contestataires qui essaient de troubler l'ordre des choses, ils sont bien obligés de les *crapouiller*, ne serait-ce qu'à titre d'exemple. Voilà notre victoire, car nous obligeons ainsi les *borkas* à devenir eux-mêmes des instruments de guerre !

— Il n'existe donc aucun moyen de les détruire ?

— Je vous l'ai dit.

— Dans le fond, ce n'est pas tellement les *borkas* que vous voulez détruire, mais ce qu'ils représentent dans le progrès. Il ne vous arrive pas de rêver d'oiseaux ?

— Non... Pourquoi ?

— L'oiseau est un symbole freudien, un symbole de liberté dans l'espace. À mon avis, vous avez ce complexe, mais comment pourriez-vous rêver d'oiseaux, alors que vous n'en avez jamais vu ? Ou si peu...

— Permettez, j'ai vu une chauve-souris, au zoo.

— La chauve-souris n'est pas un oiseau, ma chère.

— Pourtant, ça vole...

— Je parle des vrais. L'homme qui n'a pas entendu gazouiller un oiseau dans un arbre n'est pas un homme. Il faut avoir entendu ça pour comprendre la nature. Ah ! bon sang, ce que je donnerais, moi, pour voir un oiseau dans un arbre !

— Ça devait être joli... Comment était-ce encore ?

Je lui parle de prairies à perte de vue, d'herbe verte et tendre, du sifflement du vent dans les arbres et de ruisseaux coulant leur eau claire et limpide. Je lui parle de montagnes, de sapins, de fleurs, que sais-je encore ?

— Ah ! si vous aviez vu ça...

— En effet, ce devait être très joli.

Il y a une pointe d'émotion dans sa voix, mais elle se ressaisit tout à coup.

— Rentrons, dit-elle, c'est l'heure du déjeuner.

Et ça repart : gelée de glucose, beefsteaks de pétrole, purées synthétiques. Un vrai menu gastronomique 2073 ! Ah ! la bonne cuisine d'autrefois, où est-elle ?

Finis les cassoulets, la choucroute de Strasbourg, les tripes à la mode de Caen, les foies gras des Landes et la bourride à la Sétoise ! Rien que d'en parler, ça me rend triste !

Mais comment expliquer cela à Corinne, elle qui n'a jamais vu un haricot de sa vie ? Les seules espèces de haricots que l'on cultive à cette époque servent à faire des explosifs. Eh ! oui, ça fait drôle, mais c'est comme ça... Le progrès, quoi...

Alors, quand je parle de cassoulet, Corinne prend un air effrayé.

— Et ça ne vous faisait pas mal ? Vous n'explosiez pas avec tous ces trucs-là dans votre estomac ?

Hé !... Que puis-je lui répondre ? Rien, d'autant plus que l'arrivée intempestive de deux gars en salopette rouge se charge de clore cette pétaradante conversation.

— Bien le bonjour, frères *cousineux*, nous annonce-t-on. Ordre du gouvernement !

Corinne s'empare de la feuille rose qu'on lui tend et se met à bégayer :

— Non... ce n'est pas popo... ce n'est pas possible... Vous êtes vraiment certains que... que...

— Eh ! oui...

— Vraiment pas moyen de faire...

— Eh ! non...

— Mais où voulez-vous que... nous...

— Ah !... ça...

Intrigué par cet étrange conciliabule, je m'avance.

— Dites, vous ne pourriez pas me traduire ça en clair ?

Corinne se tourne vers moi, alors que les deux gars font un rapide demi-tour.

— On nous expulse de notre *cageouillette*, m'explique-t-elle. Nous n'avons plus le droit de demeurer ici.

— Mais enfin, pour quelle raison ?

— Une nouvelle autoroute aérienne va se construire, et nous sommes juste situés sur le parcours. Tout le bloc va être démoli.

— Démoli ? Mais nous, alors ? Et nos dix mètres carrés ?

— On nous relogera dans quelque temps, selon les places disponibles, mais, jusque-là...

Elle paraît réfléchir, puis fait claquer ses doigts.

— Peut-être une solution.

Elle m'indique une *polnarefftographie* sur le mur.

— Mon cousin Philibert. Il nous hébergera, j'en suis sûre.

— Nous allons vivre à trois dans dix mètres carrés ?

— Bah ! c'est mieux que rien. Mais vous verrez, il est très gentil et très serviable. Allez, en route.

CHAPITRE IX

Et nous voilà chez Philibert ! Ah ! ça, pour être un garçon serviable, Philibert est un garçon serviable.

Il l'est tellement que c'est à peine si on a pu ouvrir la porte. Il y avait des gars partout, sur le plancher, sur le lit, même un autre qui était assis sur le rebord de la fenêtre. Celui-là était moitié à l'extérieur, moitié à l'intérieur, mais il occupait tout de même sa place.

C'est bien simple, on se serait cru dans un wagon de métro aux heures de pointe. Et voilà le bon cœur de Philibert : il a recueilli tous les pauvres sans abri comme nous et il s'en fait un honneur.

— Entrez !... Mais entrez donc, nous a-t-il dit ; dans la vie, les hommes doivent se serrer les coudes.

Ah ! pour se les serrer, les coudes, croyez-moi, on n'a pas forcé. C'était même du joue à joue.

Et pourtant, je dois le reconnaître, il régnait là une franche gaieté ; on se plaisait, on s'interpellait, on se racontait des histoires, mais Philibert, lui, se comportait à la manière d'un capitaine de vaisseau.

Il restait juché sur le lit et surveillait son équipage.

— Nous tiendrons jusqu'au bout, hurlait-il de temps à autre. Nous tiendrons parce que l'homme est le plus fort et que les vagues du machinisme ne sont pas prêtes à l'engloutir. Hourrah !

Et la foule reprenait : « Hourrah ! » C'était sublime !

L'ennui, c'est qu'il en est arrivé deux autres après nous. On les a vus qui rampaient sur nos épaules pour aller se loger au-dessus du bloc de commandes, mais quand on a sonné, un moment plus tard, je n'ai pas pu me retenir.

— Holà, Philibert, ai-je crié, il ne faudrait quand même pas exagérer, bon sang !

Il m'a donné raison. Non, vraiment, ce n'était plus possible. D'ailleurs, on ne pouvait même plus ouvrir la porte. On a quand même réussi à l'entrebâiller et un gars, à cet instant, en a profité pour glisser une jambe dans le couloir. Elle n'était quand même pas épaisse, sa jambe, mais ça soulageait un peu.

— Les deux... les deux...

Bien entendu, on essayait de l'influencer pour qu'il tente le même coup avec l'autre, mais il ne pouvait pas, sa jambe gauche restait coincée.

— Coupez-la-lui, a crié une voix anonyme.

Et tout le monde s'est esclaffé. Pas le gars, évidemment, lui se faisait un sang d'encre et c'est normal. Mais c'était manière de rigoler, quoi...

Faut de l'humour dans des cas pareils... Faut de l'humour, ou alors, c'est fichu.

Pour le repas du soir, on a quand même réussi à s'en tirer. Philibert a réuni toutes les cartes perforées individuelles et s'est occupé lui-même des distributions.

On a fait circuler les plats de l'un à l'autre, et il y a même quelques vicieux qui, au passage, ont goûté dans le plat des autres, mais, dans l'ensemble, tout s'est bien passé.

En revanche, pour dormir, on a eu des problèmes, si l'on tient compte que, dans le lit, ils étaient au moins une dizaine. Les autres, eh bien ! on s'est arrangé de notre mieux. Moi, j'étais couché sur trois *cousineux* allongés côte à côte, avec les pieds sur le ventre d'un petit gars hydropique, et la tête bien calée sur les fesses de Corinne.

En matière d'oreiller, je ne pouvais espérer mieux, car je dois reconnaître que mon adorable cousine est drôlement gâtée de ce côté-là.

Mais ce n'est pas tout, et j'en passe, car il me faudrait mille pages pour raconter cette nuit héroïque. Je dirai simplement que, dès le réveil, Corinne a pris une nouvelle décision. Elle s'est souvenue de son père... et c'est vers lui que nous nous sommes dirigés.

— Papa est un peu dur, m'a-t-elle confié, mais j'essaierai de plaider notre cause. Allons, venez, nous ne pouvons pas rester ici.

Et nous revoilà dans la ville enfumée marchant vers un nouveau destin. Papa Dupont habite loin, très loin, dans un bloc résidentiel de catégorie B, mais, lorsque nous y parvenons, c'est pour apprendre qu'il vient juste de partir pour le Tribunal.

— Il a des ennuis, votre père ? je demande.

— Mais non, me répond Corinne, mon père est juge.

Juge !... Dans le fond, ça me rassure, car ce doit être un homme de bon sens. Alors, nous filons au Tribunal et nous nous mêlons à la foule qui encombre le digne établissement. Ce n'est évidemment pas sans difficulté que nous parvenons jusqu'à papa Dupont, lequel, d'ailleurs, s'apprête à entrer dans la grande salle en compagnie d'un tas d'autres magistrats.

Il est assez grand, porte la barbe et a conservé le traditionnel costume de sa charge, ce qui lui donne un air plus sévère encore.

Et, ma psychologie aidant, je campe rapidement le personnage.

En fait, il est juge, et un juge n'est pas un homme comme les autres, sans quoi il serait artiste peintre, mécanicien ou conducteur de travaux. Or, il n'est ni l'un ni l'autre.

Il est juge, parce qu'il possède toutes les qualités requises pour ce genre de profession, alliées à un courage extraordinaire et à une immense confiance en soi.

Mais il faut bien se rendre compte du fait qu'il est homme avant

d'être juge, et le juge, même sous sa toque, a pleinement conscience de ce handicap.

Alors, le raisonnement s'impose dans un système où le juge doit juger d'autres hommes, à leur tour dissimulés derrière de fausses apparences. Et c'est là que tout se complique et que le juge doit faire appel à toute sa science, à tout son génie, pour séparer la vérité de l'erreur et cerner l'erreur dans une vérité universelle.

Lui qui arrache aux autres leurs secrets, ne finit-il pas par douter de lui-même ? N'arrive-t-il pas un moment, dans son existence, où les secrets des autres interfèrent sur les siens propres ?

Peut-il, au péril de sa vie, conserver indéfiniment en lui cette explosive dualité qu'il essaie pourtant de conduire jusqu'à sa conclusion ultime ?

Paradoxe, bien sûr, mais la justice des hommes n'est-elle pas en elle-même un monument de paradoxe ? A-t-on, depuis l'origine des temps, jugé les hommes sur les mêmes principes, et les juges, à leur tour, n'ont-ils pas jugé selon leurs humeurs ?

Et je pense que papa Dupont n'échappe pas à cette terrible confrontation. Il est en pleine crise de conscience et il me paraît même sérieusement déprimé.

Il nous regarde avec hostilité alors que Corinne essaie de lui expliquer ce que nous attendons de lui.

— Ma *cageouillette* ! s'écrie-t-il, vous *tripaillez* déjà sur mes cendres ! Hyènes ! Chacals ! Vautours qui planez sur mon dernier souffle de vie !

— Permettez... Je...

— Pas d'insulte, monsieur, pas d'insulte...

— Mais...

— Non... Vous devez dire la vérité, rien que la vérité, toute la vérité.

Il tend vers moi un doigt accusateur.

— Il est encore temps d'avouer tous vos crimes. N'avez-vous jamais *filandré* la loi ? N'avez-vous jamais connu de pensées *crapouilleuses* ? Allons, monsieur, pour moi, vous êtes un coupable, un coupable qui s'ignore, peut-être, mais un coupable dans le véritable sens du terme. Honte, monsieur, honte à vous dans ce monde où le crime devient le fardeau de chaque *cousineux*.

— Je vous assure que...

— Silence, ou je vous fais évacuer !

Les autres magistrats éclatent en applaudissements spontanés, tandis que papa Dupont reprend à mon adresse :

— Affirmez-vous, en d'autres termes, avoir toujours vécu dans l'honnêteté ? Pouvez-vous prétendre que le fond et la substance de vos pensées n'allaient pas à rencontre des lois humaines et que vous

n'avez jamais *espertourlé* de vous montrer supérieur aux autres ? Enfin, que ces propos vous ont paru justifiés du fait que vous vous sentiez vous-même un homme supérieur et doté de pouvoirs et de qualités qui vous autorisaient à *filandrer* la loi ? Me trompé-je, monsieur ?

— Écoutez... je...

— Laissez-moi, vautour, il est trop tard !

Les portes s'ouvrent alors et papa Dupont les franchit avec les autres magistrats pour pénétrer dans la grande salle du Palais déjà bourrée de monde. Entraînés par le flot, Corinne et moi nous retrouvons sur un gradin, le souffle coupé et le cœur battant.

Immédiatement, le procès commence, et papa Dupont se redresse de toute sa taille devant les magistrats qui se sont rassemblés en masse sur le podium.

— Je bénis le destin de m'accorder la *vénouille* de me présenter à vous librement et en parfaite conscience de mes erreurs. L'expérience m'a enseigné que l'homme est un être malfaisant et j'en suis la preuve vivante. Oui, frères *cousineux*, je plaide coupable, parce que le problème que j'ai à résoudre est exactement de ma *conjonctière*. Je suis mieux placé que tout autre pour être certain de ma propre réalité et pour vous dire que je n'ai pas toujours jugé dans un esprit de justice. Je suis un mauvais juge et je ne mérite aucune pitié. J'ai gracié des coupables et condamné des innocents, parce que les décisions que je prenais m'apportaient des joies secrètes et *furfutines*, parce que les secrets des autres venaient renforcer les miens et que j'ai passé ma vie à juger non point ces mêmes autres, mais le coupable que je suis. Mais peut-on continuer ainsi à éviter le châtiment ? Non, frères *cousineux*, il faut que justice soit faite.

Je n'en reviens pas. C'est de l'auto-accusation. Voilà maintenant que le juge se juge lui-même.

Il continue sa plaidoirie avec un lyrisme qui ne manque pas de provoquer dans la salle des émotions exquises et profondes. Corinne elle-même en a des larmes plein les yeux.

Et, tout à coup, dans une suprême exaltation, papa Dupont jette sa toque et la foule de ses pieds.

Il s'adresse ensuite aux autres magistrats.

— Comme disait un certain Boris, j'irai cracher sur vos toques ! Oui, messieurs, coupable je suis, coupables vous êtes... Et je n'ai qu'un exemple à donner : c'est le verdict que j'apporte à mon propre jugement... Je me condamne... Messieurs, je me condamne à la face du monde, et la sentence est sans appel.

Et il se tourne brusquement vers l'auditoire.

— La mort ! s'écrie-t-il.

Des applaudissements éclatent alors de toutes parts et un enthousiasme, débordant s'empare de la foule surexcitée.

Des magistrats essaient d'intervenir auprès de papa Dupont, mais ce dernier reste ferme dans sa décision ; on le supplie même, mais rien n'y fait.

Quelqu'un, alors, apporte une fiole que papa Dupont vide dans sa bouche grande ouverte.

Il est tombé deux secondes plus tard et on l'a emporté dans le vacarme assourdissant. Il a pourtant dit un dernier mot avant de mourir.

— Socrate !

J'ai trouvé ça sublime, mais un peu trop profond pour me permettre ici d'épiloguer sur cette bouleversante image.

En revanche, moi, je me suis montré plus terre à terre, lorsque j'ai entraîné Corinne hors de l'établissement.

— Ça fera de la place, lui ai-je dit.

Elle m'a approuvé, et c'est ainsi que nous avons pris possession de la *cageouillette* de papa Dupont.

CHAPITRE X

Un illustre poète de mon temps disait que « les surprises n'arrivent qu'aux vivants ».

Loin de vouloir contredire ce brillant aphorisme, je me bornerai simplement à relater les « surprises » qui m'attendaient au cours de ces derniers jours.

Ma main tremble encore à l'évocation de ces choses, mais je me dois de les reprendre par leur commencement, c'est-à-dire à partir du moment où Corinne, lassée par mon manque d'adaptation, a décidé de changer de méthode.

En effet, les quarante-huit heures que nous avons passées ensemble dans la *cageouillette* de papa Dupont n'ont apporté, quant à ma rééducation, aucun résultat positif, et Corinne a proposé tout bonnement que nous fassions un petit voyage.

— L'éducation par l'image, m'a-t-elle dit, oui, le contact avec la réalité des choses. Vous avez encore beaucoup à apprendre... Allons, venez, il me reste quelques tickets de voyages à profiter.

— Où allons-nous ?

— Au bout du monde.

Ce n'était pas une plaisanterie. Nous avons embarqué dans un cigare d'acier et, pendant plusieurs heures, nous avons voyagé dans un long tunnel à des vitesses incroyables. Mais nous n'avons pas quitté la ville, la grande ville unique et tentaculaire débordant frontières et vallées.

Pourtant, nous avons atteint une sorte de terminus et, lorsque nous avons réémergé à l'air libre, Corinne m'a désigné une grande masse verticale qui bouchait l'horizon.

Nous sommes sortis de la ville et nous avons marché en direction de la chose. C'était comme un mur, immense et se perdant dans le bleu du ciel. C'était bien, en effet, ce que Corinne appelait le « bout du monde », et des curieux, comme nous, venaient effectivement admirer cette barrière immatérielle et infranchissable qui se dressait d'un horizon à l'autre.

Un mur électronique, une barrière d'énergie si l'on préfère, mais une énergie hautement concentrée et dont la résistance surpasse, et de loin, tous les blindages connus à ce jour.

Innocemment, j'ai plaisanté sur l'antique et légendaire muraille de Chine, mais Corinne m'a expliqué.

Cette « muraille » a une autre signification, et la signification, je la trouverai plutôt dans l'analogie qu'elle représente avec le fameux mur de Berlin, car, en fait, ce rideau énergétique sépare deux mondes, et

deux mondes bien distincts : l'Orient et l'Occident !

Eh ! oui. Ce « mur » a été réalisé vers les années 2020 en même temps que les *borkas*, et dans le même souci de paix.

À cette époque-là, de dangereuses tensions existaient encore entre les deux blocs, d'autant plus que les pays de l'Est, alliés au tiers monde, avaient acquis une redoutable puissance nucléaire.

D'un autre côté, les politiques s'étaient également fondus en deux blocs ennemis, si bien que le rouge et le blanc étaient devenus les deux seules couleurs de l'idéologie terrienne.

Alors, on n'y était pas allé par quatre chemins : les Rouges d'un côté et les autres de l'autre... Oui, un peu comme à Berlin. Autrement dit : chacun chez soi.

On avait fait un référendum à l'échelle planétaire et tous ceux qui avaient voté rouge, eh bien ! on les avait gentiment priés d'aller s'installer de l'autre côté du mur, et vice-versa pour les autres.

Ensuite, on avait défini la ligne de démarcation, celle-ci partageant le monde à la manière d'un grand cercle passant par les deux pôles et établi sur le méridien qui coupe la Russie dans le voisinage de Moscou, se prolonge en plein milieu de l'Arabie, coupe encore la Somalie pour descendre directement vers le pôle Sud et remonter enfin vers le pôle Nord tout au long du Pacifique.

Avec cette précision, on se rendra facilement compte que l'Europe, l'Afrique et les Amériques sont devenues, depuis la création de ce mur, « l'antipode » politique du continent asiatique.

Bien sûr, il y a l'Australie et les Australiens, mais à ceux-là, on ne leur a pas demandé leur avis. Enfin quoi, une sphère est une sphère... Ils se trouvaient là, et c'était tant pis pour eux.

En conclusion, le « mur » énergétique interdit tout contact entre les deux blocs. Même les messages-radio ne le franchissent pas. Quant aux missiles, rien à faire non plus, car ils seraient aussitôt désintégrés par la colossale énergie en mouvement.

Autrement dit, sécurité totale dans les deux camps... Mais... mais... mais...

Et j'ai deviné la secrète pensée de ma cousine.

— Je ne sais pas ce qu'il y a de l'autre côté, lui ai-je dit, mais avouez que vous aimeriez bien le grignoter, ce mur, ne serait-ce que pour aller asticoter les autres, hein ?

— Ne vous y trompez pas. Je suis certaine que, de l'autre côté, ils pensent comme nous.

— Seulement voilà, il y a le mur.

— Oui, depuis soixante-dix ans. Ah ! Une riche idée ! En face, ils sont encore cent milliards. Ils n'ont pas échappé à l'expansion démographique.

— Je vois, ça ferait de la place. C'est ce que vous pensez. Mais

pourquoi maintenez-vous ce mur si vous avez tellement envie de vous *crapouiller* ?

Elle a soupiré :

— À cause de la clef. Enfin, je veux dire : l'invention par elle-même. Le savant qui a inventé ce mur est mort de folie soudaine après avoir détruit son secret. Alors, depuis, on cherche, mais on ne trouve pas. C'est désolant.

Corinne m'a regardé brusquement.

— Vous n'avez jamais fait d'études en électronique ?

— Non.

— C'est dommage. Vous auriez pu entrer dans le rang des chercheurs. De toute façon, il va bien falloir vous trouver un poste. Un de ces jours, ils vont vous supprimer votre carte de *bouftinance*.

— J'en ai bien peur.

Elle se gratte le front.

— La religion, peut-être ?

— La religion ?

— Venez, je vais vous montrer.

Nouveau départ. Nous avons quitté le « mur » pour revenir vers l'intérieur de l'ancienne Europe, et nous avons abouti à ce que Corinne appelle le « Satanadios ». Il s'agit effectivement de religion et de divinité et j'ai vu là l'une des dernières églises latines de ce monde.

Mais il a fallu toute la persuasion de Corinne pour me convaincre qu'il s'agissait bien d'une église, car, en fait, l'église par elle-même était devenue une sorte de baraque foraine. Devant les portes grandes ouvertes, il y avait des nonnes et des curés qui faisaient la parade au son d'une musique bruyante et tonitruante.

Les nonnes, en maillot deux pièces et pailleté, n'avaient conservé que la légendaire cornette de toile blanche et les curés, en slip rouge, se trémoussaient avec elles, portant seulement le chapeau rond et noir.

— Entrez... Entrez... mesdames et messieurs... *Cousineux...*
Cousinettes... Entrez... La messe va commencer.

Et le ballet continuait sur l'estrade, tandis que, de temps à autre, des flammes apparaissaient de-ci de-là avec des crépitements d'étincelles.

Nous fauflant à travers la foule, nous sommes entrés et, dans le fond de l'église, nous avons été reçus par un prêtre. Mais ce prêtre-là était nu, entièrement nu.

— Asseyez-vous, nous a-t-il dit, la messe va commencer dans un instant.

Mais, quand il a su nos véritables intentions, et surtout qui j'étais, alors il a hoché la tête en soupirant.

— Oui, je vois, vous vous *mandouillez* sur les vestiges de notre religion. Eh bien ! vous voyez ce qu'il en reste, mon cher. Tout cela, parce que les machines ont déshumanisé l'humanité, et parce que

l'humanité a perdu la foi. Oh ! mais ça a déjà commencé à votre *seculos*. Il a fallu réformer l'église pour satisfaire les fidèles qui subissaient à leur tour les exigences du progrès. On trouvait qu'une soutane faisait *croquebiche*, que le prêtre n'était pas assez *boum-boum*, qu'il dogmatisait les principes bibliques. Il y avait, bien sûr, beaucoup de vérité en cela et la religion, quelle qu'elle soit, se doit de marcher de pair avec l'évolution des choses. Alors, de réforme en réforme, nous en sommes arrivés à nous *dépunaiser* de toutes ces rigidités ancestrales, mais, au fur et à mesure que nous nous amendions, l'homme perdait la foi.

Une larme a perlé aux yeux du prêtre nu.

— Il ne croyait plus ni au bien ni au mal, et toutes nos arguties n'avaient plus de prise devant les insidieuses atteintes du machinisme. Nous comprimés alors l'immense danger que nous courions, et nous fîmes alliance avec les sectes sataniques.

— Avec le diable ?

Il m'a regardé avec désolation.

— Nous pensions que cette relativité du bien et du mal pouvait encore faire réfléchir une humanité versant dans la perversion. Tenez, *visouillez*.

Il m'a indiqué le fond de la nef.

— Ils ne sont que trois, aujourd'hui. Parmi eux, il y en a un qui croit encore en Dieu, l'autre est voué au diable, et celui du milieu... Bah !... il ne sait pas, il se *berloque*. Alors, il vient ici pour se faire une opinion. L'important, c'est que nous arrivions à lui faire croire en quelque chose. Un homme pieux peut facilement faire son choix entre les dieux et les démons. Et croyez bien que nous faisons ce que nous pouvons pour attirer dans notre *catapula* tous nos frères *cousineux*. Vous avez vu la parade ? Le monde a versé dans l'érotisme, la lubricité, l'amour libre... Eh bien ! nous avons suivi, afin qu'on ne nous taxe pas d'être de vieux *croquebiches*, nous encensons l'amour dans sa forme la plus *bezouillante*, nous prônons l'inceste en nous appuyant sur la véritable histoire d'Adam et Ève et de leurs enfants, allant même jusqu'à faire d'un simple cierge un symbole phallique. Nous avons démystifié Joseph et la Sainte Vierge, nous avons rendu à Satan sa véritable place biblique. Que pouvions-nous faire de plus ?

Le prêtre nu a largement ouvert les mains devant nous.

— Mais la magie noire, la magie blanche, les messes noires et les messes blanches n'ont été que des messages de néant. Oui, *cousineux*, les hommes ont perdu la foi et nous sommes en train de la perdre à notre tour... parce que Dieu et Satan nous ont abandonnés depuis longtemps. Seulement, nous continuons parce que tel est notre *jobino*. Ainsi soit-il !

Avant de monter en chaire, il s'est tourné vers moi une dernière fois.

— J'aurai peut-être une place de bedeau, si ça vous intéresse...

— Non, merci.

— Comme vous voudrez. Adieu !

Je n'ai jamais su si je devais me trouver scandalisé ou simplement choqué par ce que je venais d'entendre et de voir. Un prêtre nu... certes, mais dans sa bouche, les vérités n'étaient-elles pas aussi toutes nues ?

— Il a quand même oublié de vous dire une chose, m'a précisé Corinne, c'est qu'il existe une autre religion.

— Je me demande bien laquelle.

— Vous allez comprendre.

*

* *

L'éducation par l'image a cela de bon, c'est qu'elle vous permet de voir ce qu'on vous explique, et j'avoue franchement que si je n'avais pas vu ça de mes yeux... j'aurais eu beaucoup de mal à y croire.

Essayez de vous imaginer une église, mais une église à l'envers. Oui, avec le clocher pointu féroceement enfoncé dans le sol. Tout le reste est en haut, comme une maison que l'on aurait commencé de bâtir par le toit.

On y pénètre à l'aide d'un grand escalier extérieur qui vous conduit directement à un plafond, lequel, dans le bon sens, tiendrait lieu de sol. C'est bourré de fidèles, mais, comme les hommes ne sont pas des mouches, on les suspend par les pieds *because* la pesanteur, et ils restent comme ça, accrochés au plafond, et la tête en bas.

Alors ils prient, le regard « levé vers le clocher ». » Notre Père qui n'êtes plus aux cieux, faites... etc.

« *Qui n'êtes plus aux cieux* » ! Personnellement, j'ai renoncé et j'ai demandé à Corinne :

— Mais enfin, qui implorent-ils ?

— Le Pip Pol Central.

— J'ai déjà entendu ce nom, mais...

— J'aurais dû vous le dire, en effet. Il s'agit du véritable gouvernement, un gouvernement occulte, certes, et d'ordre purement spirituel, mais qui concrétise l'espérance de notre humanité. Quand les hommes ont perdu la foi, ils se sont tournés vers des réalités plus objectives. On disait autrefois : « Ce qui est en haut est en bas », eux, ils ont simplifié la question. Ils ont dit : « Ce qui *n'est plus* en haut est en bas. » Et ils se sont mis à adorer les « Pip-Pop », parce que les « Pip-Pop » étaient réels et représentaient leur véritable religion.

— Qui sont ces gens ?

— On ne l'a jamais su, mais ce sont des êtres purs et bons qui œuvrent pour le bonheur de l'humanité et qui ont d'ailleurs voué une

haine féroce aux *borkas*. Nous savons que, un jour, ils trouveront le moyen de les *crapouiller* et de ramener l'homme à sa véritable condition. On dit, d'ailleurs, qu'ils quittèrent la surface pendant les années 2020, époque à laquelle furent créées, vous le savez, ces redoutables machines, et qu'ils vivent heureux.

— Comme des petits rats, hein ?

— Ne *gaspodez* pas. Ils sont notre seul espoir.

— Et vous ne les voyez jamais ?

— Nous pouvons seulement entendre leur voix lors des grandes fêtes du *flouzard*.

— C'est quoi, le *flouzard* ?

— L'argent... la monnaie, si vous préférez. Ce jour-là, nos impôts sont payés, on les réunit dans de grands orifices et on les envoie au Pip Pop Central. C'est la seule offrande qu'ils acceptent. Ah ! si vous pouviez assister à l'une de ces fêtes... vous entendriez leurs voix, leurs gentilles et adorables voix qui nous parviennent du centre de la Terre. C'est très émouvant, je vous assure.

Je lui ai cligné de l'œil.

— C'est une place comme ça qu'il me faudrait.

Elle n'a pas tellement apprécié ma plaisanterie, d'autant plus que, en m'attirant à cet endroit, Corinne semblait avoir sa petite idée en tête.

Et j'en eus confirmation quelques instants plus tard lorsque, la messe terminée, elle me présenta au père qu'elle connaissait d'ailleurs de longue date.

Un homme charmant, bien sûr, mais un petit combinard à sa façon. Il fait construire souterrainement des logements pour les sans-abris. Souterrainement, mais aussi secrètement, car ces logements, destinés aux « excédents », ne sont pas autorisés par la loi.

Mais cela dure depuis des années et le père retire évidemment quelques bénéfices personnels de cette entreprise qui assure, non point dix mètres carrés par personne, mais trente !

Il a donc trouvé la bonne combine et certains, plutôt que d'aller finir dans une maison-suicide, viennent se réfugier dans ces locaux providentiels, tandis que d'autres n'ont rien trouvé de mieux que de les occuper à titre de résidence secondaire.

Jusque-là, c'est parfait, mais ce qui l'est moins, c'est le travail qu'on m'a proposé, car il faut effectivement du personnel pour creuser le sol et construire ces logements illicites. Et, d'après Corinne, ce travail de déblayeur est encore le seul auquel je puisse m'adapter.

— L'affaire d'un mois ou deux, m'a-t-elle dit en toute simplicité. Le temps d'apprendre le métier, ensuite, vous pourrez vous présenter dans les entreprises publiques. Allez, dites-moi que c'est d'accord.

Que pouvais-je répondre ?

Et voilà comment, depuis ce matin, je travaille comme déblayeur de

fond dans les innombrables souterrains vendus au marché noir !

CHAPITRE XI

— Hé, *cousineux*, c'est pour toi.

Voilà huit jours que je travaille dans les galeries.

Je n'ai pas revu Corinne. C'est pas qu'elle me manque, cette fille, mais j'avais commencé par m'habituer à elle... L'esprit de famille, quoi... Et puis, elle est chouette... Je l'aime bien...

Pas comme... non, je veux dire par-là que c'est une brave fille et que... Bah ! dans le fond, à part elle, je ne connais personne ici.

Je fréquente bien les *cousineux* qui travaillent avec moi, mais je n'entretiens des relations d'amitié avec personne... Enfin, quoi, je me méfie...

— Hé ! *cousineux*, c'est pour toi.

Le travail ? Dans le fond, pas tellement compliqué. Je manie une foreuse et je fais des trous.

Ça ne me déplaît pas. Ça ne me déplaît pas, parce que je ne pense à rien quand je fais des trous. Je pense seulement aux trous et ça s'arrête là.

Drôle de combine quand même que ces *cageouillettes* au marché noir. Et quel confort ! Je me demande où le père peut bien se procurer tout le matériel nécessaire.

Ah ! au fait, je sais maintenant le nom de ce gars-là. Il s'appelle Nod... Oui, on l'appelle le père Nod. Ça ne fait rire personne, mais moi, je trouve ça amusant : le père Nod !

Enfin oui, quoi... Et surtout lorsqu'il vient visiter les installations... Il est toujours sur son 51.

— Hé ! *cousineux*, c'est pour toi.

J'ai l'impression que je me vulgarise avec ces gens autour de moi... De braves gens, certes, mais c'est le boulot qui veut ça... Et c'est pas drôle... je vous le dis. Les déblayeurs de fond, c'est un peu comme les mineurs du même nom. On a le visage terreux et des cailloux plein les oreilles. Ah ! Quand je pense que j'ai hérité de 400 millions de dollars en 1973 !

Ça fait rêver !

Et il a fallu que je me fasse expédier dans ce monde de fou ! Drôle d'avenir, je vous le dis... Et puis, pas question de... Non, fini, terminé, allez, bonsoir et bonne nuit, les petits !

Ah, misère !

— Hé ! *cousineux*, c'est pour toi.

J'en ai marre de ce gars. Ça fait quatre fois qu'il m'appelle.

— Ouais ! quoi, qu'est-ce qu'il y a ?

— Une fille. C'est ton tour.

En effet, c'est le mien. Le père Nod a tout prévu, même des filles à *bezouille* pour les pauvres déblayeurs que nous sommes. Elles viennent s'empaumer dans les sous-sols pour maintenir le moral des braves *cousineux*. Ça, c'est de l'héroïsme.

Dans le fond, ça fait quand même de la distraction, et je laisse ma foreuse pour aller *m'encougeouiller* avec la fille.

Vous me direz que c'est pas du luxe. Moi, depuis cent ans, j'en suis toujours au même point, car la dernière fois que je me suis livré à l'amour, c'était en 1973, il ne faut pas l'oublier. Avec Corinne, j'aurais pu, quoique, avec ce truc de bandeau sur le front, ça ne m'enchantait guère, mais de toute façon j'en suis là, et mon Dieu, dans mon cas, une fille à *bezouille*...

— Salut !

Elle me regarde avec de grands yeux verts. Elle est rousse, faite au moule et parfumée de la tête aux pieds.

— Salut !

C'est curieux, elle me rappelle quelqu'un, cette fille, quelqu'un que j'ai connu autrefois, mais c'est vague... Les ressemblances, ça va ça vient, c'est connu... Et pourtant...

— Dites, on ne s'est jamais rencontrés, tous les deux ?

Elle rit.

— C'est la première fois que je viens ici. Allons, déshabille-toi, beau gosse...

Elle m'a déjà devancé. Elle s'est *apoilisée*, comme on dit dans ce monde, et j'en ai la vue toute brouillée rien qu'à la regarder. Ah ! Dieu du ciel, ce qu'elle est belle...

— Vous êtes sûre, vraiment, qu'on ne s'est jamais...

— Ne perds pas de temps. Déshabille-toi, je te dis.

Je la rejoins dans le lit et dans le plus simple appareil. Je la serre dans mes bras, je m'abandonne à ses lèvres et à ses caresses... mais soudain je me redresse d'un bond.

— Tastar !

Cette fois, ça y est, je l'ai reconnue. Tastar, transformé en *chatouillette*. Ah ! mon Dieu ! Dans l'ignorance encore, je veux bien, une *chatouillette*, ça ressemble quand même à une femme, mais quand je pense au plateau d'argent et à l'horrible chose qui se trouvait dedans... ça me coupe tous mes effets.

Et puis non, c'est impossible, et, à mon geste de recul, Tastar prend un air attristé.

— Vous n'êtes vraiment pas gentil. Et moi qui croyais vous faire plaisir.

— Tastar, vous n'êtes qu'un misérable.

— On m'appelle maintenant Tastarine.

— Tastarine ! C'est un comble... Comment êtes-vous ici ?

— Jean, le monde est petit.

— Ah ! je pense bien. Nous sommes cent milliards et il a fallu que vous tombiez sur moi. Alors, comme ça, ils vous ont relâché... Espionne !

— Jean...

— Je sais ce que je dis. Vous êtes une espionne. Vous servez maintenant la cause des *chatouillettes*, vous voulez *crapouiller* les hommes et prendre le pouvoir. Vous avez une mentalité d'abeille. Et moi qui allais vous servir de bourdon ! Ah ! Tastarine, si je ne me retenais pas...

Tastarine se lève et se rhabille tout en haussant les épaules.

— Vous dites des bêtises. On m'a transformé, c'est vrai, mais je ne me suis pas laissé conditionner et j'ai toujours gardé mon esprit d'homme.

— Sans blague !

— Je me suis enfui. Je ne voulais pas être une *chatouillette* à part entière, je vous le jure. J'ai déjà eu assez d'ennuis comme ça. Ah ! si vous saviez...

Je demande intrigué :

— Vous avez souffert ?

— Non, l'opération est indolore.

— Allons, n'y pensez plus.

Mais voilà soudain que Tastarine se met à pleurer.

— J'ai échoué ici parce que je ne savais pas où aller. Je ne suis pas en règle. Je n'ai aucune carte, aucun logement. L'État protège les *chatouillettes* normalisées, mais moi, qui va me protéger ? Si je ne veux pas finir dans une maison-suicide, il me faut épouser quelqu'un qui veuille bien de moi. Et je suis stérile... Ah ! quel malheur, Jean. Pitié... Pitié...

— Moi ? Vous êtes folle !

— Vous ne pouvez pas m'abandonner. Pitié... Je vous en supplie, gardez-moi !

C'est cornélien. Je sais que je n'ai rien à attendre de mon bon cœur, mais c'est plus fort que moi. Je suis un sentimental.

Je m'avance.

— Copain-copain, et ça s'arrête là, hein ?

— Juré.

— O.K. ! je vous garde.

— Merci... Merci...

— Pas de débordement. Nous partagerons la *bouftinance* et je vous offre le lit.

— Et vous ?

— Moi, je vais encore me taper le tapis-mousse, mais ça ne fait rien.

J'ai l'habitude. Allez, ouste !

— Vous êtes *schprountz* ! m'envoie Tastarine, la bouche en cœur.

CHAPITRE XII

Je fore, je fore et je déblaie... Et allez donc !

Huit autres jours ont passé dans cette taupinière, et j'atteins maintenant le niveau le plus bas, à quelque cent ou deux cents mètres sous terre, je n'en sais rien.

Les installations secrètes du père Nod prennent des proportions incroyables, mais le plus incroyable, c'est l'aisance et la parfaite sécurité dans lesquelles s'effectuent les travaux, à tel point que je soupçonne le père d'être en combine avec quelque ponte du secteur.

En somme, de ce côté-là, ça n'a pas changé ; il y a toujours des petits combinards qui savent profiter de la faiblesse des autres.

Mais là n'est pas la question ; pour moi tout va bien et j'ai même réussi à faire embaucher Tastarine dans mon équipe. Franchement, elle ne se débrouille pas trop mal et dégage sa tonne de terre quotidienne comme les autres, ce qui lui a valu une carte de *bouftinance* récupérée en fraude par notre sympathique promoteur.

Et, dans le fond, ça arrange bien les choses, car Tastarine a un appétit d'enfer depuis sa transformation. Cette *chatouillette*-là bouffe comme une femme enceinte !

Le seul ennui, c'est qu'elle est en mal d'amour et que je dois faire des prouesses pour ne pas tomber dans les petits pièges qu'elle me tend le soir au moment de dormir.

Je l'évite, je me mets à siffler comme si de rien n'était et je m'endors à son grand désappointement.

Non, vraiment, je ne peux pas... c'est au-dessus de mes forces.

Et voilà que Corinne refait son apparition alors que nous travaillons, Tastarine et moi, au bout d'un grand tunnel.

Corinne !... Ah ! ça me fait drôlement plaisir de la revoir. Elle est venue comme ça aux nouvelles et toujours pleine de bonnes intentions.

— Alors, ce travail ?

— J'en ai plein le dos.

Elle sourit devant mon air ronchon et me désigne Tastarine.

— Qui est-ce ? Votre *zoum-zoum* ?

— Vous êtes folle... Cette fille, c'est comme un « travello »... enfin oui, une *chatouillette* comme vous dites.

— Et alors ?

— Quoi, vous ne pensez tout de même pas que je vais... d'autant plus que c'est Tastar, oui, le gars dont je vous ai parlé.

— Jean...

— J'ai dit non, hein ? Et n'insistez pas. Je suis un homme libre, moi... Et puis en voilà assez. Au travail !

Rageusement, je reprends ma foreuse, je mets le contact et la vrille s'enfonce dans le mur de terre qui se dresse devant moi.

Mais ce qui se passe alors m'arrache un hurlement de terreur. Ma vrille a pénétré dans le vide et le mur de terre s'écroule comme un château de sable.

Corinne et Tastarine, à demi submergées, réussissent tant bien que mal à se dégager, tandis que, d'un doigt tremblant, je leur désigne le grand trou noir et obscur qui vient d'apparaître.

C'est comme une sorte de puits qui s'enfonce vers l'intérieur de la terre, insondable, infini...

— Qu'est-ce que c'est que ce truc-là ?

Corinne s'avance sur la pointe des pieds et se penche.

— On dirait la cage d'un ascenseur, murmure-t-elle.

Mais soudain, elle perd l'équilibre, bascule dans le vide et m'entraîne avec elle quand je l'agrippe au passage. Nous formons la chaîne, si vous voyez le topo. Fort heureusement, je tiens bon, mais ça ne va pas durer à perpète, d'autant plus que Corinne, prise de panique, se met à gigoter dans tous les sens.

— Du calme, bon sang !

Bien sûr, c'est facile à dire, mais voilà qu'une cage d'acier venant de la surface fait son apparition. Elle nous frôle dans sa course et Corinne, affolée, réussit à l'atteindre, si bien que nous nous retrouvons tous les deux sur le toit métallique de l'engin.

— Vous aviez raison, Corinne, dis-je en reprenant mon souffle, il s'agit bien d'une cage d'ascenseur.

J'ai toujours aimé ce genre de vérité qui ne trompe personne. Mais il importe avant tout de trouver le mot juste et, en la circonstance, ascenseur est le terme qui convient indiscutablement à ce genre de chose qui nous entraîne dans les profondeurs du vide. Ce serait plutôt un « descenseur », mais ne jouons pas quand même avec les définitions.

Enfin bref... on descend. Et ça dure un bon moment, ce qui nous entraîne, Corinne et moi, dans toutes sortes de spéculations. On en est encore à se renvoyer les questions lorsque nous atteignons le terminus.

Un petit choc et nous sommes précipités sur une large plate-forme alors qu'une demi-douzaine de gars sortent de l'appareil. Ils n'en reviennent pas et nous regardent avec une stupéfaction sans borne. Et puis, d'un coup, c'est l'indignation générale... Nous sommes entraînés, poussés, insultés, menacés, comme si nous nous étions introduits à La Mecque un jour de ramadan.

Et nous voilà conduits dans une salle immense en pleine effervescence.

— Ah ! mon Dieu ! me souffle Corinne épouvantée, savez-vous où nous sommes ?

— Ah ! ça...

— Chez les « Pip Pop » ! Nous avons atteint le « Lieu Sacré » !

Elle n'a pas le temps de m'en dire davantage car, à cet instant, un grand personnage vêtu d'un costume chamarré s'élance vers nous, le regard flamboyant. Il est hors de lui, furieux comme un homme ne l'a jamais été.

— Misérables ! s'écrie-t-il... Profanateurs ! *Pignoufiats* de *mouftateux* ! Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? Comment et pourquoi êtes-vous ici ?

— Voyons, monsieur, calmez-vous... calmez-vous...

— Appelez-moi général !

— Euh !... oui, général... je...

— Je n'ai rien à écouter... Rien ! Vous êtes venus profaner notre intimité, notre intégrité, violer nos secrets et bafouer notre sainte auréole.

— Je vous assure que c'est tout à fait accidentellement. C'est en creusant des trous que...

— En creusant des trous !... Est-ce que vous vous moquez de moi ? Vous êtes aux arrêts, monsieur. La Cour martiale !

Un autre gars chamarré s'est avancé. Il salue raidement et se met au garde-à-vous.

— Je vais convoquer le peloton d'exécution, annonce-t-il. La troupe est prête, général.

— Un instant, colonel.

Le général l'interrompt tout en se tournant vers moi.

— Quel est le nom inscrit sur votre livret militaire ?

— Durand... euh !... Jean Durand, monsieur.

— Appelez-moi général.

— Oui, général.

— Euh !... Attendez... Vous ne seriez pas le Jean Durand du 20^e siècle, celui qui...

— C'est bien moi.

— Alors c'est vous ! Vous avez entendu parler des « Pip Pop » et vous vouliez savoir, hein ? Vous vouliez savoir !

— Le peloton est prêt, général, intervient encore le petit colonel d'une voix de stentor.

— Un instant !

— Bien, général.

Le général se dandine d'un pied à l'autre.

— Depuis 73 ans, nous vivons ici, monsieur, retirés du monde, mais toujours au service du monde. Moi-même, je suis né dans cette cité souterraine et j'en suis fier, parce que j'appartiens à l'espèce humaine

la plus noble : les militaires. Et je suis un militaire. Sans les militaires plus d'armée... Ah ! cette lapalissade vous fait rire... Si... si... Riez... mais riez donc !

Il continue devant mon pâle sourire :

— Et que représente l'armée ? Le symbole de la puissance, de la virilité, de l'honneur, de l'héroïsme et de la bravoure. Le sang qui coule sur les champs de bataille est un sang noble qui donne à celui qui le perd la satisfaction de n'être pas mort pour des prunes. Mourir en militaire, monsieur, est la plus belle mort que l'on puisse souhaiter. Combien de jeunes ont-ils espéré, même à votre époque, mourir ainsi, plutôt que dans leur lit, comme des *croqueux* séniles au terme de leur 90^e année ? L'honneur, monsieur, l'honneur... Malheureusement les temps ont changé depuis que l'on a créé les *borkas*, parce que les années 2020 ont été des années folles et qu'une passion soudaine pour la paix a fait commettre aux hommes la pire des *torloches*. Interdire la guerre ! Quelle hérésie ! Et l'on a même construit un Mur pour séparer l'Orient de l'Occident ! Ah ! ce Mur.

Brusquement, il se précipite vers un groupe de militaires qui s'affairent devant des appareils massifs bourrés de manettes, de boutons et de cadrans.

— Feu ! hurle-t-il.

Sur son ordre, des doigts enfoncent des boutons et sur un grand écran brillamment illuminé j'aperçois un missile foncer vers la barrière énergétique.

Mais le missile est rapidement désintégré et se perd en fumée.

— Ah ! ces cochons de Rouges ! s'écrie le général en revenant vers moi. Mais nous finirons bien par trouver le moyen de les avoir. Bon, reprenons...

Il pointe son doigt sur ma poitrine.

— Voilà pourquoi nous sommes ici. Nous œuvrons pour détruire les *borkas* et ce mur de la honte. Un jour, nous réussirons et nous ramènerons l'humanité à son véritable *carmuche* !

— Vous... vous êtes trop nombreux... C'est ce que vous voulez dire...

— Je ne vous le fais pas dire.

— Il doit certainement y avoir une solution.

— Aucune ! Les autres planètes ? De la *maftouille*. Aucune ne possède les conditions nécessaires pour recevoir l'excédent de la population. Et ici, sur notre globe, il n'existe aucune solution valable.

— Euh !... Je m'excuse... mais...

— Pas d'excuses. Allons, allons, dites ce que vous avez sur le cœur.

— Eh bien ! je pense que vous auriez pu limiter les naissances. Voyons, réfléchissez. En n'accordant qu'un seul enfant par couple, on réduit automatiquement l'effectif de moitié au bout de deux

générations, c'est-à-dire quand les parents sont morts. Et, quand on arrive au chiffre raisonnable, on accorde alors deux enfants par couple, disons avec un pourcentage de 0,3 en plus pour pallier les accidents divers, mais on maintient ainsi l'équilibre démographique.

— Et vous avez trouvé ça tout seul ?

— Non... je...

Le général se tourne vers les autres militaires groupés derrière lui.

— Vous entendez ça ? Vous entendez ça ? Ah, *kredieu* de *carpatouille* de *mouftateux* de *jogibard* !

Puis à moi :

— Et de l'autre côté, hein ? Oui, derrière le mur ? Que croyez-vous qu'ils font ? Ils sont aussi cent milliards... et ils pensent comme nous. Eux aussi cherchent à *défloquer* le mur. Et alors ? Vous ne pensez tout de même pas qu'on va se laisser submerger par le nombre ?

— Je suis navré, mais je ne comprends pas. Ici, par exemple, vous faites tout ce que vous pouvez pour vous *crapouiller* les uns les autres.

— Un instant !

Donnant libre cours à sa colère, le général revient vers les techniciens.

— Feu ! leur crie-t-il.

Sur l'écran, un autre missile apparaît, mais, comme le précédent, il s'évapore en fumée dès qu'il entre en contact avec la barrière d'énergie.

— Ah ! ces cochons de Rouges... ces cochons de Rouges..., continue le général. Nous les aurons... Ah ! *kredieu*, nous les aurons...

— Le peloton s'impatiente, coupe le petit colonel en trépignant... Exécution immédiate, général... Exécution immédiate.

— Cessez de m'interrompre, colonel... J'ai dit un instant. C'est clair, non ?

Avec exaspération, je me tourne alors vers le colonel.

— Ah ! bon sang, ce que vous êtes pressé ! Vous voyez bien qu'on n'a pas terminé... Il a raison, ça devient assommant, à la fin.

— Silence !

Désarçonné par la désinvolture que je lui affiche, le général paraît se calmer. Il hoche la tête pensivement, puis me dit :

— Écoutez, de toute façon, vous ne remonterez jamais plus en surface... Jamais plus, car maintenant vous en savez trop. Alors, autant que vous sachiez tout... Si... si... d'ailleurs, moi, je suis un homme franc et je parle toujours à cœur ouvert. Ce qui vous intrigue, ce sont les *crapouillages* qu'on pratique là-haut. Eh bien ! je vais vous dire, tout ça, c'est de la *frimloche*, comme les bombes-cadeaux, les *escarpoles* pour les dix mètres carrés, la stérilisation des *chatouillettes* et tout le reste.

Un mouvement d'épaules.

— Il faut que vous compreniez une chose, monsieur Durand. Pour bénéficier de la confiance du peuple, il a bien fallu que nous trouvions des idées, et que nous profitions des tendances sociales. Avec les *borkas*, que serions-nous devenus, nous autres politico-militaires, hein ? Alors nous nous sommes exilés dans ces cités souterraines et, pour le peuple, nous sommes devenus un mythe. On croit en nous, nous avons pris figure de dieux parce qu'on ne nous voit jamais. Oh ! bien sûr, de temps en temps, nous montons à la surface à tour de rôle et incognito... afin de respirer un peu d'air frais, mais subrepticement, vous comprenez ? Su-brep-ti-ce-ment.

— Oui, oui, je vois...

— À la bonne heure ! En somme, et il faut le dire, nous avons trouvé une *plancamouze*. Ici, tout est *jogiflard*. Là-haut, ils s'entassaient dans dix mètres carrés, nous, ici, nous avons cent vingt mètres carrés par *cousineux*. C'est pas de la *gatouille* ?

Il se porte vers un grand récipient posé au-dessus d'une large bouche circulaire, il y plonge les mains et les ressort pleines de pièces et de billets.

— On a institué les fêtes du *flouzard*, mais il le fallait. Il faut bien vivre, quoi ! Nous avons nos familles, nous aussi. Non, croyez-moi, tant que nous conserverons la confiance du peuple, tout ira bien pour nous ; l'ennui, c'est que nous ne sommes pas près de découvrir le moyen de détruire les *borkas* et le mur, mais il faut le leur laisser croire. Un peuple, c'est fait pour ça : pour croire à son Dieu et à son gouvernement, sinon c'est du *ratacuit* ! Voilà pourquoi vous en savez trop et pourquoi vous ne remonterez jamais là-haut.

Je regarde Corinne. Comme notre seule chance est de prolonger la conversation, une pensée me traverse l'esprit.

— Et, en supposant que vous arriviez à neutraliser les *borkas* et le mur, ce serait la guerre, n'est-ce pas ?

Le général lève les yeux au ciel.

— Ah ! la guerre, ne me torturez pas en prononçant ce mot. J'en rêve toutes les nuits. Cent milliards d'hommes contre cent autres milliards d'hommes ! Jamais l'histoire n'aura connu une telle guerre. Que ne donnerais-je pas pour voir ça ! Même mes yeux s'il le fallait.

Je ne puis m'empêcher de sourire.

— Il y a beaucoup d'humour dans ce que vous dites.

Le visage du général s'éclaire comme un soleil d'Austerlitz.

— Enfin, voyons, l'esprit appartient aux militaires, c'est connu. Lisez Courteline, mon cher. Mais, pour en revenir à vos propos, ne croyez pas que nous avons abandonné tout espoir. Nos *savantithropes* travaillent dur sur le projet.

— Vos *savantithropes* ?

— Mais bien sûr... Nous en faisons l'élevage. Venez, ça mérite d'être

CHAPITRE XIII

J'ai donc réussi à prolonger le sursis, et cela en dépit de l'impatience et de la colère du petit colonel qui nous emboîte le pas comme si nous allions lui échapper.

Corinne est toute tremblante, mais je la rassure de mon mieux en lui serrant le bras. Enfin, quoi, tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.

Et puis, ça a l'air très grand, cette cité... Il doit certainement y avoir beaucoup de choses à m'expliquer. Pour dire vrai, c'est fabuleux ! On se croirait dans un palais des mille et une nuits : des jets d'eau partout, des pelouses, des éclairages fantastiques embrasent toute une série de pavillons individuels, tous bordés de piscines bleues en forme de haricot.

Oui, une drôle de caserne ! Et je comprends que ces bidasses-là n'aient pas intérêt à remonter en surface... Comme *plancamouze*, on ne fait pas mieux. Ah ! les cochons.

Mais voilà que nous arrivons dans un grand établissement qui allie à la fois le charme victorien d'une pouponnière à l'austérité d'un laboratoire scientifique.

En d'autres termes, il s'agit bien d'un centre d'élevage, comme nous l'explique le général, mais ce centre d'élevage a ceci de particulier qu'on y élève... des savants.

Eh oui ! Encore et oui pour le progrès. Afin de maintenir les savants sous leur unique volonté, les politico-militaires n'ont rien trouvé de mieux que de les « fabriquer » dans des matrices cybernétiques et selon le procédé de la fécondation artificielle. Ainsi plus de problème. Les cerveaux d'élite se cultivent au même titre que les choux et les navets.

Dès leur naissance, on commence par leur administrer un traitement approprié tendant à développer au maximum leurs facultés intellectuelles et un petit aperçu nous en est donné avec un *mouftard* de deux ans à peine, que l'on retire de sa « crèche ».

C'est un bébé précoce, bien sûr, et déjà capable de réciter le théorème de Pythagore.

— Vous allez voir, nous dit le général en se penchant sur le *mouftard*. Combien font 2 et 2 ?

La réponse nous arrive tout de go :

— 2 plus 2 égalent 14.214 moins le coefficient de référence de Pi, qui, multiplié par la marginale de 12, donne le carré de 8 moins 214, divisé à son tour par le chiffre 2.

Le général est tout rayonnant.

— Ça, c'est de la mathématique, me dit-il.

— Euh !... Certainement, mais pourquoi va-t-il chercher si loin pour trouver 4 ?

— Parce que c'est un savant. Les savants ne pensent pas comme nous. Nous, nous pensons en termes de simplicité, eux non, c'est le contraire. Ils ont une pensée mathématique, et c'est ce qui fait la différence, sinon ce ne seraient pas des savants. C'est comme dans le langage. Il est facile de dire « merdoum » à quelqu'un, mais un homme cultivé dira : « Je vous ferai remarquer, mon cher, que vos propos insidieux me blessent singulièrement et que je me vois obligé, de ce fait, de vous laisser deviner le mot qui me vient aux lèvres ». Dans le fond, hein, ça revient au même, mais c'est une question de forme.

Il nous indique ensuite des alvéoles séparés et translucides, à l'intérieur desquels se trouvent des *savantithropes* d'âge mûr. On les croirait en état de catalepsie. Ils ne bougent pas et ont le crâne couvert d'électrodes et de fils boudinés.

— Que font-ils ? je demande.

Bah ! c'est très simple. Dans la cité souterraine, les *savantithropes* n'obéissent qu'à une seule fonction : celle de penser. Alors ils pensent au service de la recherche et de la découverte. Et, lorsqu'une invention se réalise, une petite lampe rouge s'éclaire au sommet de l'alvéole. C'est l'Eurêka.

En somme, c'est un peu comme dans un poulailler, il suffit d'attendre le moment de la ponte.

— Ces gens-là ont fait avancer drôlement le progrès, m'explique le général avec passion. Ils ont de ces idées... D'ailleurs, vous avez dû vous en rendre compte en surface.

— Oh là là... C'était merveilleux !

— Je ne vous le fais pas dire. Mais nous les tenons, rassurez-vous, car avec ces gens-là, on ne sait jamais où on va.

— Moi, j'ai l'impression qu'on y va tout droit.

— Vous dites ?

— Non, je disais ça comme ça... Et celui-là, là-bas ? (Je désigne un gars qui me paraît fort déprimé à l'intérieur de son alvéole. Autour de lui, les appareils ne ronronnent même pas.) Oui, celui-là.

Le général hausse les épaules.

— C'est un *savantithrope* du type *ingéniothrope*.

— Qu'est-ce qu'il a inventé ?

— Encore rien. Il cherche. On a pourtant forcé les doses, on ne comprend pas.

— Général...

Et voilà que ça recommence avec le petit colonel.

— Général... Le peloton commence sérieusement à s'impatienter, je vous assure.

Le général se retourne furieux.

— Moi aussi, je commence à m'impatisser. Un mot de plus et c'est vous que j'envoie au poteau, compris ? Ah ! mais enfin, qui commande ici ?

C'est là qu'on voit vraiment que l'autorité militaire n'est pas un vain mot. Pour un peu, j'embrasserais le général, mais, à cet instant, deux troufions font irruption dans l'établissement.

— On vous demande d'urgence, général, déclare l'un d'eux. Et vous aussi, colonel. C'est pour la réunion des cadres.

— Ah ! *kredieu*, j'avais oublié, s'exclame le général en se tournant vers Corinne et moi. Mais ce ne sera pas long. Veuillez patienter, je vous prie.

Je soupire en le voyant s'éclipser en compagnie du petit colonel.

— Enfin seuls ! Alors, Corinne, vos Pip-Pop ? Vous êtes fixée maintenant ?

— Jean, je n'en crois ni mes yeux ni mes oreilles.

— Alors, faites comme ma mère. Ne vous fiez qu'à vos jambes. Et c'est le moment.

— Que pensez-vous faire ?

— Nous tirer d'ici et en vitesse avant qu'il ne nous arrive des bricoles. Ces gens-là sont encore plus fous que les autres. Allons, venez, j'ai repéré une cage d'ascenseur.

Mais, alors que nous nous élançons, un gars sort de son alvéole et se dresse devant nous. C'est celui que j'ai désigné au général quelques instants plus tôt, *l'ingéniothrope*.

— Permettez, nous dit-il en s'avançant. Le général était bien avec vous, n'est-ce pas ?

— Oui... mais il vient de partir.

— Oh ! c'est dommage... Je n'ai vraiment pas de veine.

Il tapote le casque à électrodes fixé sur sa tête.

— Ça fait des mois et des mois que j'essaie de lui faire comprendre...

— Comprendre quoi ?

— Que ça marche... mais c'est la lampe rouge qui ne fonctionne pas. Alors, ils ne veulent pas me croire et pourtant j'ai trouvé. Eurêka ! Oui, Eurêka !

— Vous avez trouvé la panne ?... Eh bien, tant mieux... Allez, au revoir.

— Mais non, vous n'avez rien compris. Je vous dis que j'ai trouvé la clé, oui, le moyen de franchir le mur énergétique.

Je refais demi-tour brusquement.

— Vous dites que vous avez...

— Mais oui...

Il sort de sa poche un petit bidule en métal et tout tarabiscoté.

— Je l'ai usiné moi-même, et je suis certain que ça marche. C'est un annihilateur d'énergie. Mais ils ne veulent pas me faire confiance à cause de la lampe rouge.

— Donnez-moi ça.

Je lui rafle le bidule d'une main leste et rapide.

— Qu'allez-vous en faire ? me demande l'*ingéniothrope*.

— Le remettre au colonel et lui expliquer notre cas. Je suis sûr qu'il comprendra.

— Oh ! ce que vous êtes *schprountz* ! Merci. Mais attention, ne perdez pas cette clé, je n'ai que ce modèle et je ne suis pas certain de pouvoir en retrouver le secret.

— Ah !... Pour ça, comptez sur moi, grand-père... Au revoir... Au revoir...

*

* *

J'entraîne Corinne et nous filons au triple galop dans la cité souterraine.

Nous franchissons une série de couloirs, aboutissons sur une place circulaire encombrée de véhicules divers, puis nous nous engouffrons dans une autre galerie balisée de lampes vertes et jaunes.

Et nous revoilà brusquement dans le centre d'élevage des *savantithropes* !

En somme, nous n'avons fait que tourner en rond.

— Nous sommes revenus au point de départ, s'écrie Corinne visiblement affolée.

— Oui, c'est ça... Nous avons dû prendre un faux départ. Par ici !

Nous filons dans une autre direction mais, au bout de dix minutes, nous nous trouvons dans une grande salle qui ressemble à un stand de tir. Il y a même une douzaine de troufions alignés et le fusil en main. Mais il y a aussi le petit colonel en train de converser avec les troufions.

Il nous reconnaît et s'avance vers nous, le visage réjoui.

— Parfait, nous dit-il, vous êtes venus de vous-mêmes... Félicitations, ça économisera du temps.

Il nous désigne les soldats.

— Je sors à l'instant de la réunion ; mes hommes s'impatientaient, vous le comprenez.

Je me sens blêmir.

— Je vous assure que c'était une erreur de parcours.

— Allons, allons ! Par qui commençons-nous ? Mademoiselle d'abord ?

Je regarde, épouvanté, les soldats qui déjà se mettent en position de tir. Chose curieuse, ils portent tous un large bandeau noir sur les yeux.

— Les temps ont changé, m'explique le petit colonel tout surexcité. Autrefois, on bandait les yeux du condamné, maintenant c'est le contraire. Le condamné doit savoir mourir les yeux grands ouverts. Nous bandons ceux des soldats pour leur apprendre à viser d'instinct. Nous obtenons d'excellents résultats avec cette méthode. Allons, ne perdons plus de temps. Montrez-vous digne, monsieur, montrez-vous digne...

— Hé !... Hé !... Un instant !

C'est dans ce genre de situation que les idées les plus folles surgissent dans l'esprit d'un homme.

— Puis-je exprimer une dernière volonté ? dis-je.

— C'est dans le règlement.

Je désigne le mur au fond de la salle.

— Très bien. Alors je ne m'appuierai jamais contre ce mur. Ce mur est sale et je suis un homme propre. Je désire mourir dans la propreté.

— C'est votre droit, mais je vous certifie que ce mur est propre.

— Non, il est sale.

— C'est impossible.

— Allez donc voir vous-même.

Le petit colonel grogne entre ses dents et se porte vers le mur. Je le vois tirer un mouchoir de sa poche et en essuyer la surface avec application. Enfin, il se retourne et me lance :

— Alors, maintenant, êtes-vous satisfait ?

Mon petit plan a réussi. Gonflant mes poumons, je crie :

— Feu !

Obéissant aux réflexes du soldat bien entraîné, les douze fusils claquent en même temps et le petit colonel s'écroule raide mort.

Il est évident que les soldats vont s'apercevoir de leur méprise, aussi est-il préférable de filer avant qu'ils ne réagissent. J'entraîne Corinne, plus morte que vive, et nous fonçons dare-dare dans un couloir que je reconnais immédiatement.

Cette fois, nous sommes dans la bonne direction et c'est avec un vif soulagement que nous nous engouffrons dans une cage d'ascenseur. Corinne manœuvre les boutons et hop... nous voilà partis en direction de la surface.

— Bravo, me dit Corinne, pour une bonne leçon, c'était une bonne leçon.

*

* *

Que vous dire d'autre ? Il m'est encore très difficile de vous expliquer comment nous avons réussi à nous sortir de ce guêpier.

Nous avons abouti dans une station secrète de la surface, réservée aux politico-militaires, mais la chance était avec nous.

Nous sommes sortis sans encombre et nous avons emprunté un cigare d'acier sans même savoir où nous allions. Mais le danger était sur nous comme une épée de Damoclès. Il était à prévoir, en effet, que notre signalement allait être donné et que les « Pip Pop » allaient tout mettre en œuvre pour nous coincer d'une façon comme d'une autre. Bien sûr, nous en savions trop maintenant.

C'est alors que je me suis souvenu du bidule que j'avais emprunté à l'*ingéniothrope*. C'était en effet notre seule chance, car, passant de l'autre côté, nous nous mettions ainsi à l'abri des recherches.

Voilà pourquoi nous nous sommes dirigés vers le Mur, le cœur battant et l'espoir à la boutonnière. Mais pouvions-nous vraiment faire confiance à ce bidule ?

Et pourtant oui... Au pied du Mur, j'ai tendu le bidule à bout de bras et le miracle s'est produit. Une trouée s'est creusée dans le rideau énergétique, j'ai entraîné Corinne et nous sommes passés...

Oui... de l'AUTRE CÔTÉ !

CHAPITRE XIV

Maintenant, nous sommes chez les ROUGES !

D'après Corinne, à l'endroit où nous nous trouvons, nous devrions être dans le territoire de l'ancienne Russie.

Fort heureusement, nous avons émergé dans une zone dépeuplée, ce qui nous laisse le temps de respirer. Oui, une sorte de *no man's land* avant d'atteindre la mégalopole asiatique ; derrière, en revanche, le passage s'est refermé et je contemple la clef avec un hochement de tête.

— Ce gars-là ne s'est pas trompé. Il a vraiment trouvé le secret.

— Que comptez-vous faire de cette clef ? me demande Corinne.

— C'est un sésame trop dangereux. Si on vient à la trouver sur nous, ce sera la guerre mondiale. Et puis, il y va aussi de notre sécurité. Je vais l'enterrer.

Je creuse un trou et y jette la clé, tandis que Corinne se laisse choir sur une grosse pierre, le grognement aux lèvres.

— Quand je pense que nous avons le moyen de *crapouiller* enfin ces cochons de Rouges, et que nous en sommes réduits à leur demander asile et protection ! C'est vraiment *berluce* !

— Bah ! vous savez, Henri IV s'est bien converti au catholicisme. Il n'est pas mort de ça. Alors, les Rouges ou les autres, au point où nous en sommes...

— Justement !

— Comment ça, justement ? Supposez que ce soit mieux ici, hein ? Je dis bien : « supposez », car, de toute façon, ça ne sera jamais pire que de l'autre côté. Ah ! bon sang.

— Mais enfin, que nous reprochez-vous ?

— Ah ! vous alors, vous êtes sublime...

— Notre façon de vivre ? Mais l'origine de ces choses ne remonte-t-elle pas à votre époque ?

Je bondis sur mes pieds comme sous l'effet d'un ressort.

— C'est ça, je m'y attendais. Depuis que je suis ici, je n'entends que ça, moi : « à votre époque... à votre époque... » Avouez que vous avez de drôles de comparaisons.

Elle se met à rire.

— Vous êtes ridicule. Notre époque est ce qu'elle est, et pour ma part, ça ne me déplaît pas tellement. Oh ! bien sûr, il y a la démographie, c'est un fait, mais reconnaissez que vous y êtes quand même pour quelque chose. On dit que vos lois sociales et religieuses protégeaient et encourageaient la natalité ; les sociétés de

consommation, pour avoir de plus en plus de consommateurs, et les pays de l'Est, afin de pouvoir s'opposer avec succès aux puissances impérialistes. Il paraît même que vous attribuiez des primes pour les *mouftards* en surplus. Avouez que vous aviez de drôles d'idées... Et vous vous étonnez que nous en soyons réduits à *bouftiner* des algues et des beefsteaks de pétrole ?

Elle secoue la tête.

— Je vous accorde également les dangers de la pollution, oui, oui, mais qui a ouvert l'écluse des acides, des détersifs, des fumées de moteurs et des déchets radioactifs, hein ? Alors, vous dites : « Tiens, plus d'oiseaux dans le ciel, plus d'animaux, plus de poissons dans les mers et les rivières... » Ah ! je pense bien, vous les avez tous crevés à la longue.

Elle hausse les épaules.

— Remarquez que personne ne s'en plaint ; les animaux, on s'en passe, ça économise de l'espace vital.

— Corinne...

— Mais pour le reste, je ne suis pas d'accord... car nous n'avons fait qu'appliquer les leçons que vous nous avez apprises.

Elle se remet à rire.

— L'amour libre... Oui, l'amour libre, ça vous révolte. Je ne comprends pas, d'autant plus que vous avez été les premiers à relâcher les principes en faveur de l'érotisme et de la pornographie, sans oublier un certain libéralisme en matière d'instrument du genre ; oui, je parle des films cinématographiques, des pièces de théâtre, des magazines, des gadgets à volonté et des publicités tapageuses vous invitant à la débauche. Est-ce que je me trompe ?

— C'est-à-dire que... beaucoup d'entre nous partaient du principe qu'il valait mieux faire l'amour que la guerre.

— Admirable prétexte pour faire entrer le loup dans la bergerie !... Hypocrites ! En somme, vous nous reprochez ce que vous n'avez pas eu le courage de faire pleinement. Vous y alliez par petites doses, parce que vous vous rattachiez encore aux vieux principes, n'est-ce pas ?

— Heureusement...

— Nous n'avons plus de principes. Autrefois, vous laissiez les *croqueux* mourir de faim avec une allocation de dix mille balles par mois, maintenant on les *crapouille* purement et simplement. C'est de l'évolution, mon cher. Mais je dois reconnaître que vous aviez quand même de l'imagination. Oui, le coup des vignettes. Mais passons !

Elle hausse les épaules.

— C'est comme pour la justice. La nôtre respecte la violence, parce que la violence est devenue un véritable phénomène social. À votre *seculos*, et dans le rapport coupable-victime, vous en étiez à la brave

victime, celle que l'on plaingnait pour la forme, et au pauvre coupable surchargé de circonstances atténuantes à tel point qu'on réclamait plutôt sa grâce que sa condamnation. On dit aussi que vous avez aboli la peine de mort et que vos prisons étaient devenues des hôtels de luxe pour les bons et braves assassins. Quelle *maftouille* ! Allons, allons, il faut être *réalothropes*. Une justice comme ça ne sert qu'à favoriser la violence, mais c'est encore ce que vous avez fait de mieux. Maintenant, on se *crapouille* les uns les autres et personne ne s'en plaint, on se débrouille entre nous et c'est bien mieux comme ça. En fait, nous ne jugeons que les affaires d'État, et encore...

— Oui... oui... je vois ; plus de morale, plus de musique également, plus de littérature, plus de poésie... Plus rien. Vous n'avez même plus le respect de Dieu.

— Dieu est mort. À votre époque, mon cher. Vous l'avez tué !

Elle se tait et moi aussi. Mais je me demande s'il n'y a pas une terrible accusation dans la désinvolture de Corinne, et ça me donne à réfléchir, car en somme, je représente pour elle l'un des responsables de cette situation désespérée.

Nous avons semé l'erreur et voilà le résultat, parce que l'erreur est une herbe folle qui devient terriblement envahissante. Et puis, c'est tellement facile de faire admettre une erreur comme une vérité, surtout quand l'erreur est profitable.

On entrevoit évidemment la faillite inéluctable d'un tel procédé, mais, dans un monde d'autruches, les aveugles sont rois.

Mais jusqu'où peut aller un monde d'autruches ? Bien sûr, beaucoup d'entre nous se sont insurgés chez eux, au bistrot ou le dimanche à la pêche, mais qu'ont-ils fait pour arrêter cela ?

Et qu'ai-je fait moi-même ?

D'autres pourtant ont sonné l'alarme ouvertement et loyalement, mais leurs voix n'ont trouvé que de faibles échos et ça n'est jamais allé bien loin.

Et le temps a passé, et voilà où ils en sont. Ce n'est pas leur faute, mais la nôtre, car c'est nous les coupables.

Et je comprends aussi le drame intime qui se jouait dans l'esprit du juge, le père de Corinne. À ce niveau-là, alors, nous sommes tous condamnables.

— Le procès est ouvert ?

La voix de Corinne m'arrache à mes réflexions et, devant son sourire, je me sens tout bête.

— Euh !... je... je crois que nous ferions bien de reprendre notre route.

CHAPITRE XV

C'est curieux. Nous n'apercevons toujours pas la ville. Nous avons marché, droit devant nous, franchi une colline couverte de broussailles, mais c'est toujours le désert, à perte de vue.

Pas l'ombre d'une construction, aucune fumée à l'horizon... Rien... le vide et le silence. Entre Corinne et moi aussi c'est le silence, celui de la réflexion et de la méditation, mais quand le vin est tiré...

Elle a raison, il faut être *réalothrope*... On ne rebâtit pas le passé comme une maison détruite.

Mais, en parlant de maison, voilà que nous tombons brusquement sur un morceau de toiture, du moins ça y ressemble... Le bloc est à moitié enfoui dans la rocaille, et, plus loin, nous découvrons d'autres machins de ce genre ; des tronçons d'escalier, des bouts de rampes, et même trois mètres de gouttière en zinc.

Nous avons dû nous égarer dans une sorte de dépotoir, certainement, ou de décharge publique, mais voilà soudain qu'un homme apparaît devant nous.

Il est curieusement habillé, si tant est qu'on puisse qualifier d'habit le pagne de cuir qui lui enserre les reins. Quand nous l'avons surpris, il était en train de fouiller dans les buissons, un panier d'osier dans sa main. Mais il se retourne et je constate qu'il s'agit d'un Chinois. Oui, un petit Chinois qui arrive vers nous le sourire aux lèvres.

— *Ping Pong Piaou*, nous dit-il entre deux courbettes. *Ping Pong Piaou*.

Corinne alors s'avance, les yeux exorbités.

— Mais il est jaune ! s'écrie-t-elle.

En effet, ce Rouge-là est jaune ! Mais je lui explique qu'il s'agit d'un Chinois, car en fait, elle n'a jamais vu de Chinois...

— Ah ! ça alors, s'exclame-t-elle, un Chinois en Russie...

— Bah ! vous savez, avec les échanges culturels...

— *Ping Pong Piaou*, reprend notre homme en s'inclinant une fois de plus... *Ping Pong Piaou*...

— Qu'est-ce qu'il raconte ? me demande Corinne.

— Ce doit être du chinois évolué, dis-je, mais comme je n'ai pas connu l'ancien...

— Ah ! ce qu'il est drôle ! Vous avez vu ses yeux ? Et ses pommettes ? Ah, ce qu'il est drôle !

Elle n'en revient pas, elle examine notre homme de la tête aux pieds comme s'il s'agissait d'une relique de musée.

— Et quelle curieuse façon de s'habiller, reprend-elle. Juste ce qu'il

faut, et sans superflu.

— Oui, en effet, c'est une tenue très prolétarienne... mais j'aimerais bien qu'il nous indique la bonne direction.

J'essaie de palabrer avec le Chinois, mais celui-ci n'a pas l'air de bien saisir mes questions. Enfin, il se décide.

— *Diguidigui bong bong la i tou...*, nous dit-il... *Pa-o-li a-pa-pipo*.

— C'est ça... *Ping Pong piaou*, hein ? *Ping pong piaou...*

Comme quoi on a fini par se comprendre. Il nous entraîne avec lui, tout heureux de se montrer utile et nous filons dans les collines lesquelles, au fur et à mesure de nos pas, se couvrent d'herbe verte et tendre.

C'est incroyable... Mais enfin, que se passe-t-il ?

Je devine également la stupéfaction de Corinne, mais à cet instant nous parvenons devant l'entrée d'une grotte et je regarde de tous mes yeux les gens qui s'y trouvent rassemblés autour d'un grand feu de bois.

Ils sont vêtus aussi bizarrement, certains couverts de peaux de bêtes fraîchement taillées, mais ce ne sont pas des Chinois... Ce sont des Blancs, du type russo-polonais, avec de longs cheveux filasse qui leur tombent sur les épaules.

Mais il n'y en a pas que pour les yeux, il y en a aussi pour les narines et le délicieux fumet qui me parvient m'arrache un gloussement de volupté. Des poulets... Oui, ces gens-là sont en train de se faire rôtir des poulets ! Et je devine aisément qu'il ne s'agit pas de poulets aux hormones... De vrais poulets, oui !

Ah ! ça, par exemple... Et il y a même un peu plus loin des corbeilles de fruits où chacun puise à volonté.

Alors, au milieu de mon étonnement, un homme se lève, baragouine avec le Chinois puis vient vers nous.

— Vous, étranger, nous dit-il avec un fort accent de la Baltique, vous venir certainement très loin... Vous patienter... Chef à nous va vous recevoir... *Da !*

Il nous abandonne, revient vers les siens, tandis que Corinne me serre le bras.

— Je ne sais pas ce qu'ils mangent, me dit-elle, mais ça sent rudement bon. Qu'est-ce que c'est ?

— Attendez d'y goûter, vous verrez...

— N'empêche que ces *cousineux* me font peur... Mais enfin, où sommes-nous ?

— En Russie... Où voulez-vous que nous soyons ?

— C'est impossible... Ou alors il a dû se passer quelque chose.

— Allons, allons, un peu de patience...

Mais une demi-heure passe et nous sommes toujours là, à attendre devant l'entrée de la grotte. C'est incompréhensible.

— Grand chef mange, nous annonce l'homme-au-fort-accent-de-la-Baltique... Vous patienter...

Cette fois, je n'y tiens plus et je demande :

— Dites, comment s'appelle-t-il, votre chef ?

— Stanislas.

— Moi aussi... Allez donc lui dire que je suis Stanislas d'attendre ! Allez, allez, mon brave.

La fermeté de mes propos a dû secouer l'apathie de cet homme, car il se lève, pénètre dans la grotte et revient presque immédiatement.

— Vous... entrer...

Et nous entrons pour nous trouver devant un vieillard au visage mangé par une grande barbe blanche. Il est vêtu d'une peau de chèvre et je le vois en train de casser des œufs dans une poêle à frire. Des œufs ! Ah ! Dieu du ciel ! Le miracle continue.

— Alors, nous dit-il en se retournant, vous venir d'où ?

Je lui explique tant bien que mal que nous avons réussi à franchir secrètement le rideau magnétique afin de nous placer sous la protection des pays de l'Est, mais il se met à rire devant mon air embarrassé.

— Ah ! vous vraiment *rigoloff*...

— *Rigoloff* ? Je ne vois vraiment pas ce qu'il y a de *rigoloff* dans ce que je dis.

— Plus pays de l'Est.

— Comment ça ?

— Tout ça... *terminatoski*. Plus civilisation... Plus rien... *Niet* !

— Mais... vous ?

— Au Nord... *Sibéritoskof*... Avec grande neige... au Sud, beaucoup soleil... *accablantovna*... Alors nous ici parce que meilleur pour petit peuple... *Da... da...* vraiment petit peuple...

— Mais enfin, que s'est-il passé ?

Le vieux Stanislas hausse les épaules.

— La guerre.

— La guerre ?

— Oh ! longtemps... Moi encore jeune à cette *épok*... J'étais *sousof*... *da...* J'ai fait la guerre en skis... Dans grande neige de *Sibéritoskof*... J'ai même eu les pieds *gelatine*... *Da...* Ah ! mauvais souvenirs pour petit père, *camaradovitch*... mauvais !

— Et vous êtes les derniers survivants... C'est bien cela ?

Il nous raconte alors la guerre atroce qui a ravagé le continent asiatique du temps de sa jeunesse. Tout a commencé sitôt après l'édification du Grand Mur Énergétique. Une fois séparé de l'Occident, l'Orient s'est alors pris de passion pour les barrières d'énergie.

Tous les pays voulaient leur propre barrière afin de s'isoler les uns des autres, et vivre ainsi à leur façon.

Mais quand il a fallu définir l'exacte limite des territoires russes et chinois, d'énormes difficultés ont alors opposé les deux puissances, lesquelles, depuis le siècle dernier, ne cessaient de se disputer quelques arpents de terre dans le voisinage de la Mongolie.

Ces questions-là, ayant subi le cours du progrès, furent donc soumises aux ordinateurs, mais les machines russes, par esprit de camaraderie, et les machines chinoises, par esprit de sympathie, ne firent qu'approuver les revendications de leur maîtres respectifs.

En somme, on en revenait toujours au même point et, dans l'attente d'une nouvelle décision, il fut créé une zone neutre où chaque pays fut représenté de moitié. Tout allait bien, mais c'est au cours d'un match de football opposant l'équipe russe à l'équipe chinoise que le drame se déclencha.

Un ordinateur chargé de signaler à Moscou les erreurs commises par l'équipe russe fut pris de vertige devant le déroulement de la partie et alors que les fautes se précipitaient avec une progression toute géométrique. Il se trouva en pleine panique avec lui-même et lança un signal d'alarme qui fut interprété comme celui d'une attaque massive venant de Pékin.

Dans l'affolement général, des doigts enclenchèrent des boutons et des missiles nucléaires allèrent en quelques secondes fracasser la terre chinoise.

Pékin réagit avec la même rapidité, mais, croyant à une attaque des Japonais, dirigea son tir vers les îles du soleil levant. Il s'ensuivit évidemment une effroyable confusion, et les Russes eux-mêmes reçurent des missiles provenant de Calcutta, parce que les Indiens, que la mousson venait de surprendre au pied levé, n'avaient plus leur tête à eux.

La mousson les faisait mousser et c'est normal ; alors, dans un état de folie collective, les Indiens ravagèrent la presque totalité du continent avant de disparaître à leur tour sous les bombes vietnamiennes.

Et c'est ainsi que les civilisations de l'Est disparurent en quelques jours sous le poids des bombes et sous l'effet de la radioactivité ambiante.

Seuls quelques rares survivants, miraculeusement échappés au massacre, purent se réfugier sur les montagnes et Stanislas lui-même nous explique qu'il est resté de longues années avant de pouvoir redescendre dans la vallée.

— Mais maintenant, conclut-il, plus rien à craindre. Tout est redevenu *normaloski* depuis cinquante ans. Belle vie... *da...* belle vie...

— Vous n'aviez donc pas de *borkas* pour empêcher la guerre ? je demande.

Il ouvre de grands yeux.

— Vous voulez parler des *borkanogrov* ? Ah ! *Petrovna*, invention *capitalisk Niet...* *Borkanogrov* jamais entrer ici... nous n'en connaissons pas secret.

— Oui... oui... En somme, vous avez réussi à faire de la place.

Il éclate de rire tout en s'emparant de sa poêle.

— Civilisation en *catapoustrof*. Nous, à présent, beaucoup place... Herbe a repoussé, animaux retrouvés et nous manger bons produits *naturelovski*. Vous voulez des *ofs* ?

— Qu'est-ce qu'il dit ? me souffle Corinne.

Je lui désigne la poêle.

— Il me demande si nous voulons des œufs.

— Ça a l'air bon... J'en mangerais bien une douzaine.

— Doucement, trésor, ne brusquons pas ce brave homme... Soyons *philosofs...*

CHAPITRE XVI

Nous avons mangé des œufs, du poulet, du fromage et bu du lait de chèvre. Du bon lait de chèvre !

Nous avons dormi dans la grotte en compagnie du brave Stanislas sur des peaux de bêtes, douces et chaudes, et cela en toute simplicité.

C'est formidable...

Et, dès potron-minet, Corinne et moi avons repris notre route dans la vallée fleurie désireux de connaître d'autres horizons, d'autres merveilles encore insoupçonnées...

Nous avons franchi des torrents, sur des ponts de bois grossièrement façonnés, traversé de longues plaines et escaladé des montagnes couvertes de sapins.

Nous avons trouvé une autre communauté et des gens nous ont aidés à construire notre cabane au bord d'un petit ruisseau qui charrie une eau claire et limpide.

Et dire que de l'autre côté ils en sont réduits à leurs 10 m², dans la fumée, la poussière et tout le reste. Ça laisse rêveur !

D'après Stanislas, nous serions à peine une centaine de mille sur tout le continent asiatique, ce qui, d'après mes calculs, nous laisse quelques bonnes centaines de milliers d'années avant que ça recommence. Mais, bon sang, d'ici là...

Le plus extraordinaire, c'est qu'il n'aura fallu que cinquante ans pour que la nature reprenne enfin ses droits, et je trouve ça merveilleux. Dans cette liberté retrouvée, les animaux ont proliféré et, de ce côté-là, nous sommes largement assurés de ne pas mourir de faim.

Ah ! je crois que nous avons eu une fière idée en venant ici, et cette nouvelle existence, Corinne elle-même commence à la trouver à son goût.

Elle n'en revient pas. Ce matin, elle m'a désigné un arbre et une larme a perlé à sa paupière.

— Jean, je crois que vous aviez raison, m'a-t-elle dit, la seule Vérité se trouve dans la nature.

Je lui ai cueilli des fruits sauvages, mais il lui faut quand même le temps de s'y habituer. Elle est encore emboucanée par toutes les cochonneries qu'elle a avalées depuis sa naissance. Mais ça viendra... ça viendra...

— Respirez... Marchez... Désintoxiquez-vous... C'est ça... Une... Deux... Une... Deux...

Elle était soule de grand air et de fatigue, et je n'ai pu m'empêcher de rire en constatant qu'elle avait pris un grand coup de soleil sur le

nez. Elle était marrante, avec son petit nez rouge sur son visage de Blanche-Neige. On aurait dit une cerise sur une coupe de chantilly... Ah ! sacrée Corinne.

Et l'on a construit la cabane. On nous a même fait l'avance de quelques poulets, canards et lapins, ainsi que d'une provision de sel et de sucre trouvée dans quelque ancienne réserve du temps jadis, sans compter les bougies que l'on fabrique dans le coin et qui sont même la spécialité du pays.

Et nous voilà chez nous...

Oh ! bien sûr, ça manque de confort, mais ça viendra... ça viendra...

— Corinne, lui dis-je, je fabriquerai des meubles, avec du bon bois et sans clous.

— Comment ferez-vous ?

— Je m'arrangerai... Nous aurons notre cheptel, notre potager et je vous apprendrai à faire la cuisine.

— Vous avez des dispositions culinaires ?

— Heu !... non, mais on se débrouillera. Nous ferons des tartes aux pommes et des confitures. Ça, c'est pas compliqué. Et, plus tard, avec de l'alcool et des herbes, je me charge de faire des liqueurs et du pastis. Vous ne connaissez pas ? Vous verrez, et vous m'en direz des nouvelles. Pour ça, je m'y connais.

— Jean, c'est formidable.

— Non, c'est la vie.

— L'ennui, c'est que je n'ai plus le bandeau.

Je la regarde.

— Le bandeau ? Quel bandeau ?

— Enfin oui... l'appareil qui me permettait de faire taire vos scrupules.

— Je n'ai plus de scrupules.

— Jean...

— Terminé ! Oui, oui, j'ai réfléchi... Et puis ne me parlez plus de bandeau, hein ? Ça aussi, c'est terminé.

— Jean...

— Ah ! vous êtes portée sur le mâle... Eh bien ! moi aussi.

— Jean...

— Enfin, je veux dire sur la femelle. Le bandeau ? Ah ! je vais t'en donner, moi, des bandeaux. Allez, au lit. Et que ça saute !

Non, mais sans blague... Dans ce domaine-là, j'ai quand même cent ans à rattraper, moi !

Le bandeau... Faut quand même pas rigoler !

*

* *

L'éducation est faite (je parle de Corinne). Si je manquais de

dispositions pour apprendre ce qu'elle m'apprenait, en revanche, cette fille-là possède un sens remarquable de l'adaptation. Surtout en ce qui concerne nos petits passe-temps du soir... Oui, oui, oui... Elle s'y est faite. Et même très bien.

À dire vrai, personne ne lui a encore jamais fait un *zoum-zoum* pareil. La science, la vieille science, bien sûr, doublée de l'authentique et indéniable supériorité psychologique du mâle sur la femelle ! Ah ! Casanova. Dans le cœur d'un homme, il y a toujours un petit Casanova qui sommeille.

Mais moi, avec cette histoire-là, je ne dors plus, car maintenant Corinne devient de plus en plus exigeante, et à ce train-là, je vais bientôt me trouver sur les rotules.

Heureusement, il y a le bon air et la bonne chère. Depuis bientôt un mois que nous sommes là, c'est comme qui dirait le paradis. Nous pêchons, nous chassons, plaçons des collets, cultivons notre jardin et j'ai même trouvé des écrevisses dans le petit ruisseau qui coule sur nos terres.

J'ai aussi construit une douche, avec une boîte de fer qui j'ai percée de petits trous, et Corinne trouve ça très amusant. Et puis il y a les bains de soleil : on se dore comme des lézards et on se laisse vivre.

Inutile de dire que Corinne a pris des couleurs et qu'elle affiche maintenant de bonnes joues de Savoyarde.

Oui, c'est merveilleux, un peu trop peut-être, et c'est bien ce qui m'inquiète. Un bonheur comme ça, c'est pas normal. J'ai beau me raisonner, ça me tracasse. Et cette idée me revient ce soir-là quand je m'allonge à côté de Corinne.

Et si ça ne durait pas ? Et si quelque chose se produisait ? Alors je m'endors, mais je rêve de buildings, d'autoroutes, de cheminées, de grues, de marteaux piqueurs... C'est atroce.

— Hé !... Jean...

Je rêve de foule et de poussière, de bruits de moteurs et de *cousineux* en salopette... Je rêve de *cageouillettes*, des dix mètres carrés, de beefsteaks de pétrole et de purée d'algues.

Ah ! bon Dieu...

— Hé !... Jean... Réveille-toi !

Mais une autre voix me secoue dans mon cauchemar, une voix dure et autoritaire.

— Alors quoi, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ? Levez-vous, bon sang !

Mais la voix n'appartient pas au rêve. J'ouvre les yeux et je vois devant moi deux gaillards en salopette. À côté de moi, Corinne me les désigne.

— Oh ! Jean, regarde... ILS SONT LÀ !

J'hésite à y croire, et pourtant... Un bruit épouvantable m'oblige à

me lever d'un bond et, à travers la fenêtre, je regarde les affreuses choses qui dansent dans la poussière : des bulldozers, des pompes hydrauliques, des échafaudages, des marteaux piqueurs qui balafrent le sol.

Des éléments préfabriqués arrivent sur des appareils volants et des buildings d'acier sont déjà en construction.

— Navrés, *cousineux*, nous lance un gars en salopette, mais il faut débarrasser le terrain. Vous êtes juste sur le passage de l'autoroute. Allons, allons, dépêchons... dépêchons !

CHAPITRE XVII

Voilà bien ce que je redoutais. Ils ont trouvé le moyen de franchir le Mur ! Ils se sont rendu compte de la situation et les voilà maintenant qui envahissent le continent à grand renfort d'hommes et de matériel.

La ville géante étend ses ramifications à travers la Russie de l'Est, la Chine, l'Inde, comme une marée brisant ses digues... C'est effrayant.

Nous avons fui au hasard, et, pendant de longues semaines, nous avons reculé devant l'assaut des bulldozers et des excavatrices.

Nous avons battu en retraite, entraînant avec nous toute une faune affolée, épouvantée, et destinée elle aussi à l'anéantissement le plus complet. Derrière nous, les arbres s'abattaient et nous entendions dans le lointain monter crescendo le bruit insupportable des marteaux piqueurs.

L'horizon se couvrait de fumée noire et menaçante et une affreuse odeur nous suivait dans notre exode, chassant celle du thym et du romarin. La guerre était sans pitié, oui, celle des machines et de la nature, et des tentacules d'acier nous enserraient de toutes parts comme des colonnes blindées ratissant un champ de bataille.

— Stalingrad ! ai-je crié au moment de capituler, car, en fait, c'était sans espoir.

Le dernier arbre est tombé dans un gémissement sinistre, et le monstre d'acier s'est abattu sur lui comme un Goliath piétinant David... Oui, cette fois Goliath tenait sa victoire, une victoire totale et complète.

Alors on m'a donné un marteau piqueur et j'ai recommencé à faire des trous. De son côté, Corinne manie la pelle et je vous assure que nous faisons un drôle de duo.

Tout a recommencé : les beefsteaks de pétrole, les algues, les *cousineux* à droite et à gauche et l'affreuse odeur d'amande amère.

On nous prend pour des Russes, et nous nous gardons bien de détromper l'opinion publique à cause de nos antécédents ; oui, le coup des « Pip Pop », car il est évident qu'on doit nous rechercher pour nous souhaiter notre fête.

Mais le hasard nous retombe dessus alors que nous achevons notre travail journalier, Corinne et moi.

Dans le chantier, un visage familier m'apparaît soudain, et je crie :

— Tastar !

En effet, il s'agit bien de Tastarine, avec les cheveux coupés et habillée en homme. Tastarine (ou Tastar, comme on voudra) s'élance vers nous, le visage rayonnant.

— Vous ! s'écrie-t-il... Ah ! ça, par exemple, comme le monde est petit !

Je grimace.

— J'ai déjà entendu ça... Oui, le monde est vraiment petit pour nous deux. Alors, comme ça, vous aussi vous vous camouflez, hein ?

— Mais pas du tout, me répond-il. Je ne pouvais pas me résoudre à finir ma vie dans la peau d'une *chatouillette*, alors je me suis fait opérer. Oui, ils m'ont greffé ce que j'avais perdu et, à grand renfort de piqûres, m'ont redonné un corps de mâle. Je suis redevenu Tastar, mais je vous expliquerai ça plus tard. Ce qui importe, c'est de vous avoir retrouvé.

— Vous me cherchiez ?

— Pas seulement moi. Le monde entier vous recherche.

— Ça va, j'ai compris.

— Mais non, vous êtes devenu un héros national, Jean, une sorte de Mythe, tout le monde ne jure que par vous.

— Qu'est-ce que vous me racontez là ?

Il secoue la tête.

— Je vous assure que vous n'avez plus rien à craindre. Le Pip Pop Central n'existe plus. Nous les avons tous *crapouillés*.

— Mais enfin...

— Et grâce à vous. Oui, grâce à vous. Le trou que vous avez creusé, oui, la cage d'ascenseur, vous vous souvenez ? Tout le monde a voulu savoir. Alors, nous sommes descendus et nous avons compris à notre tour dans quelles fausses croyances nous avions versé depuis plus de 70 ans. Enfin le masque était levé. Alors, j'ai expliqué le rôle que vous aviez joué dans cette *blafoutille*, et c'est ainsi que vous êtes devenu notre héros national, oui, une sorte de Buffalo-Bill, si vous préférez.

— Buffalo-Bill ! Incroyable ! Et vous allez m'exposer dans un cirque ?

— Doucement. Le monde entier a besoin de vous, et le gouvernement provisoire remue la planète pour vous retrouver. Je vous en prie, il faut absolument que vous veniez.

*

* *

Il a fallu toute l'insistance de Tastar ajoutée à celle de Corinne pour que j'accepte enfin cette étonnante proposition.

Jusqu'au dernier moment j'ai redouté le piège et le coup fourré. Mais non, et dès mon entrée dans la salle du Conseil Provisoire, j'ai compris que la situation était vraiment sérieuse.

Des hommes s'entassaient sur les gradins et ceux qui me recevaient, sur le podium, me paraissaient passablement surexcités. J'eus droit à une ovation délirante et à un discours fort émouvant où il était

question du plus grand témoignage de solidarité et d'admiration qu'un futur puisse offrir au passé. On vantait également mon esprit d'initiative et mon héroïque intrusion dans la cité des « Pip Pop ». Enfin, bref, j'en passe pour en arriver au but de cette réunion.

Si je suis là, me dit-on, c'est pour éclairer le monde de mes lumières (je ne sais pas lesquelles, mais il paraît que j'ai un esprit particulièrement rayonnant. C'est possible). Et le président (tout à fait provisoire) de me dire :

— Monsieur Durand, pendant de trop longues années, notre humanité a vécu dans l'erreur. Je ne m'étendrai pas sur ces erreurs que vous connaissez autant que nous, mais une ère nouvelle vient de *blaftouiller*, avec la *déflocation* du Mur. Les malheureux *cousineux* du continent asiatique, décimés par une guerre atroce, nous cèdent maintenant un territoire neuf que nous acceptons bien entendu avec une très profonde émotion, mais d'ores et déjà l'espace vital est doublé. Chaque *cousineux* disposera de vingt mètres carrés. Disons vingt et un pour être précis. N'est-ce pas *mirlimuche* ? Pour la question démographique, je pense que nous allons suivre vos conseils, c'est-à-dire ceux que vous aviez donnés au général des Pip Pop et que ce dernier nous a confiés avant de mourir. Nous pensons, en effet, que nous pourrions accorder un seul *mouftard* par couple durant une période de quarante ans, et ceci afin de réduire de moitié notre effectif planétaire. Ainsi, dans quarante ans, chaque *cousineux* pourrait bénéficier de 42 mètres carrés. N'est-ce pas *mirlimuche* ? Toutefois, un grave problème se pose, et c'est celui du gouvernement. Que proposez-vous, monsieur Durand ?

— Moi ?

— Nous vous avons fait venir justement pour nous aider à trouver une solution. Vous êtes un philosophe, n'est-ce pas ? Et les philosophies ne sont-elles pas les réverbères qui s'allument sur les boulevards de l'Humanité, comme l'a dit l'un de nos grands poètes citadins ?

— Hum ! c'est très profond, mais je pense qu'il y aurait passablement de choses à réformer dans votre société. Les mœurs, les coutumes, les lois... de façon à revenir à une saine conception des choses.

— Comme à votre époque ?

Je me gratte le front.

— Non. Nous en arriverions toujours aux mêmes résultats. Non, je pense qu'il faut créer autre chose, et cette fois sans les *borkas*.

— Nous ne connaissons pas le moyen de les *crapouiller*.

— Il faut alors le trouver. De toute façon, il faut continuer la lutte, débarrasser le monde de cette saloperie de machines, car je vous le dis, un jour, elles se retourneront contre vous.

Des applaudissements éclatent de toutes parts. Le président approuve.

— Nous tiendrons compte de cet avertissement, monsieur Durand.

— À la bonne heure.

— Mais, pour le gouvernement ? Vous n'avez toujours pas répondu.

Je m'accorde un instant de réflexion, puis :

— Bah ! depuis l'origine des temps, nous avons eu les politiciens et les militaires, et vous voyez ce que ça a donné.

Nouveaux applaudissements.

— Mettriez-vous les *savantithropes* au pouvoir ? me demande le président.

— Les savants ? Non. Je me méfie des savants. Ce sont eux qui inventent les machines. Et aussi beaucoup de choses inutiles.

— Oui... oui... mais ils sont quand même utiles. Il y a les maladies et les remèdes à trouver, la mécanique et ses innombrables applications. Et puis, comment espérer, sans eux, *crapouiller* les *borkas* ?

— C'est juste, mais...

— Alors qui ?

Toute la salle est suspendue à mes lèvres. Je hausse les épaules.

— Je ne sais pas, moi, des philosophes par exemple. Oui, des philosophes, des artistes, des poètes. Ces gens-là connaissent les solutions aux problèmes humains, mais on n'a jamais voulu leur faire confiance. Vous placez les savants sous leur contrôle et ils décideront eux-mêmes de ce qui est bon ou mauvais.

— En somme, vous nous proposez une politique de Science et de Fiction. Curieux... curieux...

Je ne puis m'empêcher de sourire.

— La Science-Fiction n'est pas une politique, mais souvent une mise en garde. Vous n'avez pas lu : *Un futur pour Mr Smith* ?

— Non.

— Ça ne fait rien. Mais pour ce qui est de ce projet, je pense que le rêve et la réalité peuvent former une politique saine et honnête.

Le président alors se lève, le visage enflammé.

— Le rêve et la réalité, s'écrie-t-il. Génial ! Et dire que personne n'y a pensé... Monsieur Durand, vous êtes un génie. Que les réverbères s'allument et que la lumière soit !

À ces mots, un vent d'enthousiasme, de folie même, déferle sur l'assemblée. Dans la minute qui suit, le projet est mis au vote et accepté à l'unanimité. C'est le triomphe, l'apothéose, l'hosanna, et Corinne elle-même en est toute bouleversée.

— Il n'y a pas à dire, me confie-t-elle. Tu en as dans la tête, mon chéri.

— Soyons modeste. Ce n'était qu'une idée comme ça. Mais j'en ai

une autre, et celle-là nous concerne, trésor. Nous allons nous marier.

Elle me saute au cou, m'embrasse à m'étouffer et pousse un « youpi » retentissant, mais je la calme.

— Mariage immédiat, certes, mais voyage de noces dans quarante ans.

— Que veux-tu dire ?

— Que je n'ai pas l'intention de continuer à vivre dans ces conditions. Une réforme aussi importante ne se fait pas du jour au lendemain. Alors, on va les laisser faire.

— Et nous ?

— Eh bien ! nous, on va se faire réfrigérer, trésor. Oui, on va reprendre mon expérience de 1973. Et, quand nous sortirons de la boîte en 2113, et si tout va bien, nous pourrions peut-être reprendre une vie normale. Et puis, j'aimerais tant connaître les résultats de mon idée.

Corinne m'approuve spontanément, tout heureuse de participer à cet « héroïque voyage », mais Tastar prend un air suppliant.

— Et moi ? nous dit-il, vous n'allez pas me laisser ? Je vous aime bien, moi...

— Ah ! vous alors, comme seccotine...

— Non, écoutez, je ne vous ai pas tout dit. Moi aussi, j'ai un très grave problème. Quand ils m'ont retransformé, ils m'ont greffé des « joyeuses » de *croqueux*. Eh ! oui, je n'avais pas les moyens, vous comprenez. Alors, vous savez, des « joyeuses » qui ont plus de 65 ans, c'est plutôt triste. J'ai bien essayé, mais le moteur est plutôt grippé. Alors, je pense que dans quarante ans, et avec l'évolution des choses, je pourrais peut-être revoir la question. Emmenez-moi, je vous en supplie.

Il faut l'avouer, ce gars-là a le don de m'apitoyer et, lorsque nous quittons l'assemblée, quelques instants plus tard, c'est pour être conduits au Centre d'Hibernation avec en poche trois visas pour l'avenir dûment signés par le président.

Juste le temps au passage d'épouser Corinne, et nous voilà dans la boîte.

Une douce torpeur...

Une sensation de brise polaire...

Comme une grimpée soudaine au sommet de l'Himalaya.

Et hop, c'est parti...

Pour 2113 !

2113

CHAPITRE XVIII

Et voilà, c'est fait ! C'est fait et même bien fait.

Quarante ans ont passé, la Terre a tourné et le temps, lui, a fait son bonhomme de chemin.

Nous, on est resté dans la boîte et on a laissé courir. Dame, que pouvions-nous faire d'autre ?

Alors, quand le moment est venu, on nous a retirés de la caisse, et nous avons ouvert les yeux.

La grande salle n'avait pas changé, et les hommes en blanc groupés autour de nous conservaient, de par leur austérité, la même silhouette que leurs prédécesseurs.

Pourtant, en eux, quelque chose avait changé, ils étaient maigres, légèrement voûtés, d'une pâleur de cire, et toussotaient dans le style de la Dame aux Camélias. Enfin, vous voyez le topo. Ils faisaient peine à voir, ces *baveux*. L'un d'eux s'est avancé vers nous et s'est présenté.

— Professeur Gauthier, directeur du Centre. Très heureux de vous accueillir. Comment allez-vous ?

J'ai hoché la tête.

— Ça va. Tout s'est bien passé. Et vous ?

— Ça ne va pas.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Oh !...

— La santé ?

— S'il n'y avait que ça...

— Voyons... voyons, mon ami, expliquez-vous.

À cet instant, des hurlements atroces mêlés à des crépitements sonores m'ont coupé la parole. Suivi de Tastar et de Corinne, je me suis élancé vers une grande baie donnant sur l'extérieur.

Ce qui nous a tout d'abord surpris, c'est le ciel... envahi de cendres et de fumée, à tel point que le soleil avait beaucoup de mal à percer cette grisaille lourde, couleur de plomb. Et quelle odeur, mes aïeux ! À vomir.

Mais il y avait pire, et le pire, c'était la foule massée au pied de l'édifice, une foule compacte, véritable marée humaine qui ondoyait dans tous les sens. On ne voyait que des têtes. Un vrai festival !

Mais des trouées sanglantes se produisaient dans la masse, des *cousineux* tombaient, d'autres s'évaporaient en fumée, et ça faisait de la place. Pas pour longtemps, car il en arrivait d'autres, entraînés par le flot, et ça recommençait.

Les tireurs étaient perchés sur les toits environnants et maniaient

leur sulfateuse à laser en poussant des cris de Sioux. Et puis, d'un coup, tout s'est calmé, et les tireurs se sont tirés... ailleurs.

— Mais enfin, ai-je crié, que se passe-t-il ?

Le professeur Gauthier a consulté sa montre.

— Je vais être obligé de vous quitter dans un instant, m'a-t-il dit. Je vais avoir 55 ans et je dois me rendre aux Maisons-Suicides. Oui, on a fait des progrès depuis votre départ.

— Je ne comprends pas.

— Oh !... autant vous dire toute la vérité. Je n'étais encore qu'un *mouftard* quand vous êtes parti, mais je me souviens très bien de vous. Vous avez dit : « Mettez les philosophes au pouvoir », eh bien ! voyez le résultat. Nous sommes maintenant 500 milliards sur la planète.

— 500 milliards ?

— Et on *crapouille* à longueur de journée. Sans ça... ah ! mon Dieu... Regardez en bas et regardez en haut : les buildings. Ils sont de plus en plus hauts et on nous loge maintenant dans 3 mètres carrés chacun. C'est épouvantable. Et cette cochonnerie de fumée, hein ?

Ce Gauthier-là se met à tousser comme une vraie Marguerite, puis :

— Oui, reprend-il, les philosophes ! Ces rêveurs étaient pourtant bien partis, mais ils étaient eux-mêmes divisés dans leurs opinions. Les Hégélianistes, les Épicuriens, les Cartésiens, les Hédonistes, les Chardinistes et j'en passe. Chaque groupe voulait s'imposer à l'opinion publique, des clans se formèrent, et le monde fut partagé entre les matérialistes et les spiritualistes. L'ancienne église en a profité pour revenir à la charge et pour appuyer les spiritualistes, alors que les militaires, ressurgissant à leur tour, favorisaient de leur mieux l'expansion du mouvement matérialiste. Les politiciens également revinrent dans la mêlée en créant de nouveaux partis philosopho-politiques, en se refondant sur le marxisme, le malthusianisme et le maccarthisme. Ah ! quelle *maftouille*, monsieur, quelle *maftouille* !

Je l'ai interrompu.

— Mais les savants, ai-je dit, dans tout cela, qu'ont-ils fait ?

— Les *savantithropes* ?

Gauthier a levé les yeux au ciel.

— Ah ! ceux-là... Pendant ce temps, ils rivalisaient entre eux pour faire avancer le progrès. Et, comme personne n'était capable d'enrayer l'expansion démographique, vous savez ce qu'ils ont fait ? Ils ont inventé des pilules qui rendaient les femmes stériles après leur premier enfant. Tout a bien marché pendant un certain temps, mais, à la longue, le produit s'est retourné contre les *cousineux*, si bien que chaque femme maintenant accouche de trois *mouftards* d'un coup, quand ce n'est pas de quatre ou de cinq ! Et tous viables. On n'y peut rien, c'est inscrit dans les gènes, et il n'y a aucun remède pour enrayer cela. Depuis quarante ans, nous sommes envahis de *mouftards*,

monsieur Durand. Oui, de *mouftards*... ah là là !

— Professeur, ce que vous dites là est terrible. Et les *borkas* ? Les savants ont-ils réussi à les détruire ?

— Pensez donc ! Ils sont toujours là. Ils *marremouillent*, et ils ont bien raison, car maintenant ce sont eux les véritables maîtres de ce monde. Et ils ne s'en privent pas, croyez-moi.

Sur ces bonnes paroles, le Gauthier en question a reconsulté sa montre, puis m'a serré la main.

— Il est l'heure, et je dois y aller. Mais puis-je me permettre de vous poser une question ?

— Je vous en prie.

— Que comptez-vous faire ?

Je me suis gratté le front.

— Certainement pas rester ici. Ah ! fichtre non. Il doit bien rester une montagne quelque part ?

— Une montagne ? Bah ! vous savez, les montagnes aussi sont prises d'assaut. Il reste bien l'Himalaya, mais il y fait froid, là-haut...

— Ça ne fait rien, professeur, on se couvrira. Allez, en route !

*

* *

Et c'est ainsi que, avec Corinne et Tastar, nous avons émigré sur le géant de pierre... Oh ! non pas sur les pentes, enfin là où la vie était possible.

Je passerai bien entendu sous silence toutes les innombrables difficultés que nous avons eues à surmonter pour arriver jusque-là, mais, à force de jouer des coudes, nous avons atteint notre but et, depuis dix ans, nous vivons sur la seule montagne qui échappe encore à cette épouvantable civilisation.

Irrécupérable, oui, c'est bien le mot. L'humanité est irrécupérable !

Et pourtant, nous avons fait le tour de la question : les politiciens, les militaires, les savants, les philosophes... et maintenant les machines... Alors, qui ?

J'ai renoncé à cette question, et s'il y a un mot que j'ai banni du vocabulaire, c'est bien celui de progrès. Avec le progrès, la vie change, c'est un fait, mais toujours dans le pire et jamais dans le meilleur.

En conclusion, le progrès, ça rend fou !

Voilà désormais la seule philosophie que j'accepte, et elle se résume dans cette petite phrase. Tout le reste, c'est de la *maftouille*. Mais les *cousineux* d'en bas ne l'ont pas compris, et il est maintenant trop tard pour le leur expliquer.

Oui, j'ai renoncé, et les pentes glacées de l'Himalaya sont devenues notre seul univers. Oh ! bien sûr, c'est pas *jogiflard*, comme le dit Corinne, mais ça nous rappelle notre cabane russe, quand nous étions

de l'Autre Côté. On s'en est construit une toute en neige et sur mesure, on mange des racines et on a la chance, de temps en temps, de trouver une bestiole qui a la mauvaise idée de tomber dans nos pièges.

Enfin quoi, ça agrmente le menu. C'est pas toujours très bon, mais le seul à ne pas s'en plaindre, c'est Stéphane. Eh oui, Corinne m'a donné ce *mouftard* qui vient d'entrer dans sa neuvième année. Il est beau et solide et ne craint pas le froid. C'est un véritable *mouftard* des neiges. Pour lui, l'Himalaya est encore ce qu'il y a de plus beau au monde, et Tastar s'est attaché à lui avec une dévotion exemplaire, ce brave Tastar qui, lui aussi, a renoncé à bien des choses.

Mais l'éducation de Stéphane ne relève pas seulement de notre trio, car elle a été largement développée par les habitants de cette région. Je parle des Yetis !

En effet, nous avons trouvé ces fameux hommes des neiges dont les scientifiques ont toujours nié l'existence au même titre que celle des soucoupes volantes, comme si le fait de nier quelque chose l'empêchait d'exister.

Eux, ils n'ont pas changé. Ils sont restés les mêmes depuis l'origine de l'homme et le progrès ne les a nullement touchés. Ils sont braves, simples et dociles, un peu méfiants, certes, mais toujours prêts à rendre service à condition qu'on ne leur pose pas de questions.

Ils sont Yetis dans l'âme, et c'est normal. Au début, on s'est un peu effrayés parce qu'on ne comprenait pas leur façon d'agir, mais avec le temps, on s'y est habitués, surtout quand ils se rassemblent pour les grandes fêtes annuelles.

Ils se réunissent comme ça, et construisent une statue de neige qui ressemble à une femme de chez eux. Alors ils font le cercle et se mettent à chanter une bien étrange chanson :

« Yeti toi qui t'appelles Émilienne,

Yeti toi... Yeti toi...

Ou Yeti pas toi... »

Je n'ai jamais compris le véritable sens de ces paroles. Seul un ethnologue pourrait peut-être en découvrir le mystère, et c'est dommage, car il y aurait certainement à méditer là-dessus.

Aussi laisserai-je cette lacune dans mes écrits, car, en effet, je me suis décidé à écrire mes Mémoires. Il y a longtemps que cette idée me *maltrauxait*, mais je n'arrivais pas à trouver le ton. Je l'ai trouvé ce matin et j'étais en train d'achever le dernier chapitre lorsque soudain Corinne est entrée dans notre refuge.

— Jean, m'a-t-elle dit, toute fiévreuse, il y a des gens qui arrivent. Ils t'appellent et te réclament.

Nous nous sommes tous précipités sur la pente et nous avons regardé de tous nos yeux. Effectivement des hommes grimpaient

l'Himalaya, m'appelaient et mon nom se répercutait en échos sonores d'un bout à l'autre de la montagne.

Nous avons fait des signes, et ils sont venus vers nous, essoufflés. Ils étaient une dizaine.

L'un d'eux s'est avancé, le visage rouge, mais réjoui.

— Monsieur Durand ! s'est-il écrié. J'étais sûr que nous finirions bien par vous retrouver. Vous êtes bien Durand, n'est-ce pas ?

— Le même avec dix ans de plus, mon ami. Mais pourquoi me cherchiez-vous ?

— Pour vous apprendre la Grande Nouvelle. L'humanité est détruite, monsieur Durand.

J'ai sursauté.

— Détruite ?

— Cela fait déjà huit ans. Et, depuis ce temps-là, nous vous cherchons. Oui, *cousineux*, il ne reste plus rien de la civilisation. Nous sommes quelques rares survivants à errer de-ci de-là sur la planète, et Dieu sait si elle est grande maintenant.

Depuis huit ans ! J'ai regardé la neige avec rancœur et j'ai répété :

— Depuis huit ans ! Mais enfin, que s'est-il passé ?

— Vous aviez raison. Ce sont les *borkas* qui ont eu le dernier mot.

L'atroce vérité coulait de sa bouche comme un ruisseau d'acide. N'ayant jamais pu trouver le moyen de les détruire, les hommes avaient, pendant de longues années, combattu les machines par toutes sortes de moyens, mais ces attaques incessantes n'avaient fait qu'entraîner les *borkas* dans une crise d'instabilité émotionnelle.

On les avait créés pour maintenir la paix et les hommes leur faisaient la guerre ! Ils ne comprenaient plus et se trouvaient entraînés dans des crises de dépression fonctionnelle et d'hallucinations collectives.

Et c'est ainsi que, à force de les asticoter, les machines, prises de folie soudaine, s'étaient retournées contre leurs créateurs.

Le massacre avait été sans pitié. Pendant des jours et des nuits, les *borkas* avaient sillonné le monde, détruisant tout sur leur passage et, pendant des jours et des nuits, l'Apocalypse avait régné sur le monde.

Leur œuvre de mort terminée, les *borkas*, au sommet de leur démente, s'étaient alors suicidés collectivement et le silence était retombé sur la Terre.

— Voilà pourquoi vous devez revenir, monsieur Durand, m'a dit l'homme. Il n'est plus utile que vous restiez ici. Et nous allons avoir besoin de vous, en bas. Vous êtes un ami de la nature, vous la comprenez, vous, et maintenant c'est à elle que nous allons avoir affaire.

Sages paroles !

Les arbres, les oiseaux, les moutons, les abeilles, certes, tout cela

allait revenir... L'humanité avait besoin d'un nouveau départ, d'un nouvel aiguillage, bien sûr. Mais... mais... mais...

— C'est bien, ai-je dit, nous y allons.

J'ai pris la main de mon fils, et, avec Corinne et Tastar, nous sommes descendus vers la vallée, vers les terres lointaines déjà passablement fleuries.

Les *borkas* !

— Ils se sont détruits comme Kobok, ai-je murmuré.

— Kobok ? m'a dit Corinne... Toujours *Un futur pour Mr Smith*, n'est-ce pas ?

— À quelque variante près.

— Mais enfin, quel était l'auteur de ce livre ?

J'ai haussé les épaules.

— À quoi bon ? ai-je répondu... Quelle importance, à présent ?

ÉPILOGUE

Nous voilà installés. Nous avons marché, marché, marché... et nous avons enfin trouvé le coin idéal.

Un coin où il y a de l'herbe, de l'eau et où le soleil est chaud... À la vérité, je n'ai aucune idée de l'endroit où nous nous trouvons, mais ces questions géographiques ne m'intéressent plus.

Pour des hommes libres et heureux, il n'y a pas de frontières... Désormais, le monde est à nous.

Et puis j'en ai marre, par-dessus la tête, j'ai vieilli et j'entends qu'on me fiche la paix.

Quelques-uns ont lu mon livre, mon livre du passé que j'ai intitulé : « 1973... et la suite »... et certains l'ont baptisé, déjà, la Nouvelle Bible.

Mais ça me déplaît... Enfin quoi, la Bible, c'est la Bible.

Alors je réunis tout le monde devant ma cabane et je dis :

— Et maintenant, c'est terminé, hein ? Vous m'avez voulu, vous m'avez, mais que je n'entende jamais personne parler de progrès. Le premier qui ose prononcer le mot aura affaire à moi. C'est compris ?

Personne ne bronche et tout le monde se tait. Même Corinne... Même Tastar...

Stéphane, lui, est déjà au lit, mais je le soupçonne d'entretenir des conversations secrètes avec ses petits camarades.

Il m'inquiète, ce garçon.

Et puis, il y a nos voisins, ceux qui ont leur cabane juste à côté de la nôtre.

Ce soir, au moment où je m'endors, Corinne me serre le bras et me dit :

— Écoute !

Et croyez-moi que je tends l'oreille, et toute grande.

— Enfin, comprenez une chose, dit quelqu'un... Avec le torrent qui coule pas loin d'ici, si on construisait une roue... Cette roue pourrait à son tour... et en créant de l'électricité, nous pourrions... Oui, avec des turbines... Enfin, je veux dire qu'une fois que nous aurions des turbines...

1 *Madame la Marquise* dixit.

ANTICIPATION - FICTION



Richard-Bessiere

Lorsque Jean Durand accepte, en 1973, d'effectuer un voyage qui va le conduire en 2073, il ne se doute évidemment pas de ce qui l'attend. En effet, depuis cent ans, la civilisation a dû faire de sérieux pas en avant.

Eh bien non, le progrès s'est révélé néfaste. Les humains vivent parqués, de part et d'autre d'un gigantesque mur qui sépare l'Est de l'Ouest, et cent milliards d'individus se trouvent de chaque côté de ce mur. Aucun contact n'est possible, et cependant, notre héros va percer le mystère. Il va trouver de l'autre côté du mur une vie absolument différente de ce que l'on pense généralement. Mais le progrès est là, toujours là, impitoyablement là.

Et, bien sûr, si tout rentre finalement dans l'ordre, ce n'est peut-être pas pour bien longtemps...

400

37